

00 L. (Jacobi Jac. Frider.)  
DIEU  
MERITEROIT - IL BIEN  
QU'UN HOMME  
EUT POUR LUI  
DESEGARDS  
ET DU RESPECT  
ET QU'IL LUI EN OFFRIT  
UN HOMMAGE  
PUBLIC?

---

*Traduit de l'Allemand*  
PAR  
UNE WESTPHALIENNE.



A HANNOVRE  
Aux depens de JEAN CHRIST. RICHTER  
1751.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is mirrored and difficult to decipher due to fading and the texture of the paper.





La demande: *Si Dieu mérite des respectueux égards de la part de l'homme*, te paroîtra sans doute bien insolente & téméraire. Mais si elle a de quoi t'étonner, le nombre infini de ceux, qui refusent effectivement à leur Créateur un tendre, sincere & respectueux retour; qui le trouvent bas & rampant, d'avoir autant de respect pour l'Eternel, nôtre Dieu, que pour un Prince mortel, doit à plus forte raison remplir ton ame d'effroi & d'horreur. Epreuve d'abord ton propre coeur, & vois s'il est vivifié d'un amour ardent & d'un véritable respect envers Dieu; & si la reconnoissance, l'attachement & une humble soumission à ton Créateur te conduisent par tout. Si ton coeur soutient cette épreuve: rejouis - toi d'un  
Dieu



Dieu, qui apprécie ton amour & ton zèle; qui te met au nombre des créatures élevées, au rang même de ses amis. Garde une amitié fidele à celui qui te restera fidele à jamais. Tache d'inspirer aux tiens des sentimens également élevés. Mais si tu es de ces Esprits présomtueux & orgueilleux de notre siècle, qui rougissent de Dieu & d'une véritable vénération pour lui; qui aiment mieux se prosterner devant un foible mortel, que devant le Throne du Seigneur; he! bien: Sache que tu rougis de ton Pere, à qui tu dois ton Etre; d'un bienfaîteur, qui t'a donné vie, raison, membres & tout le bien dont tu jouis ici; Sache que tu es ingrat, grossier & ladre; Sache que tu méprises le maître, qui gouverne ciel & terre, & dont la voix fait trembler l'Univers. Rougis présomtueux! d'être l'opprobre honteux des créatures raisonnables.

*p. Jean Frederic Jacobi.*

Étant



**E**tant obligé de faire il y a quelques années dans la belle saison du Printems un voyage à - - - , je fus assés heureux de rencontrer à N - - - un jeune Comte de R - - - qui passa la nuit avec sa suite dans la même Auberge où je venois de descendre. J'eus par là le bonheur de lui être présenté, de jouir de sa conversation, & d'en être honoré d'une bienveillance tout-à-fait particulière. C'est un Seigneur qui joint au corps le mieux fait l'ame la plus belle, & aux connoissances les plus solides tant d'estime pour la vertu, qu'il en fait le plus grand ornement de son rang éminent. On ne lui voit point ces airs dédaigneux, & ces distractions hautaines, par où les Grands de ce monde savent si bien humilier la timide innocence; au contraire rien ne lui paroît caracteriser plus distinctement un Esprit mincé & une ame rampante que de mépriser par un sot orgueil ceux que l'ordre de ce monde a placé au dessous de nous.

A

Son

Son amour sincere & universel embrasse tout ce qui a du rapport au bonheur de l'Homme. Son grand cœur se plait uniquement à y contribuer de son mieux & vole au secours de celui qui par ses malheurs a le droit d'y prétendre; aussi tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher, ne peuvent assés se louer de ses manieres nobles & gracieuses.

Les qualités de son esprit, ne cedent en rien à celles de son cœur. Un grand discernement, beaucoup de lecture, & un enjouement toujours sûr de plaire en constituent le fond principal, qu'il fait relever par une eloquence naturelle, sans qu'on lui puisse reprocher la moindre envie, de vouloir briller seul dans les cercles, & de faire mal à propos l'étalage de son erudition. Il se sert plutôt de son esprit pour en faire trouver aux autres; & cette supériorité gênante, l'apanage de la plûpart des Savans, est bannie de ses discours; quoi qu'il ne manque jamais de mêler le solide à l'agréable, & de parler avec autant de jugement que de bonne grace.

Il a vû le monde, il a fréquenté les Cours étrangères; mais ce ne sont pas des pièces de théâtre, des Toutous, de nouvelles modes, des airs affectés, un persiflage galant & un mépris de tout ce que l'Allemagne four-

fournit de plus beau, qu'il a recueilli dans ses voyages. L'interêt des Cours, la conduite des plus grands hommes, l'issue de leurs projets, les démarches par où ils se font attirés l'amour ou la haine des partis, leurs moyens de parvenir & les faux-pas qui les ont fait glisser de leur sommet, ont été pour lui des objets, qu'il a feu bien apprécier & dont il a enrichi sa memoire.

Hors des Cours il rechercha non sans beaucoup de profit la conversation des plus grands savans & des plus habiles Maîtres: son zèle à s'instruire le fit descendre jusqu'aux boutiques des Artisans, pour examiner de-près leurs outils, instrumens & fabriques, dont il a mis par écrit les avantages les plus remarquables. Il s'enquêta avec soin des branches principales du commerce de l'étranger, des sources particulieres & meilleures de chaque espèce de Materiaux & de Marchandises, de l'endroit de leur debit, & pour que rien n'echapât à ses recherches, il n'oublia pas de s'éclaircir des différences du terroir & de sa culture particuliere, ne croyant pas même à l'heure qu'il est, déroger à son honneur d'apprendre d'un Artisan ou d'un Païsan les voyes simples & naturelles pour se mettre au fait de bien gouverner l'Economie d'un Etat & faire le

-391





bonheur de plusieurs milliers de personnes. Il a gravé dans son coeur l'immuable maxime, que la sage Providence ne l'a pas fait naître n'y doué de tant de grandes qualités pour passer ses jours à flatter ses passions, s'endormir délicieusement dans les bras de la mollesse & servir de fleau à des nations entieres; Mais pour être en tout un membre utile à la société humaine. La tendresse infinie du Souverain Maître des cieux & de la terre est selon lui également attentive au bonheur d'un pauvre manant, ignoré dans sa chaumiere, qu'au bien-être des Princes, & pour peu que ceux-ci voulussent réfléchir à leur état, disoit-il fort souvent, ils trouveroient que tout bien pesé, ils ne font que les ministres des grandes sociétés & du bien public.

Le Comte n'est redevable de toutes ces belles connoissances & de ces nobles sentimens qu'aux tendres soins d'un Mentor qui l'a accompagné dans ses voyages, & qui est toujours auprès de lui, non pas en qualité de Gouverneur, mais en celle d'intime ami. Il s'appelloit T... L'étendue de son erudition ne le rendit ni arrogant ni entêté ni empesé; il étoit de ce petit nombre de savans, en qui l'on admire tout à la fois un grand genie, beaucoup de savoir, un degré supe-

superieur de vertu, & l'art heureux de plaire. Aussi avoit-il sçû gagner autre fois, par ses rares merites, le coeur d'un grand Ministre à un tel point, qu'il en fit son Secrétaire & s'en servit avec succès dans les negociations les plus secretes & les plus importantes. Il avoit appris dans ces occasions à bien connoître le grand monde & les ressorts secrets de la Politique; mais la mort lui enleva ce grand appui avant qu'il eût pû mettre la dernière main à son établissement.

Cette catastrophe le jeta dans une terrible consternation; la riante perspective d'un emploi considérable, & l'espoir de jouir de la récompense de ses merites disparaissant tout d'un coup & le mettant dans le triste cas d'un Pilote qui, au moment d'entrer au port, se voit forcé par le gros tems de regagner le large, s'abandonner de nouveau au gré des vents, & aborder dans quelque terre étrangère, pour y attendre le retour d'un tems plus favorable. Ce n'est pas qu'il n'eût été généralement goûté, & qu'il n'eût trouvé des maisons distinguées où on l'auroit reçu à bras ouverts; Mais triste consolation pour un esprit qui au milieu des flatteuses idées d'être au comble de son bonheur se voit tout d'un

dup

À 3

coup

coup au revers de la fortune & dans l'accablante nécessité de recommencer, par où il croyoit finir sa carrière. Les égards & les manières gracieuses de son Maître qui, prévenu pour sa capacité, sa probité & sa discrétion, l'avoit plutôt considéré sur le pié d'enfant de la maison que sur celui de domestique l'avoient insensiblement accoutumé à goûter le plaisir des aises & des commodités, qu'il n'osoit pas esperer de trouver ailleurs. Son esprit flottoit dans cet état défolant entre mille projets sans en fixer un seul pour son repos. Il avoit été pour son malheur trop sûr de sa fortune; il avoit trop compté sur lui-même & sur les bonnes graces de son Patron; Cela lui fit sentir d'autant plus vivement, à quels revers les plans les mieux concertés des mortels sont sujés, & qu'il y a un nombre infini d'accidens dont notre fortune depend, accidens que nous ne pouvons ni prévoir ni régler; mais qui naissent sous la sage direction de celui qui veille sur l'ordre & l'harmonie du Tout. Il reconnut évidemment, qu'il s'étoit trop peu arrêté, dans son compte, à la Direction Divine, qu'il avoit fait trop d'honneur aux fragiles appuis des hommes & à son propre merite. La reconnaissance que bien d'autres avoient mar-

qué

qué à Dieu de leurs felicités, lui avoit paru jusques-là un effêt de leur modestie, & le Proverbe qui dit: *que chacun est l'artisan de sa fortune*, avoit été pour lui un principe si bien établi, qu'il le confideroit comme n'ayant jamais été démenti par l'experience. Mais le contraste où il se voyoit, le convainquit sensiblement du contraire, & de cette grande verité qu'on doit avoir plus d'obligation des heureux événemens à celui qui en a fait les ressorts & qui préside aux developemens de leurs effêts, qu'à nous qui ne favons point d'un jour ce qui peut arriver l'autre. Dès-lors il reconnut toute l'étendue de sa faute; son amour propre humilié commença par s'élever jusqu'au throne de celui dont son pere lui avoit si souvent vanté la protection & l'assistance supérieure à tout autre secours. Mais ce qui acheva de le pénétrer d'une tendre reconnoissance & d'une veneration respectueuse pour les voyes merveilleuses de la Providence; (qu'il a conservée depuis sans jamais s'en départir) ce fut qu'au milieu d'une foule de réflexions, les unes plus accablantes que les autres, on lui rendit une lettre du vieux Comte de R - - - qui lui offrit sous des conditions les plus avantageuses la conduite de son Fils dans ce que l'on appelle le

grand Voyage. Le Comte l'avoit déjà remarqué auprès de son ancien Maître & fitôt qu'il en apprit la mort, il fit partir avec les lettres de condoléance ses offres marquées. Notre Secretaire fut si evidemment frappé de la Direction divine dans cet événement de sa vie, qu'il accepta la vocation avec un empressement égal à son admiration. Il possédoit tout ce qui pouvoit lui faire remplir avec dignité un poste si important; aussi trouva-t-il un Eleve dont le caractere docile suivoit avec plaisir les traces de son sage Conducteur. Il joignit à nombre d'autres le rare talent de donner son sentiment avec franchise & énergie, sans détours & sans flatterie, observant avec cela une discrétion si attentive, qu'on rechercha sa conversation avec plaisir & que personne ne fut aigri de ses repliques, lors-même qu'il étoit obligé de contredire. Je compte le bonheur de l'avoir connu & d'avoir joui quelque tems de son intime conversation parmi les plus grands de ma vie. Je le devois, comme je l'ai dit, au seul hazard de le rencontrer dans l'auberge, & de continuer avec lui la même route pour --- Le Comte, qui vouloit que je la fisse dans sa compagnie, me prit dès-lors si fort en affection, que je n'osois prendre mon quartier séparément du sien,

lien, & qu'il me procura par-tout où il fréquentoit une libre entrée.

Nous nous trouvâmes le plus souvent dans le jardin de M<sup>me</sup>. la Douairiere de S - - - proche Parente du Comte. Son esprit incomparable, son enjouement, sa prévenante douceur, jointe à la beauté du jardin, où elle passa ordinairement la belle saison, y attiroient tous les jours de nombreuses compagnies tant de la cour, que du Militaire. Elle avoit un Fils unique, héritier de biens considérables. Tous ses soins s'étoient réunis à lui donner une éducation convenable, & lui choisir les meilleurs Gouverneurs pour le conduire aux académies & dans ses voyages. Son esprit n'étoit pas des plus pénétrants; mais sous la bonne conduite de ses Gouverneurs & à force d'application, il étoit venu à bout d'un savoir au dessus du médiocre, supléant au reste par ses façons polies & obligeantes à tout ce qui pouvoit encore lui manquer. Il avoit au fond du cœur, de la Religion & de la Vertu; Mais par trop d'habitude qu'il avoit contractée avec Mr. de Z--- il se piqua quelque fois de parler le langage des Esprits forts. Je crois même que s'il n'avoit brisé à tems les liens qui l'attachoient à son ami & qu'un certain Ec-



clesiastique, qui avoit l'accès libre dans la maison, n'eut discontinué de le combattre par de vains propos & de l'aigrir par des emportemens zelés, il auroit à la fin conçu un mépris invincible pour la Religion & pour la Vertu. Heureusement Mr. T--- le ramena.

Mr. de Z--- avoit le caractere vif & l'imagination brillante; heureux si les grands biens qui lui étoient échus par la mort prématurée de ses Parens, les flatteries continues dont on l'avoit bercé dès son plus bas age, ses habitudes & ses voyages n'avoient pas fait dégénérer en présomption & légereté tous les fonds excellens de son naturel. Sa memoire heureuse lui fit apprendre plusieurs langues sans beaucoup d'effort, & à peine avoit-il atteint l'âge de seize ans, qu'on le jugea assés formé pour être envoyé aux Academies. Il s'y livra deux années de suite entièrement à l'étude, & fit l'aquis d'un nombre d'utiles connoissances, jusqu'à ce que par un commerce assidu avec ses Professeurs qu'il recompensa grassement & regala souvent de repas bien entendus, il parvint enfin à briller parmi les savans du premier ordre & à passer pour un prodige dans son espèce. Mais ce n'étoit pas assés pour ses flatteurs;

le

le monde devoit en être convaincu par quelque savante dissertation. Il s'y prêta sans peine. Rien ne fut épargné; la magnificence orna le Festin, les Panégiriques les plus outrés lui furent prodigués. Les journaux littéraires ne se contenterent pas d'en parler une seule fois, ils prirent occasion de le faire à plusieurs reprises; On le plaça d'un faut dans le Cabinet d'un Roi, on portoit envie aux peuples assés heureux, pour être gouvernés un jour par son habileté, & on felicita le Public d'avance des avantages qu'il étoit prêt à tirer d'un merite aussi extraordinaire. Quelle émulation pour un jeune homme de tacher à meriter tous ces grands emplois que l'imagination de ses flatteurs forgeoit pour lui! Aussi cet esprit précoce tout enivré d'un brillant avenir n'oublioit rien de ce qui pouvoit l'approcher de ces flatteuses prédictions. Il entra pour cet effêt chez un Professeur grand Historien & très versé dans le Droit public, s'appliquant avec un soin infini à tout ce qui peut former un Ministre d'Etat & par une vivacite des plus heureuses, à mesure qu'il apprit, il tacha de le mettre en pratique. Force Deductions, Traités de Paix, Harangues d'Ambassadeurs, Réponses, tout passa par sa plume. Il s'enferma, se bâtit

sup

bâtit un Throne, s'y figura un Monarque, fut tour à tour Ambassadeur & Ministre dans ses idées. Ces amusemens n'auroient pas laissé que d'être utile à un homme de son rang, quelques ridicules qu'ils paroissent peut-être à d'autres. Mais quel changement inopiné & quel denouement bizarre pour un prologue si magnifique!

Son Maître ce parfait Politique n'étoit pas marié. Une jeune ménagere des plus aimables & une habile cuisiniere qu'il se contenta d'entretenir, furent pour lui des objets assez graves pour l'amuser dans sa retraite & le délasser des travaux de l'étude. Mr. de Z. . . ne fut pas fort long tems sans s'appercevoir de ce joli manège. Les charmes trompeurs d'une variation si bien choisie, le firent bientôt résoudre de s'en procurer de la même etoffe, & il ne manqua pas d'en trouver des plus belles, sa politesse, sa bonne mine & ses richesses ne le laissant pas soupirer en vain; mais ce ne fut qu'au dépens de ses études. L'histoire lui parut d'abord trop serieuse; la Politique trop subtile; ses meditations trop abstraites & trop incommodes, enfin son goût, son humeur, tout changeoit; Il prit un autre pli; les Romans & les Comedies lui tinrent lieu de litterature; son plaisir ne consistoit plus qu'à

qu'à jouer ou qu'à se parer; Cette disposition d'esprit fut affermie dans la suite par des accidens occasionels. Mrs. les Ecclesiastiques ne jugèrent depuis longtems pas trop avantageusement de la conduite de son Maitre; ils l'avoient blamé hautement à plusieurs reprises, soutenant qu'un si grand homme qui se mêloit de former des Gouverneurs de provinces, étoit obligé de mener une vie exemplaire & irréprochable sans faire descendre des filles mal-avisées à la debauché, d'abuser de leurs foiblesses, & les abandonner à une ruine inévitable, après s'en être lassé & rassasié; C'est un crime à ne pouvoir être justifié, disoient-ils, de donner la vie à quelques enfans & les abandonner en suite aux soins marâtres de l'aventure, sans penser ni à leur education ni à leur fortune, si ce n'est que de payer quelques misérables écus pour leur conserver une vie brute. Ces maximes dénaturées ne peuvent être qu'incompatibles avec les vues du Créateur, continuoient-ils, dont la bonté nous a donné ce tendre instinct qui resserre les liens entre les enfans & les auteurs de leur vie; cet instinct qui porte un Huron à préférer le bien-être de ses enfans au sien propre & de sacrifier en cas de besoin sa vie à leur conservation. Ils crurent être  
d'au-

d'autant plus autorisés de s'emporter contre une pareille conduite, que ce Seigneur avoit menacé autre fois de mettre le sang & le feu aux quatre coins de la ville, lors qu'un jeune étudiant avoit trompé sa foeur, qu'il cherissoit extrêmement, après avoir abusé de sa complaisance. Mais bien loin de le faire rentrer en lui-même, ils l'irriterent à un tel point, qu'il conçut un dépit mortel contre ces Caluistes incommodes, & ne manqua aucune occasion pour les décrier comme des esprits sombres & atrabilaires, ce qui ne se fit point, sans que la Religion-même ne souffrît du ridicule qu'il donna à leurs maximes.

La jeunesse & particulièrement Mr. de Z--- charmé de ces entretiens les écoutèrent avec avidité & sentirent insensiblement de l'indifférence & du mépris pour la Religion, se piquant d'erudition & de bel esprit, lors qu'ils pouvoient donner agréablement du ridicule aux verités les plus sacrées.

Mr. de Z--- rempli de ces idées partit quelque tems après pour achever ses voyages. Il s'arrêta longtems à Londres & à Paris; il y vit la Cour, se trouva régulièrement aux Caffés & fit la connoissance des personnes qui s'appelloient Esprits forts, qui se vantoient avec un air de suffisance  
de

de posséder eux seuls l'unique & véritable sagesse, et cette souveraine liberté digne d'un esprit élevé, qui méprisoient enfin hautement ceux qui pensoient différemment, traitant sur-tout les adhérens de la Religion revelée comme des vils esclaves de quelque Ecclesiastique sombre & radotant. Là on le fournissoit de toutes sortes de livres profanes dont les auteurs turlupinoient sur les principes de la Religion. Il les parcourut avec une rapidité extraordinaire, afin de se mettre au plus vite en état de briller à l'exemple des autres au Caffé, au jeu, au vin, par quelque trait spirituel contre la Religion. Peu de jours, dont il perdit encore une partie en divertissemens & dissipations, lui suffirent pour achever la deliberation s'il resteroit Chrétien ou s'il se rangeroit sous le drapeau de ces Esprits forts. Enfin il abjura la Religion chrétienne auprès d'une bonne rasade de Ponche & parut depuis sous le nom de Déiste \*. Après deux ans de voyage, & après avoir depensé quelques milliers d'écus pour aquerir du renom dans le beau Monde & dans les grandes parties,

\* Je tiens ces anecdotes d'un ami, qui a été le Compagnon de ses voyages & souvent de ses parties.

il s'est voué à la Cour où son argent, sa somptuosité, ses manieres polies & sa vivacité lui donnent beaucoup d'apparence & de consideration. Ses sentimens commencent à être à la mode parmi les jeunes gens, & il se flattoit les autres fois de se faire un parti de tous les beaux esprits de la Cour, pour se mettre une bonne fois au-dessus des visions & Billevesées des Ecclesiastiques.

Mr. de Z --- jouit d'une magnifique Maison de Campagne dans les environs de la Ville. Il y regale souvent ses Amis, & en effet on ne peut être mieux que chez lui. On y trouve tout ce qui contribue aux plaisirs de la Campagne; des Bâtimens bien réglés, des beaux Jardins, des Allées, des Viviers, des Champs, des Bois, des Châsses, rien n'y manque; & ce qui donne un nouveau relief à tous ces charmes, c'est qu'il y a introduit une liberté entiere, que les airs composés de la Cour en sont absolument bannis & que chacun y goûte les delices d'une douce independance. J'ai eu quelque fois l'honneur d'y être prié avec Mr. le Comte de R --- On y admire parmi bien d'autres agrémens une écurie remplie de beaux chevaux & une meute des mieux aguerries dont il est grand amateur. C'est lui faire un sensible plaisir que d'aller  
les

les voir & de s'y plaire avec lui. Il nous y mena lui-même la première fois que nous étions chez lui, & après nous avoir montré plusieurs beaux chevaux, dont il voulut bien nous détailler les généalogies & les mérites; nous y vîmes enfin une vieille Rosse aveugle, perclue & abattue. On l'avoit appelé autrefois *Hans*; mais le nom de *bien mérité* lui avoit été accordé depuis; Titre pompeux qui ornoit le frontispice de sa loge. Nous ne pûmes cacher notre surprise, de voir cette Haridelle au beau milieu de tant de superbes chevaux, & demandâmes à Mr. de Z--- ce qu'elle avoit faite pour mériter cette place d'honneur. Ah! dit il, rien ne peut me payer la bonté de ce cheval; c'est mon favori; je l'aime, & en disant cela il courut le caresser & l'embrasser; Cette bonne bête, continua-t-il, m'a garanti de la mort dans un duel, en faisant si à propos & avec tant d'adresse une demi volte, voyant le feu de mon ennemi, que la balle qui m'auroit infailliblement oté la vie, ne fit que me friser légèrement la tête. Je l'ai chérie depuis & au lieu de la donner ou de la faire tuer, je veus qu'elle soit nourrie & bien traitée jusqu'à ce qu'elle meure doucement. *Un coeur noble & bien né*, ajouta-t-il, *trouve de*

un piqu

B

la

la satisfaction à temoigner sa reconnoissance même aux bêtes. La même chose nous fut réitérée, lors que nous trouvames dans fa meute des chiens vieux & galeux. Il nous exagera les services qu'ils lui avoient rendus à la chasse, en nous assurant que c'étoit l'unique raison pourquoi ils les traitoit si bien. Ha, répondit Mr. T---, que vos sujêts vieux & infirmes seront heureux, quels soins n'en aurez-vous pas? Ce n'étoit pas sans dessein qu'il fit cette remarque, ayant vu en allant à la meute un vieillard infirme & cassé, qui fit sa corvée, traînant une brouette chargée de fumier au jardin seigneurial. Ce pauvre homme rencontra dans son chemin un chien dont la queue bordoit le passage, & voulant détourner la brouette pour ne lui faire aucun mal, ses pieds tremblans le firent manquer de sorte que la roue passa sur le bout de la queue du chien qui se mit à hurler. *Eh! le butor ne voit donc point ce pauvre animal!* s'écria-t-on d'abord. Mr. de Z--- sentit par conséquent aussitôt où le coup portoit & répondit en souriant: Nos Païsans descendent de meres Moscovites qui sont, dit-on, persuadées, que leurs maris ne les aiment plus, s'ils ne se donnent de tems en tems le loisir de les rosser vertement. Je sai, re-  
 pliqua

pliqua Mr. T---, que vous avez tiré un jour contre un Officier, qui avoit battu votre valet de chambre, parce qu'il avoit mal parlé de lui. Vous croyiez alors avoir reçu un sensible affront dans la personne de votre valet. Sera-t-il donc plus indifférent au Créateur qu'un homme ait moins d'égard pour son semblable que pour un chien? Je vois bien, répondit Mr. de Z--- avec douceur, vous êtes un sévère censeur --- Un beau chien couchant accourut sur ces entrefaites & la conversation étant tombé sur lui, Mr. de Z--- demanda: si un chien de cette bonté ne surpassoit pas en esprit le gros des hommes; il tâcha en même tems de soutenir l'affirmative contre les objections du Comte de R--- Mr. T--- gardant un profond silence laissa à ces jeunes Seigneurs tout le loisir de s'entrepuffer, jusqu'à ce que Mr. de Z--- exigea son avis sur leur dispute. Vous me permettez, Messieurs, répondit-il, de laisser le cas indéci; si ce chien a plus d'esprit qu'une partie des hommes. Je n'ose pas l'affirmer; l'homme se sent trop humilié lorsqu'on veut lui disputer la supériorité; c'est une belle chose que l'esprit; chacun croit en avoir sa bonne doze. L'amour propre trouve plutôt son compte de se voir soupçonné de quelque

zshav B 2 foibles.

foiblesse du coté de la vertu que de l'esprit, tout comme on aime plutôt être fou que sot. J'aimerois donc mieux convenir que ce bon chien a plus de vertu qu'une espèce d'hommes. Il connoit les regards de son maître & les suit; il le flatte, le caresse & se jette à ses piés pour lui marquer sa soumission, au-lieu que l'indomptable orgueil du présomptueux mortel ne reconnoit point son Maître, n'a que peu ou point d'attention pour son Créateur, qui l'a tiré du néant, qui par son pouvoir infini soutient les cieux & la terre, & ne craint point de manquer de respect aux regards d'un Maître qui d'un coup d'oeil a fait & pourroit anéantir sa vie & sa fortune. Vous êtes un hérétique à bannir, reprit vivement Mr. de Z---; & moi, repliqua Mr. T---, je vous assure que je serois charmé d'être toujours mis au ban dès qu'il s'agit de faire raison aux grandes coupes; j'aurois du-moins l'avantage qu'on ne prisera pas la sobriété d'un chien à mes depens. Venez mon cher Comte, s'écria Mr. de Z---; quittons les chiens si nous ne voulons pas qu'on prouve, qu'ils ont quelque fois plus de bon sens que leurs maîtres. Il nous mena ensuite dans sa Bibliotheque. C'etoit un coup d'oeil charmant. On y trouve tous les grands & vastes

vastes ouvrages qui ont quelques rapport à l'histoire, la géographie & le Droit des Etats, & tous magnifiquement reliés. Mr. T--- y étoit dans son goût & ne manqua pas de feuilleter ce qu'il y trouva de plus rare. Eh bien! l'interrompit Mr. de Z--- n'est-ce pas que vous vous plaisez plus ici qu'avec les chiens? Oui, Monsieur repliqua l'autre, j'y suis on ne peut pas mieux, j'y goûte la plus grande satisfaction; quel dommage que personne n'a decollé les feuilles, pour qu'on pût y lire sans s'arrêter à tout moment. Encor? s'écria Mr. de Z---; je vois bien que je dois partout payer les violons; mais venez; je vous ferai voir mon Cabinet, & les auteurs favoris que j'y entretiens pour mes menus plaisirs. Vous les trouverez d'un abord bien plus facile que tous ces grands seigneurs. Nous le suivimes dans le moment. Memoires, Romans, comédies, chansons, satyres, toute sorte de brochures contre la religion surchargeoient les tablettes. Mr. T--- qui feuilleta préférablement ces derniers s'apercevant que les traits piquans & satiriques en étoient crayonnés par tout, reprit la parole en disant: je possède aussi bien que vous la plûpart de ces livrets; mais si j'y ai marqué quelque chose, ce que je fais fort

souvent, j'ai eu un dessein bien différent du vôtre. J'y ai noté tous les paralogismes, les détours sophistiques, la supercherie des allegations de l'histoire ancienne, les faits controuvés, les comparaisons peu coucluan-tes, les contradictions visibles, & enfin tous les endroits où la malice ou la simplicité de l'auteur a detorqué les theses de la Religion --- Voilà ce que j'ai marqué; & afin que personne n'en soit ébloui, la marge m'a servi pour indiquer les sources des éclaircissimens nécessaires pour se detromper. Vous avez donc été un an entier à lire un seul de ces livres? lui demanda Mr. de Z---. Assûrement reprit Mr. T---; j'ai donné bien du tems aux premiers, mais point aux autres, parce que ce ne sont ordinairement, que des misérables copies & des redites, les pièces restant toujous les mêmes, recoufues & brodées un peu à la moderne. De cette façon-là vous employerez plus de tems à les lire que l'auteur à les faire, dit Mr. de Z---. Cela se peut fort bien, repliqua l'autre. Gare! Gare! reprit Mr. de Z--- je m'en vais vous denoncer à nos ecclesiastiques; Vous êtes un méchant homme & un enfant degénéré de l'Eglise; je n'ai besoin que de quelques heures pour achever un livre de ce goût-là, & on m'en veut encor  
du

du mal; qu'allez vous devenir, vous qui perdez à leur lecture une année entière? - - Nous passâmes ainsi deux jours chez Mr. de Z - - - fort agréablement. Mr. T - - - donna souvent des répliques assaisonnées, mais personne ne s'en fâcha & Mr. de Z - - - retourna avec nous en ville.

Le lendemain Madame de C - - - donna un grand repas à son jardin; nous fumes de la partie, Mr. le Comte de R - - - Mr. T - - - & moi, & nous y trouvâmes M<sup>d</sup>me de N - - - qui étoit une de ces personnes respectables du beau sexe, que l'on ne peut connoître sans admiration. Son grand esprit & sa piété solide & raisonnable formoient la plus belle liaison; son port majestueux inspiroit du respect & sa mâle douceur repandit milles charmes secrets sur ses moindres mouvemens; on sentit avec cela à son abord cette délicate confiance, qui fait les delices de la conversation, & sa grande lecture qui s'étendit sur des livres utiles & édifiants, marqués au coin du bon goût, ne fut jamais un sujet de sa vanité. L'ordre le plus parfait régnoit dans son ménage. Ses domestiques étoient sages, choisis avec soin, bien entretenus, bien payés & traités avec toute l'humanité possible.

B 4

Elle

Elle leur passa leurs défauts avec douceur : je suis une Maîtresse, disoit-elle, qui a ses défauts, que mes domestiques sont obligés à supporter. Puis-je donc prétendre, qu'ils soient plus accomplis que je ne le suis moi-même ? C'étoit son principe & si par malheur un mauvais domestique lui étoit échû, elle commença par lui parler en amie & puis en maîtresse. Voyoit-elle que ses peines étoient inutiles, & que ses corrections ne faisoient que blanchir sur son esprit, elle lui donna son congé & le renvoya avec des marques de sa générosité ; Mais la plupart de ses domestiques avoient déjà passé une dizaine d'années avec plaisir à son service. Elle consacra tous les soins, qu'elle ne devoit point aux exercices raisonnables de la piété & à la culture de son esprit, au doux devoir de soulager son époux dans sa pénible fonction en écartant de sa personne tout objet de chagrin, ayant une attention infinie pour lui-même & charmant ses peines par la douceur de sa conversation. L'éducation de ses enfans étoit formée sur des règles, qu'elle avoit tiré des meilleurs auteurs, qui ont épuisé ce sujet ; Elle en avoit lû une bonne partie & cependant on étoit sûr de s'attirer son amitié dès qu'on pouvoit lui communiquer quelque idée enchérissant

te

te sur leurs préceptes. On ne parla jamais devant elle de quelque enfant gâté ou dégénéré, qu'elle ne trembla pour les siens, & ne s'enquérît soigneusement de ce qui avoit été négligé dans l'éducation des autres, & qui avoit contribué à leurs malheurs; quoiqu'elle jouissoit déjà du parfait contentement, de voir ses enfans répondre aux espérances les plus grandes & les plus flatteuses. Mais ce qui achéva de la rendre l'admiration de tout le monde, c'étoit que par sa conduite soutenue d'un grand air de dignité, elle s'étoit fait révéler autant qu'aimer & estimer, en exposant avec une noble hardiesse, sans toute fois blesser les règles de la discrétion, à un chacun ce qui le rendoit moins aimable ou moins estimable dans son état. Sa morale étoit forte, mais si bien sacrée qu'on la supportoit avec plaisir. Aussi rien ne sentit l'envie de médire dans toute sa façon d'agir, mais bien une droiture à toute épreuve, qui la faisoit toujours juger avantagement des personnes absentes qui n'avoient jamais tort avec elle, & pour peu qu'ils le méritassent, elle adoucissoit ce que d'autres proféroient à leur charge, sans avoir la moindre condescendance pour ceux qui sans sujet & par le seul plaisir de jaser ou de médire se divertirent aux

depens d'autrui. Elle reçut à son tour fort bien & même avec reconnoissance contre toute la coûtume de son séxe, les remontrances qu'on lui faisoit, si elle s'étoit laissée aller trop précipitamment à ses sentimens. La considération que l'on étoit obligé de lui porter se manifesta jusqu'au jeu, personne n'osant jurer contre les cartes si elles ne tomboient pas selon son gré, nī s'emporter contre un aide, qui ne prenoit pas assez garde à son jeu, lors qu'elle étoit de la partie. Ceux qui perdoient n'osoient point froncer les sourcils & changer de ton, ni se parer de trop d'indifférence ou faire éclater leur joye, quand ils avoient leurs retours; encor moins souffroit-elle qu'un lâche intérêt se mêloit du plaisir. Elle avoit le don de repandre un ridicule si spirituel sur tous ces écarts du coeur humain, que l'on se contraignit naturellement, en sa présence, allant au but du jeu qui est le délassement & la satisfaction. Lors qu'un certain Officier, qui avoit le tempérament violent, mais d'ailleurs de l'esprit, de merite & assez de bon sens pour se vouloir du mal de ses emportemens, se présenta pour être de sa partie elle ne l'accepta, sans qu'il eut assuré, qu'il oublieroit son métier de guerre & ne donneroit point d'assaut.

Tel

Tel étoit son caractère, elle ne le démentit pas un seul moment dans la conversation, & tout pénétrée de la plus vive reconnaissance pour l'Être surpême, elle en donna des marques publiques dans toute occasion, quoique sans aucune gêne ni affectation. Au lever de la table du repas cy-dessus marqué lorsque tout le monde suivoit nonchalamment la coûtume de prier Dieu, elle fut presque la seule en qui on remarqua un air de respect & de devotion qui se repandit dans le moindre de ses gestes. La plûpart des autres Dames jouoit de leurs éventails, les hommes marquerent chacun leurs différentes idées, l'un prenoit du tabac, un autre retrouffoit ses bas, un troisième racommodoit ses manchettes, un quatrième mettoit les mains sur le dos, pendant que les yeux de ces prians à la mode se promenoit d'un coté à l'autre; tout ce que je trouvois de plus beau dans cette devote farce c'étoit qu'elle ne duroit que la dixième partie d'une minute. Il parurent prendre seulement haleine pour se dire Le bien vous fasse. A peine Mdm. de N--- pouvoit-elle avoir commence l'oraison de notre Seigneur; lorsqu'un bruit indiscret de complimens interrompit tout d'un coup sa devotion, qu'on remarqua  
 bien



bien n'être pas encore finie. La compagnie se dispersa après, quelques uns prenant le tour du jardin, & d'autres celui d'un appartement voisin. Mr. le Comte de R--- Mr. T--- & moi nous fumes menés par de S--- dans une grande salle, où les plus beaux tableaux firent honneur au choix du Maître. Chemin faisant Mr. de S--- demanda au Comte s'il y avoit aussi des Saints chez lui? Je crois, répondit-il, qu'il-y a des saints & des impies; mais oserai-je bien demander à mon tour, pourquoi vous me faites cette question? N'avez vous pas remarqué, repartit Mr. de S---, l'air bigot de Mdm. de N--- & le tems qu'elle mit à la prière? je voudrois donc seulement savoir s'il y-a aussi de ces devotes commères chez vous, qui ont le même tic. Eh! mon Dieu, quel travers d'esprit que le vôtre, repliqua le Comte; pour moi je serois en vérité charmé de trouver par tout des personnes aussi dignes & d'une façon de penser si élevée que Mdm. de N--- Dites-moi de grace qu'avez vous contre elle? Quelle affectation de prier Dieu si longtems, reprit Mr. de S--- & de prétendre que les autres attendent une demi heure après elle? Que de charmes perdus lorsque cette devote fadeur fait méconnoître tous les beaux traits de  
son

son visage? Il faut que vous comptez bien de secondes pour une demi heure? repar- tit Mr. de R--- car je crois que Mdm. de N--- auroit été contente si on lui avoit seu- lement accordé une seule minute pour sa prière. Mais il y a longtems que j'ai sou- haité de vous entretenir sur un sujet de cette importance, mon cher cousin, & je suis ravi d'en trouver l'occasion si fort à propos. Nous avons assez badiné jusqu'ici; parlons une fois seuriusement. Une certaine Da- me demanda de l'eau pour se laver les mains lorsque nous étions sur le point de nous lever de la table; & toute la Com- pagnie attendit respectueusement qu'elle eut fini de se laver; celui qui se feroit plaint d'être obligé d'attendre, auroit été accu- sé d'un manquement de savoir vivre; ce- pendant personne ne s'est avisé que cette Dame a pêché contre les règles de la bien- séance en voulant se laver avant que de se lever; Comment donc Mdm. de N--- qui a employé à sa prière un moment de plus que les autres peut-elle avoir commis une si grande faute? avec quel air de soumission & de respect ne se souhaitoit-on pas un bon diné? Ne mit-on pas beaucoup plus de tems à ces gambades de cérémonie qu'à la prière? Hé-bien, si nous observons si reli- gieu-

giquement & avec tant d'attention les règles de la politesse & d'un cérémoniel arbitraire envers les hommes, le souverain arbitre du ciel & de la terre ne mériteroit-il point qu'on se présente devant lui avec un air humilié, marqué du plus profond respect, quand on veut lui rendre grâces de ses bienfaits? il me semble, répondit Mr. de S--- qu'on fait mieux de borner la dévotion dans sa chambre, chacun chez soi, & non pas en grande compagnie où elle passera toujours pour bigotterie & sainte ostentation. Je serois content & je ne suis même si je ne le devrois pas souhaiter que l'on omît toutes les prières de table, reparât le Comte, puis qu'on cherche selon la mode de nos jours un honneur nécessaire de s'y comporter d'une façon peu convenable & légère. En vérité un Mahometan, & qui plus est un Payen, marque bien plus de bienfaisance & de *Decorum* dans ses prières, que ne font aujourd'hui les chrétiens du beau monde. Et qu'est-ce qui prouve plus le déclin de nos mœurs? On fait monter le respect pour les hommes au plus haut degré; avec quelle humiliation ne rendons nous pas nos devoirs aux Princes, avec quelle soumission ne leurs prouvons nous pas, des plus petites grâces qu'ils nous font, notre

tre reconnoissance aux yeux de toute la Cour? Et quel prix ne croyons-nous pas avoir remporté, quand nous avons surpassé les autres en humbles manières & tendres expressions; mais dès que quelqu'un marque la moindre reconnoissance & soumission envers Dieu, nous nous en moquons, nous la chargeons du nom odieux de bigoterie & nous mettons le plus grand déshonneur pour prix de l'hommage que nous rendons au Tout-puissant, à ce souverain bienfaiteur, de qui nous tenons la vie. Dites-moi, mon cher cousin, cette bizarre façon d'agir ne prouve-t-elle pas notoirement un souverain mépris de Dieu, & peut-on bien trouver un ombre de raison pour colorer l'extravagante conduite de ces êtres qui s'honorent du nom de chrétiens? Vous avez des idées trop abstraites, Monsieur le Comte, répondit Mr. de S---; Nous venons de diner. On trouble la digestion en s'ambiquant l'esprit par des réflexions trop subtiles; M<sup>me</sup> de N--- vous demande sans cela pour sa partie au jeu; allez, vous lui ferez agréable préférablement à tout autre: Mais vous, Monsieur T--- venez avec moi; Vous êtes connoisseur & amateur de beaux tableaux; il vaudra peut-être la peine d'avoir vû aussi les miens. Je me  
glif-

glissois après eux & nous trouvâmes en effet de quoi contenter le goût le plus délicat. Mr. de S--- nous fit surtout considérer un grand tableau, qu'il nous assûra être un des meilleurs, qu'il l'avoit acheté pour mille florins d'Hollande à Amsterdam dans la maison d'un Juif fort riche dont les meubles avoient été mis à l'encan après sa mort. Il représenta la consécration du Temple de Salomon. Un peuple infini qui sembloit encor respirer la joye, l'admiration & la devotion, ses différentes attitudes, sa ferveur à prier Dieu & tout le contraste de cette grande journée y étoit exprimé de main de maître. On y vit le jeune Roi Salomon prosterné devant le grand autel des Holocaustes, levant les mains au ciel, & animé de ce beau zèle qui fit le caractère de cette pompeuse cérémonie. Mr. de S--- qui étoit en extase toutes les fois qu'il contemploit ce tableau, parce qu'il lui avoit coûté tant d'argent, & qu'il ravissoit tous les connoisseurs, demanda à Mr. T--- si cette pièce n'étoit pas du dernier goût? Pas tout-à-fait répondit-il; la danse de bergers que voilà sur cette porte est mieux réussi à mon avis que cette pièce cy. Comment, dit Mr. de S---, en se fâchant tout de bon, c'est un morcean  
pas-

passablement-bien méchant d'un de nos peintres qui n'est bon qu'à remplir ce vuide, qui faute de jour n'en merite point d'autre. Il ne me coûte d'ailleurs que six pistoles & vous voulez lui donner la préférence sur ce beau tableau? Je ne vois point que cette pièce représente ce qu'elle doit représenter, repartit Mr. T---. L'art qui ne doit avoir d'autre part à ces sortes d'ouvrages que d'habiller la nature à son avantage, la rend presque méconnoissable; tout y est outré, affecté & surchargé. Comment? s'écria Mr. de S---, en courant tirer un des rideaux, tenez, voilà la véritable lumiere; Venez vous mettre ici & regardéz une fois Salomon: ne voyez-vous pas sa paupiere s'entre-ouvrir timidement, ses yeux fixer le ciel, ses bras se lever & ses lèvres se remuer? Ne vous semble-t-il pas de l'entendre soupirer en le regardant fixement? Quelle ferveur dans toute sa personne? mon Dieu! quelle sainte innocence, quelle onction, quelle ardente pieté! Tous ces grands sentimens paroissent par l'adresse du peintre nuancer encore son visage. Considérez les Grands de sa cour. Le ravissement, & les emportemens d'un coeur inspiré du Seigneur ne brillent-ils pas dans leurs yeux? Et n'êtes-vous pas obligé de

C

conve-

convenir que le tout est véritablement digne de la majesté de Dieu? Je n'y trouve pas tout cela, repliqua Mr. T---; ce tableau me paroît toujours irrégulier, peu naturel & gêné. Que penseriez-vous, Monsieur, voyant un Prince prier Dieu de cette façon en présence de toute sa cour? Que diriez-vous en trouvant la cour dans la posture telle qu'elle est exprimée ici? Ne jugeriez-vous pas que le Prince est bigot & sa cour hypocrite? trouvez-vous ici la devotion dans son naturel? hé! non; si le peintre avoit voulu représenter la vivacité de la devotion & du zèle, il auroit du prendre notre exemple lorsque nous priâmes Dieu à table --- Ouy-dà, repartit Mr. de S---, est-ce ainsi que vous me prouvez votre reconnaissance de ce que je vous montre mes beaux tableaux, en vous divertissant à mes depens? Pour vous punir, vous n'en verrez plus à présent. J'ai encor là une Venus dormante qui a ôté son voile; mais vos yeux ne s'en repaîtront pas. Ho! pour le coup, reprit Mr. T--- je n'en ferai pas marri. Venus sans voile & la consécration d'un Temple forment un couple si bien assorti que jamais nos prieres, & la décence qu'on y observe communement ne forment.

Mr.

Mr. de Z--- survint pendant que l'on causoit ainsi. Que vous venez à propos! s'écria Mr. de S---; on me fait violence, on veut me convertir les armes en main; l'estomac me fait mal de tout le fiel que j'ai été obligé d'avalier après le diné, & peu s'en faut qu'on ne m'ait enveloppé de tout coté. Là-dessus il lui raconta tout ce qui s'étoit passé. J'espère que vous ne me gâterez pas mon profelyte, vous & Monsieur le Comte, apostropha Mr. de Z--- Mr. T---, après la peine que j'ai eu de le faire revenir de ses préjugés d'école & de le mener si beau chemin--- Vrayment un beau chemin, répondit Mr. T--- ironiquement. Hé! non, mon coeur, reprit Mr. de Z---, ce n'est pas là le beau ton; Comment est-il possible qu'il y ait dans un esprit aussi éclairé que le vôtre des tâches aussi noires d'une superstition qu'on y a imprimé dans l'enfance? Je vous aime tant & je vous aimerois encore d'avantage si vous vouliez renoncer à ces préjugés de votre nourrice. Faites-moi la grace de chasser les Fées, les Lutins & tous les fantomes sacrés & profanes d'une ame aussi digne & si belle que la vôtre. Là-dessus M. de Z--- l'embrassa, le baisa plusieurs fois en s'écriant, loin d'ici & de tout homme savant, toutes ces chimeres,

contes bleus & contes jaunes de ma Mere Poye --- Votre bienveillance m'est fort précieuse, Monsieur, l'interrompit Mr. T ---, je suis même fâché que vous en avez honoré un sujet indigne & qui ne peut pas seulement promettre de tâcher de la meriter jamais. Mais je connois votre générosité & je suis persuadé, que vous me voudrez toujours du bien, & même si je vous racontois ce donc vos tendres baisers m'ont fait ressoûvenir dans ce moment. Voyons, ce sera quelque joli petit trait, repartit Mr. Z ---, Vous l'avez échappé belle Mr. de S ---: On me fera la guerre à moi seul; mais de grace ne m'abandonnez point. Qu'est-ce donc que vous vous êtes rappellé, quand je vous ai baisé si sincérement & du fond du coeur? *Hans le bien mérité*, ce brave à jambes cassés me tomba précisément dans l'esprit, répondit Mr. T ---. Lorsque nous rendîmes visite à ce vieux compagnon & que vous l'honoriez pareillement d'un tendre embrassement: je vous entendois faire son éloge parce qu'il vous avoit sauvé la vie par son adresse dans un duel, & qu'ainsi vous étiez intentionné de le bien traiter jusqu'à la mort. Vous ajoûtiez, *qu'un coeur bien-né trouvoit de la satisfaction d'être reconnoissant même envers les bêtes*. Votre cheval  
fai-

faisoit cet heureux faut sans penser à la vie de son cavalier; il auroit pû sans un heureux hazard se précipiter aussi-bien du coté d'où la boule partoit, qu'il se jetta sur l'autre. Mais moi je connois quelqu'un qui m'a donné la vie, mon esprit, mes sens, & mes membres, & celà par le seul motif d'un amour le plus tendre & le plus sincere; il me sauve la vie, me rejouit toutes les fois que je bois & que je mange, & se plait à me ravir de mille façons; y-auroit-il moins de générosité à suivre le doux penchant d'être sensible envers ce grand bienfaiteur & de trouver dans cette reconnoissance un plaisir parfait & une satisfaction intérieure?

Je sçai bien, reprit Mr. de Z---, que celui, qui dispute contre vous, n'en est jamais quitte qu'en payant l'écot, qu'il aye tort ou raison; je suis pourtant toujous charmé d'en tenir d'un homme tel que vous. Mais comment, soit dit avec votre permission, pouvez-vous par la conduite que je tiens envers mon cheval & par la raison que j'en ai donnée, faire une conclusion contre moi, en prouver votre reconnoissance envers Dieu & en inférer la nécessité de le remercier après avoir dîné? Mon cheval reçoit des bienfaits de ma reconnoissance; mais qu'importe au Tout-

Puissant qu'une si chétive Créature, que je le suis, lui rende graces? Qui est celui qui honore plus Dieu, vous, qui vous estimez assez important pour oser le remercier de ses bontés & vous approcher de son Thronne; ou moi, qui le révère trop, qui suis trop convaincu de mon néant & du prix de ses bienfaits inestimables pour oser porter mes encens devant le Maître des cieus, & imiter ces présomptueux mortels qui croient lui faire plaisir par leurs foibles remercimens.

Mots pompeux! grandes idées! repar-tit Mr. T---; je sçay qu'à des vieux & bons domestiques les maîtres non-seulement prennent un mot en bonne part, si même ce n'est rien de recherché, mais aussi leurs amis. Vous, Monsieur, comme ami de Monsieur le Comte, vous me passerez donc en sa faveur aussi quelque chose, quoique cela n'approche pas de la pompe de vos pensées. Il me semble que votre ame est surchargée d'idées ramassées avec trop de vitesse, qui en s'augmentant encore de momens en momens vous empêchent par leur multitude à les bien ranger & en faire un tout, tel qu'il devoit être.

Je vous entends, disoit Mr. de Z---, en l'interrompant vivement; vous croyez que  
je

je mange trop vite, que je surcharge mon estomac par de différentes sortes de mets, sans lui donner le tems de les digérer à son aise; j'entre dans vos pensées; vous pouvez vous exprimer librement; Je vous aime pourtant, quoique vos traits me font quelquefois mal: Mais qu'est-ce qu'il y a en attendant d'indigeste dans mes idées? --- Je dis, repondit Mr. T---, que puisque vous considérez la reconnoissance envers une bête comme une grandeur d'ame, il est encor bien plus juste & plus excellent de la prouver réellement envers Dieu. Voilà la conclusion que vous vous efforcez de combattre. Vous soutenez qu'en prouvant sa reconnoissance aux bêtes on leur fait du bien; mais que ce n'est pas de même par rapport à Dieu. Voilà déjà à quoi je trouve beaucoup à redire. Il s'ensuivroit delà que personne n'oseroit se flatter de vous voir reconnoitre des services rendus, à moins que celui qui les rend ne profiteroit de votre reconnoissance. Un Prince donc, qui pour les grands mérites de feu Monsieur votre Pere vous donneroit quelque fief noble, ne doit point s'attendre à des marques de votre gratitude, s'il ne veut pas accepter vos remercimens comme des bienfaits. Non, non, vous avez des sentimens

bien plus raisonnables & délicats ; la seule  
 conduite par rapport à votre cheval prouve  
 le contraire de tout ce qui vous a plû d'  
 avancer. / Votre générosité ne se borne pas  
 à faire seulement du bien à votre cheval ;  
 elle s'evertue d'une toute autre façon. La  
 meilleure loge est pour lui ; Vous prouez  
 ses mérites, & l'avantage qu'il vous a procuré ;  
 Vous l'embrassez même ; Et peut-être le  
 pauvre animal ne seroit-il pas moins à son  
 aise, s'il mangeoit son avoine dans la com-  
 pagnie des chevaux condamnés à travailler,  
 faute d'avoir pû sauver la vie à leurs maîtres.  
 Mais une grande ame trouve du plaisir dans  
 la reconnoissance, & c'est à ce plaisir seul  
 que je rapporte l'attention particuliere que  
 vous avez pour votre cheval qui de toutes  
 ces caresses ne régarde que la main qui  
 lui verse son avoine. La reconnoissance con-  
 sidérée en elle-même a tant de charmes  
 que l'on sent la plus douce satisfaction à s'y  
 livrer entièrement. L'ingratitude au con-  
 traire est si noire & si affreuse, que tout  
 honnête homme sera honteux & humilié  
 toutes les fois que sa conscience l'en accuse ;  
 elle est si généralement haïe, qu'il n'y a  
 personne, un tant soit peu sensée, qui en  
 souffré le moindre reproche. Je ne croirois  
 donc pas pouvoir être content de moi-mê-  
 me,

me, si je ne ressentois pas envers mon souverain bienfaiteur, par la grace duquel je vis, une aussi sensible reconnoissance, qu'elle se manifeste par un hommage public. Vous dites, qu'est-ce que toutes mes soumissions feront à l'Eternel? la Divinité y peut-elle gagner. Non, Dieu ne gagne rien par les graces que je lui rends; mais moi j'y gagne infiniment; je goûte le plus parfait contentement de ce que je ne me sens pas une ingrate créature, & me flattant en même tems que mes hommages ne sauroient déplaire à mon grand bienfaiteur. Je ne suis qu'infiniment petit dans les yeux de mon Créateur; je le sçai; mais cela n'empêche pourtant pas, que celui qui est par tout, qui sçait tout & qui voit tout, ne me voye aussi. Le soin qu'il prend des plus petits vermiculaires, infiniment moins considérables que moi, n'en est-il pas une preuve des plus flatteuses? Vous-même, Monsieur, vous m'avez montré par les beaux microscopes, que vous avez apporté de Paris, un million d'insectes dans une goutte d'eau, qui sans ce secours resteroient imperceptibles à nos yeux. Nous admirions la proportion, la dimension, & la simmétrie admirable de leurs membres, & vous conveniez alors qu'il y avoit un Créateur aussi grand dans le moi-

dre Polipe que dans un Elephant. Il-n'y-a donc rien de plus probable, que ce que celui qui opère & s'insinue dans l'insecte le plus vil, & dont la Providence s'étend jusqu'à sa conservation, connoisse aussi tous les replis de mon coeur; & cela-étant, peut-on s'imaginer qu'il lui sera indifférent de trouver l'ouvrage de ses mains respectueux & reconnoissant, ou bien ladre & ingrat? qu'il lui sera égal de me connoitre le coeur tendre, sensible & pénétré de ses bienfaits; ou de me voir oublier & dédaigner jusqu'aux moindres graces dont il me comble si gracieusement? Voicy des belles Parterres. Ne reconnoit-on pas dans l'ordre, dans le goût, & la pompe de leurs fleurs toujours variée & toujours belle, la main de la sagesse divine? Vous convenez, que la matiere dont elles sont formées, a été produite par la Toute-puissance, & que les loix qu'elles suivent en se formant, partent d'une sagesse infinie; Vous convenez que c'est Dieu qui doua la nature du doux pouvoir de les peindre avec des couleurs si brillantes & de nous fournir ce ravissant coup d'oeil; En considérant donc l'accord admirable de toutes leurs parties, la beauté du dessein, la précision, la délicatesse de leurs nuances: n'êtes-vous pas forcé de convenir

nir

nir aussi, que le Créateur se plaît dans l'ordre & la beauté.

Il y a quelque tems que vous aviez la bonté de me montrer la belle collection d'Escargots & de Coquilles de mer, que vous conservez dans votre Cabinet. Souvenez-vous, je vous prie, du trait qui vous échappa alors: *c'est ainsi*, disiez-vous, *que la Nature peint dans le fond de la mer.* Je pris la liberté de rectifier votre idée en repliquant, *c'est ainsi que Dieu peint par le pinceau de la nature dans le fond de la Mer.* Vous condescendiez alors à mon avis. Ces coquilles, croyez-moi, font encor retentir leurs voix en nous acclamant: *Notre Créateur aime l'ordre & la beauté.* Ne puis-je donc pas en inférer positivement: *Dieu aime les belles ames?* Se peut-il donc qu'il soit indifférent à celui, qui se plaît à former de si beaux corps, que des Etres raisonnables soient nobles ou rampans, beaux ou laids, reconnoissans ou ingrats? Je me flatte & me repais de la douce espérance d'être connu de celui qui sçait tout; & que sa bonté & sa sagesse me donne un tout autre rang parmi ses créatures, quand il me voit adorer ses bienfaits & m'humilier par reconnoissance devant son Throne, que si je ne suis qu'un franc-ingrat. Pouvez-vous  
croire

croire, qu'il y aura une même idée dans l'entendement infini de Dieu, d'un homme qui le remercie tendrement, & d'un autre qui ne daigne pas y faire la moindre attention?

L'expression est pompeuse, quand vous dites: Dieu est trop grand, ses bienfaits sont en trop grand nombre, & je suis trop peu de choses pour pouvoir l'honorer par mes remerciemens. Mais tout bien pesé feroit-ce bien là le véritable motif qui porte nos petits-mâtres à négliger leur reconnaissance envers Dieu? J'en appelle à l'entière connoissance que vous avez de ces êtres indéfinissables, à qui la raison-même fert quelques fois d'un motif pour faire le contraire, & je vous prie de prononcer, si vous croyez, qu'il y ait dans leurs coeurs toute l'étendue de respect que cette expression élevée renferme? Prononcez, s'il vous plait. La Majesté infinie de Dieu ne l'empêchant point de voir ces petits vermicules, & de régler si merveilleusement leurs organes, cette Majesté l'empêcheroit-elle d'agréer l'encens d'un coeur respectueux & sensible? Comment donc justifier les conclusions suivantes? Dieu est si grand, que je ne puis l'honorer comme il le mérite; ainsi je ne veux l'honorer point  
du

du tout. Dieu me comble de tant de bienfaits importans, qu'ils me mettent hors d'état de l'en remercier assez; par conséquent je ne veux lui rendre graces point du tout: Ces conclusions partent-elles de leurs principes?

Nous nous formons une idée extravagante de la Majesté de Dieu, & ordinairement lors qu'on y réfléchit, l'image de la grandeur d'un Prince se glisse si avant dans notre ame, que nous mesurons celle-là par celle-cy. Nous croyons, & peut-être avec assez de fondement, qu'un Prince ne peut s'arrêter à des bagatelles sans faire tort à sa dignité. La raison en est que son esprit est trop borné pour veiller à plusieurs choses à la fois, & qu'entrant dans tous les détails il negligera le gros. D'ailleurs l'idée que nous avons de la grandeur d'un Prince tient souvent du faux. La flatterie a élevé beaucoup de minuties & fait tomber le grand & le sublime. Mais c'est tout autre chose de l'Etre infinie. Dans son esprit le grand ne diminue point à proportion que ses soins pour le petit s'augmentent; & nous ne devons pas évaluer sa grandeur sur le pié irrégulier d'une dignité imaginaire. La Grandeur de Dieu doit être

être jugée par ses attributs élevés, par ses opérations & par l'harmonie du tout.

Un Prince qui gouverneroit un Etat immense, qui connoitroit ses sujèts, les jugeroit selon leurs qualités, sçauroit précisément distinguer le vrai mérite du faux, qui ne verroit que par ses propres yeux, & qui enfin embrasseroit d'un coup d'oeil les diverses branches de son Etat; Un tel Prince ne surpasseroit-il pas en grandeur tous les nôtres? ne mériteroit-il pas à juste titre le nom de grand? Et seroit-il moins digne de notre respectueux attachement parce qu'il le mérite? Eh bien! Dieu est ce puissant Souverain d'Etats inombrables de la plus vaste étendue; il sçait tout; il connoit toutes ses créatures; rien ne passe dans ses Royaumes qui ne lui soit présent; sa sagesse infinie reconnoit dans l'instant l'ordre & le désordre jusque dans le moindre atome, précisément parce que son esprit est infini: Il ne peut que se représenter toutes choses dans la plus grande exactitude & dans leur juste grandeur. Sa puissance s'étend par-dessus tout; Quand il parle, ce-là se fait; Quand il ordonne c'est déjà là. Cette puissance parce qu'elle est infinie gouverne tout; met des bornes à tout, & prouve son infinité justement par-là, qu'elle fait

fait paroître son influence dans les plus petits animaux: Ces attributs ont bati cette étonnante étendue du monde, également grand & merveilleux dans l'assemblage du tout, que dans les plus petites parties; de forte que notre esprit frappé en examinant de près le moindre petit grain, y rencontre des profondeurs de Sagesse & de Puissance, qui s'augmentent à chaque pas qu'il fait pour venir à bout de les approfondir. On découvre en même-tems une tendre & infinie amitié du Créateur envers la créature, surtout en égard de l'homme. Des bienfaits inombrables en font la preuve d'une manière bien consolante. Ses soins paternels, en soutenant le grand, ne font pas moins attentifs au petit; tout cela, Monsieur, ne fait-il pas une véritable grandeur? L'esprit n'est-il pas du premier ordre, qui envisage le plus petit comme le plus grand? La puissance n'est-elle pas extraordinaire, qui commande aux plus hauts tout aussi-bien qu'aux plus bas, & les protège tous à la fois? La tendresse n'est-elle pas divine qui embrasse toutes les créatures & leur fait tant de bien, qu'une amitié gouvernée par la sagesse est capable de faire? C'est bien une véritable, une respectable & aimable grandeur! une grandeur infinie, mais entremêlée

mêlée de tant d'amabilité, que tout le monde en peut approcher avec une respectueuse confiance; une grandeur qui connoit sûrement mon attachement, & qui voit avec plaisir mon zèle & mes retours reconnoissans.

Voilà un sermon en formes disoit Mr. de Z---, & peut-être que je ne craindrois pas tant, d'aller de tems en tems à l'Eglise, si j'étois sûr d'y trouver toujours un si digne orateur. Vous avez ici, repliqua Mr. T---, des ministres fort solides & aimables, que j'ai écouté avec beaucoup de satisfaction. Peut-être que vous seriez content de leur éloquence, si vous aviez plus de goût aux saintes vérités. Vous passez deux ou trois heures à la Comédie; Vous entendez avec patience les fots redits d'amourettes repétés, je ne sçai, combien de fois; une seule heure, où l'on traite des choses de la dernière importance, vous paroît-elle donc si longue & si redoutable? Mais les livres de votre petite Bibliotheque---

Eh! s'écria Mr. de Z---, que vous me payez mal de l'éloge exquis que je vous ai donné; une autrefois, votre éloquence sera obligée de s'en passer; je ne la louerai plus. Je sçay bien, repartit Mr. T---, ce que j'aurois dû répondre selon la mode d'aujourd'

jourd'hui aux complimens flatteurs, dont  
 il vous a plû de m'honorer. Je connois la  
 coquetterie de beaucoup de gens; ils refu-  
 sent un éloge pour gagner encore celui de  
 modestie, ou pour goûter à longs traits le  
 plaisir d'entendre les preuves d'une chose,  
 dont on est déjà convaincû en secret; C'est  
 de cette source que part ordinairement ce  
 refus doucereux: Eh! Monsieur, ne me  
 faites pas rougir par des éloges que je ne  
 mérite point--- J'ai été si souvent présent à  
 ces tours de métier, que je n'aurois point  
 de peine à les repéter. Mais vous savez,  
 Monsieur, je ne suis plus à la mode, &  
 vous me permettrez de vous avouer, que  
 je prend votre éloge dans tout un autre  
 sens. Vous me vouliez faire sentir adroi-  
 tement, que je vous ai prêché trop long-  
 tems, & qu'il n'est pas de la fine discrétion  
 deharanguer seul & d'ôter aux autres toute  
 occasion de se mêler du discours. Je sçai  
 que j'ai pêché contre cette règle du bon  
 goût par mon sermon. Mais n'oubliez  
 pas, que vous avez affaire à un Gouverneur,  
 qui à force de gouverner est devenu vieux  
 & caustique, & qui gâté par la longue ha-  
 bitude est morne & réveur, quand il se  
 trouve en compagnie de jeunes Seigneurs,  
 ou bien pour son malheur attaqué d'un pa-

D

roxif-

roxisme de vouloir donner des leçons. Il n'y a pas longtems que je vous ai vû écouter avec une patience extraordinaire deux heures de suite, un jeune Seigneur arrivé de Paris, avec une fièvre chaude, qui ne l'a pas encore quitté. Il vous fit bien au long la description de la tour de nôtre Dame & du Pont-neuf, il vous monroit gravement comment on portoit le chapeau à la promenade des Tuilleries & cent autres bagatelles, dont la meilleure ne vaut pas le recit. Je ne vous demande que la même complaisance. Que ce préambule ne vous épouvante point; Je ne suis pas encore à bout de mon sermon; il m'est resté un chapeau *in petto*; N'allez pas dire au-moins, que vous m'avez prêté assez d'attention; Vous sçavez ce que les savans souffrent, quand il couvent quelques idées, dont ils se font amouraché, & qu'ils ne peuvent mettre assez vite au jour. Je passerois assurément une très mauvaise nuit, si je m'en irois coucher, sans avoir épluché d'un bout à l'autre tous ces beaux propos, qu'il vous a plu de me tenir cy-devant. Vous souhaiterez sans doûte, que je sois dans mes expositions aussi laconique que vous. Mais dans ma jeunesse on n'étoit guères à ce degré de perfection; & comme je tiens  
 tou-

toujours un peu du vieux tems; je ne fau-  
 rois encore asservir ma façon de penser à cel-  
 le de nos jours, amasser en galop une foule  
 d'idées, les ballotter un peu, & les jeter  
 après au hazard comme les dez du gobe-  
 let. Pardonnez-moi un peu de Pédanterie,  
 si c'en est une d'être esclave des loix de la  
 raison, en vertu desquelles il faut choisir  
 ses idées lentement, les séparer nettement,  
 les combiner après avec une pénible atten-  
 tion, & passer de degré en degré d'un chef  
 à l'autre. Mais de grace, allons faire un  
 tour de jardin. Les beautés diversifiées de  
 la Nature suppléeront de tems en tems au  
 défaut des traits brillans, que les modernes  
 savent si bien enchasser dans leurs discours.

Hé! combien de bourasques n'avons  
 nous pas effuié de votre part dans cette mi-  
 nute, repliqua Mr. de Z---. N'auroit-on  
 pas sujét de se fâcher tout de bon contre  
 vous? Si je le pouvois seulement; vous  
 verriez beau jeu. Mais, venez; pour vous  
 convaincre que nous trouvons plus de plai-  
 sir à vous entendre prêcher, que vous ne  
 croiez, nous irons avec vous.

Mr. T--- reprit la file de son discours  
 au jardin, en accusant Mr. de Z---, qu'il  
 lui avoit adroitement imputé une conclu-  
 sion, à laquelle il n'avoit pas pensé seule-

ment. Vous me reprochiez, continua-t-il d'avoir conclu de votre réflexion sur la reconnaissance envers les bêtes, l'obligation de prier Dieu à table. C'est encore là un coup de partie, & un jeu d'imagination de nos Esprits-forts, dont ils se servent souvent fort à propos, à donner une tournure ridicule aux choses les plus sérieuses. La conclusion, telle que voi-cy, s'enfuit très naturellement de votre sentiment: *S'il est grand & généreux de ne manquer pas de reconnaissance envers les bêtes, qui nous procurent quelques avantages; il doit être fort irraisonnable & lâche-meme, d'en manquer envers son plus grand Bienfaiteur.* Mais si vous y a ajoûtez: *il est donc nécessaire de prier Dieu à table;* tout le monde verra, qu'il y a un grand vuide sauté dans mon syllogisme, & la vérité souffrira du ridicule, qui ne devrait tomber que sur le faux. Quand est-ce que j'ai soutenu, que l'on étoit obligé précisément de prier Dieu avant ou après dîné? J'ai bien censuré les manieres histrionnes avec lesquelles on fait aujourd'hui les prieres de table, & j'ai soutenu, qu'on devrait faire paroître plus de decence en remerciant notre Bienfaiteur, qu'on ne fait communement. C'étoit-là, que vous faissiez l'occasion de rejeter toute

te

te reconnoissance envers Dieu; & moi j'in-  
 férois de vos discours & de votre conduite-  
 même, qu'il étoit grand, raisonnable &  
 consolant de prouver son coeur sensible au  
 Tout-puissant. Je n'ai imposé à personne  
 la loix de prier Dieu à table. Je souhaite  
 plutôt qu'on l'omette tout-à fait, à-moins  
 qu'on ne cessera de le faire si légèrement,  
 qu'il se fait à toutes les grandes tables. Et  
 je prens la liberté de vous avouer nette-  
 ment, que je ne prie jamais Dieu, quand  
 j'ai l'honneur de dîner chez vous; on ne  
 m'en laisse point le loisir. On ne fait au-  
 tre chose, que de mettre une main dans la  
 veste & l'autre sur le dos ou quelque autre  
 part; On jette la tête en arriere; les yeux  
 se promènent par toute la Salle, & les piés  
 font incontinent un mouvement qui annon-  
 ce la Révérence. Et tout ce beau ma-  
 noeuvre va si vite, qu'à peine peut-on pen-  
 ser trois mots, que la farce est finie. Les pro-  
 pos de table, qui l'ont précédé, sont aussi  
 rarement dans le goût, qu'ils admettent la de-  
 votion. Dans cette situation & de cette façon  
 je ne prie jamais Dieu. En attendant mon sen-  
 timent est & sera toujours, qu'il est de la bien-  
 féance & de notre intérêt, de recevoir la  
 nourriture avec gratitude. Nous remercions  
 celui qui nous a donné le repas; & même  
 D 3 celui



celui qui nous présente de son Tabac; pourquoi ne rendrions nous pas graces à Dieu qui a mis dans le sein de la nature tant de mets délicieux, & nous prouve par là son gracieux souvenir, puisqu'il ne nous rassassie seulement par le nécessaire, il nous satisfait encore par le commode & le superflû. Je crois que notre coeur brûleroit d'un amour moins tiède pour Dieu, si nous pouvions nous accoutumer de penser dans nos plaisirs & dans tous nos délassemens agréables à celui, qui nous les procure avec tant de bonté. Mais je demande absolument des mines & des manieres, qui conviennent à l'idée d'une véritable devotion, ne pouvant point m'imaginer, qu'une vraie vénération envers Dieu manquera jamais d'une certaine bienséance.

Quoi! disoit Mr. de Z - - - Dieu, ce grand Dieu, cet Etre infini s'abaisseroit assez pour donner de l'attention aux frivoles petites façons que vous voulez nous prêcher? Non, non, Dieu ne considère que le coeur; tout le reste ne lui est de rien, autrement vous ferez du bon Dieu, un petit Campagnard dont la sotte façon n'est satisfaite que par un hommage de mille complimens.

Enco-

Encore une preuve de la fécondité de votre esprit, repartit Mr. T---; Vous accumulez tant de choses dans le discours le plus abrégé, que je serois obligé de recommencer un nouveau sermon, si je voulois vous répondre à tout. Je conviens que Dieu régarde principalement notre bonne foi & notre intégrité, que le coeur du juste lui est infiniment précieux, & qu'en défaut du bon coeur, les mines les plus édifiantes lui paroissent des fingeries degoûtantes. Ce n'est pas que je prenne le parti de ces Cafards, qui marchent la tête baissée, soupirant sans cesse, tirant les paroles à perte d'haleine & ne paroissant respirer que la sainteté, pendant qu'ils prouvent par leur conduite qu'ils se moquent de Dieu & du monde. J'ai tant d'horreur pour ces amphibies, que je les évite autant qu'il m'est possible, ma bile s'échauffant toutes les fois que je les vois, & peut-être que c'est par une suite de cette aversion, que je ne puis souffrir toutes ces apparences outrées & affectées de devotion, quand même ils partent d'un coeur sincere. Mais en attendant je n'en suis pas moins convaincu, qu'une vraie, respectueuse & vive devotion influe dans la contenance & s'exprime dans les mouvemens du corps.

Toutes les Passions se font voir extérieurement & elles ont tant de pouvoir sur le corps qu'on ne peut les dissimuler sans se faire violenc. La joye & la douleur, l'amour & la haine, l'affection & l'envie, la vanité & l'humilité, le courage & la peur, la pudeur & l'effronterie, agitent si manifestement les traits de notre visage, que c'est un espèce de mérite dans le siècle où nous sommes, que de se posséder assez pour se déguiser pour un tems, & en faire accroire aux autres. Aussi c'est un fait incontestable, que le coeur s'épanche dans toutes les veines, qu'il se montre dans les yeux & sur les lèvres, & qu'il se rend maître de tout notre corps, lorsque la reconnoissance, le respect, & l'amour envers Dieu l'émeuvent, l'échauffent, & que la vraye devotion s'y fait sentir dans toute sa force; à-moins qu'on ne se contraigne avec art.

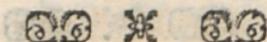
Si je trouve donc quelqu'un qui prie Dieu sans aucune marque extérieure de piété, ou avec un air effronté, distrait & volage, son attachement à Dieu & sa vénération pour ce grand bienfaiteur me paroissent extrêmement sujéts à caution. Je crois d'abord que son zèle n'est que très tiède ou qu'il n'en a point du tout, & s'il en a, qu'il le dissimule de crainte d'être la risée du beau monde

monde. Ordinairement c'est un des premiers cas, & si c'est le dernier, il manque toujours à la devotion la véritable ferveur, & par conséquent le vrai point de hauteur.

Un Lord de quelque illustre maison, qui seroit à Londres, & qui ne viendrait pas à la Cour présenter ses respects au Roi le jour anniversaire de sa naissance, & cela parce qu'il craindrait d'être taxé de quelques Jacobites outrés, le tiendrait-on pour un zélé Patriote, quelque attaché qu'il seroit dans son coeur au Roi? Ainsi la conclusion sera pour la plûpart du tems très juste, que là où le corps ne donne aucune marque de devotion, l'ame en est vuide aussi, ou du-moins il n'y a qu'une pieuse langueur, sans vie & sans cette vive force qui donne à la devotion le dernier degré de perfection. Elle est sans action, sans sentiment, sans respect, sans amour & sans reconnoissance; sur-tout quand les manieres sont si grossieres, si effrontées & légères qu'on ne s'émanciperait point de s'en servir, quand on auroit à remercier un grand Seigneur de ses bienfaits, ou que l'on voudroit lui demander une grace.

L'ame de celui qui se fait une vive idée de la Grandeur & de la Majesté de Dieu, & qui reconnoit la foiblesse & le néant de





l'homme; qui avec cela examine les bienfaits innombrables & inestimables de son Créateur, doit ressentir une telle émotion, qu'il lui fera du tout impossible de paroître devant lui d'une façon irrévérente, mésséante & grossiere.

Supposé donc que Dieu ne se soucieroit point de la posture du corps; Un homme qui le prie avec ferveur n'en conservera pas moins de façons respectueuses, puisqu'elles sont les suites naturelles d'un coeur tendre, respectueux & reconnoissant, & que la nature de l'homme & l'harmonie de l'ame & du corps les produisent sans un ordre exprès de Dieu. Mais cette supposition n'est guères probable; je suis persuadé qu'il ne sera pas indifférent au Tout-Saint de quelle maniere, outrageante ou respectueuse, nous nous approchons de son throne, sur-tout quand nous lui offrons nos hommages, & il me semble qu'en supposant, que le Tout-puissant est trop grand & trop élevé pour condescendre à ces bagatelles, toute la nature se revolte contre moi en s'écriant: Rougis, aveugle mortel, de ton erreur. Tu fais de ton Créateur un Roi impuissant, paresseux & peu soigneux de sa gloire. Les plus petits animaux paroissent élever leurs voix pour me dire: Considère l'ordre de

nos membres, remarque l'exacte proportion qui y régné, examine tous ces rapports compassés l'un sur l'autre. Les beaux papillons me montrent leurs ailes pennachées, & les oiseaux leurs magnifiques parures. Régardez une fois ce Paon, faissant la roue, & ses couleurs resplendissantes qui forment artistement autant de miroirs. Toute la nature n'est-elle pas d'accord, pour nous convaincre par toutes les preuves possibles, que le Créateur infini prête son attention à l'ordre, à la beauté des organes, enfin à toute la figure de ses créatures, jusque dans les plus petits animaux, & qu'il aime, non-seulement dans l'infiniment-grand, mais aussi dans l'infiniment-petit, la juste proportion & la beauté. C'est là une véritable Puissance, qui dans les choses infiniment-petites est grande, jusqu'à l'étonnement.

Vous avez vous-même beaucoup de connoissance de l'architecture, & je vous ai fort souvent entendu raisonner de bâtimens avec tant de justesse, que j'ai admiré la finesse de votre goût. Mais dites-moi, je vous prie, ou puisons-nous les loix des proportions & de la beauté de l'eurythmie & symmétrie? N'est-ce pas dans les ouvrages de la nature & dans la perfection  
du



du corps humain? ne regardons-nous pas les productions de la nature, ou pour mieux dire celles de Dieu, comme les meilleurs modèles? & n'apprécions-nous pas le mérite des architectes, sculpteurs, & peintres à proportion qu'ils réussissent à exprimer la nature?

Cet honneur que nous rendons à la nature, ne nous est-il pas une preuve évidente, que Dieu est attentif à la proportion des corps? & pouvons-nous après tant de démonstrations de la vérité nous figurer encore que Dieu ne prenne pas garde à notre posture quand nous parlons avec lui, & que nous lui témoignons le respect qui lui est dû? Peut-on s'imaginer qu'il plaise au Tout-Sage de voir les mouvemens de notre ame & de notre corps se contredire & se détruire par conséquent, quand nous accompagnons nos hommages des gestes indécentes, folâtres & profanes? Se peut-il que celui qui sçait tout, qui est le plus sage & le plus saint, trouve quelques beautés ou quelque symmétrie dans une conduite si contradictoire? Ne faut-il pas plutôt que ces êtres hétéroclites, ces contradictions incarnées, paroissent à ses yeux éclairés comme autant de disproportions choquantes? Encore, quand un peuple aime son Prince & que ce  
Prince

Prince fait la grace à ses sujets de voyager de tems en tems par le pays, dans la tendre intention de s'informer par ses propres yeux, si on prend partout le soin nécessaire au bien de son peuple; tous les coeurs seront enflammés d'amour, & un chacun ne témoignera pas seulement pour lui sa joye, son attachement, & sa respectueuse reconnaissance, mais l'un excitera encore l'autre pour faire la même chose & l'un servira à l'autre d'exemple. En vérité notre Créateur & Roi Souverain est bien digne du même hommage. Il mérite que nous fassions éclater notre joye pour animer le monde entier à le glorifier & à lui rendre tous les honneurs imaginables. Mais pour y réussir, il faut donner l'exemple au reste du monde, il faut témoigner sa joye par des signes non équivoques & compasser son dehors, sur l'opinion qu'on a de l'extérieur d'un homme respectueux, & guidé par le désir de glorifier son Maître. Cette raison nous oblige encore à rendre un culte extérieur au Tout-Puissant. Que croyez-vous à présent, Monsieur, nos domestiques en nous voyant prier Dieu selon la mode de nos jours, en feront-ils édifiés, & animés à ressentir ce profond respect que nous devons à Dieu? & ces prieres que nous fai-

sons

fons à nos repas & à nos tables excitéroient-elles le feu d'une sainte devotion dans le coeur des spectateurs? Le grand exemple de nos beaux-Esprits persuaderoit-il bien quelqu'un de s'écrier: Seigneur, tu es digne de recevoir Gloire, Honneur & Puissance?

Trêve aux sermons, disoit Mr. de Z - - en interrompant ce discours. Je vois bien qu'avec la plus fière opiniâtreté je ne soutiendrai plus vos échecs. Vous êtes mon Maître aujourd'hui, soit par rapport au sérieux, ou à la raillerie; mais c'est à revanche. Je vous avoue cependant avec ma franchise ordinaire que cette conversation m'a rendu un peu réveur; Mon coeur s'est ému à plusieurs endroits de votre discours, l'idée que vous m'avez faite de la matière, dont nous avons parlé tantôt, me paroissant toute nouvelle. J'y réfléchirai à mon aise; Mr. le Comte fera demain à la Cour, & je resterai chez moi; faites-moi l'honneur de me venir voir l'après-dîné avec votre Compagnie. Vous y souperez & nous en parlerons d'avantage, puis qu'il faut bien que nous retournons à présent dans la maison pour y faire notre cour à la Compagnie.

Nous aurons l'honneur de vous accompagner, repartit Mr. T - - -, mais permettez

tez-moi de vous lanterner encore un peu chemin faisant. Il s'agit d'une objection à laquelle je n'ai pas encore répliqué. Vous me reprochiez tantôt, que je faisois de Dieu un homme arrogant, dont la vaine imagination voudroit être satisfaite par les respectueuses courbettes. Mais, Monsieur, les marques extérieures d'un profond respect n'ont-ils donc point d'autre but que celui de contenter des fous bouffis d'orgueil? n'y a-t-il que la sotte vanité d'un pere & d'une mere qui puisse obliger les enfans à leur baiser les mains? & tous ceux qui souffrent qu'on leur fasse la révérence, sont-ils des fots dont l'orgueil a gâté l'esprit?

C'étoit encore un de vos morceaux de dure digestion, reprit Mr. de Z---; venez Mr. de S--- gagnons le large, à Dieu ne plaise que nous en prenons trop pour une fois.

En approchant de la maison nous rencontrâmes un Officier, ami de Mr. de Z--- & imbu des mêmes sentimens. Vous avez manqué un grand coup, lui dit Mr. de Z---, de n'avoir pas été cet après-diné avec nous, Mr. T--- nous a discipliné de la plus belle; & nous a appris à benir la table.

Nous allâmes le lendemain, Mr. T--- & moi, au tems marqué chez Mr. de Z---

Mr

Mr. de S--- y vint aussi. Après les premiers complimens finis & que nous fûmes assis, la conversation s'entama principalement entre Mr. de Z--- & Mr. T--- de la maniere suivante.

*De Z---* Vous voyez, mon cher Mr. T---, que j'ai employé une partie de la matinée pour réfléchir à vos leçons instructives d'hier; j'ai fait même l'effort de coucher mes rêveries sur le papier & je vous prie de m'en dire votre sentiment; mais épargnez, s'il vous plait, le sel que vous nous prodiguâtes hier.

*T---* Mon sel ne picque que les playes ulcérées & mortes.

*De Z---* Brave! Mr. de S---, que vous semble de ce debut? Trouverons-nous notre compte à continuer une route dont la perspective est si peu riante?

*T---* Je vous promets, Messieurs, d'en user tout doucement avec vous, à condition que vous ayez la bonté de parler avec un mâle sérieux d'une chose de cette importance. Mais qu'avez-vous là sur le papier?

*De Z---* Je commençois ce matin à former quelques objections contre les raisons qui vous servirent hier d'appuyer votre thèse; mais je m'apercevois bientôt, que j'irois vous attaquer dans votre fort, si j'en-  
tre-

treprenois de combattre le respect, la vénération & les actions de grace que nous rendons à Dieu, & qui partent d'un motif de reconnaissance. Ce n'est pas là que vous devez m'attendre. Les prieres suppliantes dans lesquelles nous demandons des graces à Dieu, ont, à mon avis, du foible que je puis attaquer avec succès. Aussi ce sera de celles-là dont je parlerai dans la suite, laissant les actions de grace jouir des privilèges que vous leur avez revendiqués. Au fait, avocat, me direz vous. My voici donc. Ces prieres suppliantes me paroissent absolument une cérémonie déplacée & superflue, laquelle au-lieu de glorifier l'Etre infini, ne sert qu'à déroger à ses qualités. Il me semble que nous supposons par-là un homme d'une humeur bizarre & difficile, au-lieu d'un Dieu, grand & généreux. Dieu ne connoit-il pas nos besoins? Ne sçait-il pas sans une fade Kyrielle ce qui nous est nécessaire & utile? Ou bien est-il si denué de toute tendresse, si orgueilleux, qu'il faut se tuer à force de crier, de supplier, & de le conjurer pour le porter à nous faire du bien? Le Roi qui va au-devant de nos besoins, qui surprend & prévient agréablement ses amis & ses sujèts par les effets de sa grace, n'est-il pas beaucoup

E

plus

plus grand & plus digne de son throne que celui qui nous fait acheter au prix de soumissions & de prosternations les moindres bagatelles? Ah! que j'honore un Dieu & un Roi qui sans attendre nos lamentations, qui sans que nous ayons besoin de lui exposer toute notre misere, nous prévient par sa bonté sécourable, & ne nous donne pas même le tems de l'implorer! Que vous en feroit-il? Faut-il se faire une idée moins honorable de la bonté de Dieu?

*T---* Je vous avoue qu'il y a de quoi revoquer en doute ces sortes de prieres, dont nous venons de parler. La force de votre éloquence achevé de donner du poids à ces doutes que j'ai été obligé de combattre moi-même avec toutes mes forces. Je me flatte pourtant d'être maintenant en état de les lever, du-moins ils ne m'inquiètent plus l'esprit. Vous croyez que la priere n'est pas nécessaire & même fort inutile parce que Dieu sçait, sans que nous nous donnions la peine de l'en informer, tout ce qui nous est bon & salutaire; Que ce n'est pas un homme méchant & ambitieux, qui ne cède qu'aux prieres & ne soit flexible qu'aux Litanies. Ces raisons prouvent, j'en conviens, que la priere par rapport à Dieu n'est rien moins qu'une nécessité. Le

Maitre

Maitre le plus sage, le Sauveur lui-même nous le dit Matth. VI, v. 8. Mais il ne s'enfuit pas qu'il n'y ait point d'autres motifs qui nous obligent à la priere.

*De Z---* Et de grace quels sont donc ces motifs?

*T---* Il y a encore bien de raisons qui peuvent obliger un homme à se faire prier & supplier d'une certaine façon par son prochain, & qui produisent en même tems dans celui-ci une obligation à ne se présenter devant l'autre que d'un maniere suppliante. Un Prince, par exemple, a accordé une pension annuelle à quelqu'un pour toute sa vie sans qu'il l'ait recherché, mais à condition qu'il la sollicite tous les ans de nouveau, pour qu'il ne la considère jamais comme un salaire du Prince lui appartenant de bon droit, mais comme l'effet d'une grace particuliere, à fin qu'il prouve son devouément au Prince avec autant plus de zèle & de fidelité. Quelle application pourra-t-on faire ici des motifs susdits des prieres suppliantes que vous supposez tantôt uniques? Le Prince n'étoit-il pas informé du mérite & du besoin de celui qui reçoit la pension? Falloit-il le toucher par un mémoire? Est-ce que sa vanité demande ce sacrifice? Non; il n'a que le motif

E 2

d'entre-

d'entretenir le souvenir des bienfaits & la tendre reconnoissance dans le coeur du pensionnaire. Il peut arriver même que l'argent lui a été delivré, avant qu'il ait présenté la requette ordinaire, & qu'il se prépare à le faire lorsqu'il a déjà touché la somme. Qu'est-ce qu'il vous paroît de choquant & de mal à propos dans cette façon de prier?

*De T.* -- Rien du tout.

*T.* -- Eh bien! Voilà donc une raison qui justifie l'Être infini, lorsqu'il nous demande des prieres & qui nous oblige en même tems de nous y conformer, cet exemple prouvant qu'il n'y-a rien d'absurde dans une pareille conduite. Est-ce qu'il repugne aux perfections de l'adorable Créateur que d'obliger ses créatures raisonnables à le prier, de les porter par ce moien à la reconnoissance, & à se souvenir toujours que tout ce qu'ils tiennent de lui n'est purement qu'un effet de sa bonté paternelle? Repugne-t-il aux attributs de la Divinité de s'astreindre par ce moien l'homme plus étroitement? Ainsi quoique la priere ne soit pas absolument nécessaire pour faire connoître à Dieu nos intérêts, & nos peines; on pour lui inspirer de la compassion, elle reste pourtant toujours nécessaire pour entretenir notre coeur dans une affectueuse recon-

reconnoissance, & pour témoigner à Dieu la vénération que nous lui devons. Un autre exemple peut encore repandre un plus grand jour sur notre question.

Peres & meres raisonnables & civilisés observent ordinairement la règle de se faire demander tout en priant par leurs enfans. Ils les assujettissent même à prier de ce qu'ils leur ont déjà acheté & destiné. Ce n'est pas assurément parce que le besoin & le bien de leurs enfans leur soit inconnu; ce n'est pas non plus pour se faire exciter par leurs prieres à une tendresse qui depuis longtems étoit gravée dans leurs coeurs; c'est encore moins par un Tic de vanité. Ils n'ont d'autres vûes que de rendre leurs enfans sensibles à leurs bontés, respectueux, polis & aimables, la vérité étant, que rien n'influe tant sur le tendre caractère des enfans, que de les accoutûmer à demander tout avec une aimable soumission; leurs coeurs en deviennent humains, dociles & tendres envers les parens. Les manieres respectueusement suppliantes renferment d'ailleurs dans leur nature des charmes secrets, & des attrâits les plus doux, au-lieu qu'un grand coeur est choqué de se voir demander & prendre ses bienfaits grossièrement. Voilà pourquoi le pere & la mere

font si attentifs à plier le caractère de leurs enfans, pour désirer tout en suppliant. Les mêmes raisons perdront-elles de leurs forces quand nous les appliquons à notre Pere-Eternel? Ne paroît-il pas qu'il est infiniment plus convenant à sa sagesse suprême de se plaire préférablement à des Etres soumis, tendres & moriginés, qu'à des créatures ingrates, fières & dénaturées. Je me fais par conséquent un devoir de la priere, ne jouissant d'aucun bienfait de Dieu, fussent-ils mille fois entre mes mains, qu'après l'avoir très-humblement supplié de me l'accorder, tant pour lui rendre l'honneur qui lui appartient, que pour lui témoigner, que je suis un pauvre Vafal qui tient de sa divine Majesté à titre de benefice tout, tout ce qu'il possède. Je tâche en même tems d'élever mon esprit, par ces sentimens dignes d'un coeur bien-né, jusqu'à Dieu-même, & je me flatte d'une tendre union avec lui. Avec cela je ne puis absolument souffrir le reproche, que je sois grossier & glacé envers Dieu, pendant que mes amis & même des étrangers se louent de ma politesse, parce que je les prie de ce qu'ils sont obligés de m'accorder de Droit. Quelle conclusion donc plus revoltante, que celle-ci? *Dieu me comble des bontés infinies*

*finies sans ma priere, ainsi je puis les recevoir sans dire mot & même sans étendre une main suppliante pour les recevoir.*

Venons à présent aux fleurs dont vous avez brodé votre thèse. Vous disiez que le Prince, qui prévenoit ses amis & ses sujèts de sa grace, vous paroïssoit bien plus généreux & plus grand, que celui qui demandoit des prosternations pour chaque bagatelle. Je crois, moi, qu'un Prince qui iroit *toûjours* au-devant de nos desirs, sans attendre *jamais* aucune priere de nôtre part feroit ni juste ni grand. Mais aussi un Prince, qui exigeroit des prosternations, pour des riens, paroîtroit à mes yeux un très petit Principion. Figurez-vous un Prince dans une place investie. Supposez que cent hommes, commandés à y garder un poste important & exposé, mettent les armes bas; Imaginez-vous que le Prince les prévienne par sa grace avant qu'ils viennent demander pardon en se repentant de leur lacheté; croyez-vous qu'il lui faudroit plus d'une fois en user de cette manière-là, pour faire oublier le devoir à toute la garnison? Mais que le Prince fasse de la difficulté à leur accorder le pardon; qu'il les laisse trepigner un peu dans l'attente d'une sévère punition, avant que de les ex-

191G

E 4

aucer :

aücer: ils se garderont bien alors de manquer une seconde fois à leur devoir. Représentez-vous après cela qu'un Roi veuille encourager ses Officiers à être infatigable pour le servir & le suivre par tout avec plaisir & gayeté de coeur, il n'y réussira que très peu de tems quand il leur fera une augmentation d'appointement durant leur vie. Deux ou trois ans suffiront pour leur faire oublier, que ce surplus tient d'une grace particuliere. On le considérera comme des gages fixés, comme une chose que l'on a mérité. Mais il parviendra beaucoup plutôt à son but, quand il se fera prier de tems en tems, pour l'accorder de nouveau, & quand même il le retiendra quelques fois, lors qu'il s'apperçoit de quelque relâchement de devoir & de reconnoissance. On connoitra alors tout le prix de ses bienfaits & la crainte de les perdre aiguillonnera les esprits, & leur donnera de l'allégresse pour les mériter. Ce sera donc, à mon avis, le Prince le plus grand, & le plus élevé, qui va quelquefois, selon l'exigence du cas, au-devant des prieres de ses sujêts & de ses Officiers; Mais qui sçait arrêter aussi de tems en tems le cours de sa bonté jusqu'à ce qu'on l'en supplie avec empressement & soumission.

Dieu

Dieu est un tel Prince. Il prévient ses créatures par sa tendresse dans mille & mille choses. Il nous accorda vie, raison, sens & membres dans un tems, que nous n'étions pas encore en état de l'en prier. Il commenda au ciel & à la terre de nous servir, avant-même que nous le connoissions. Mais il nous ôte aussi de tems en tems une partie de ses présens. Il nous prive de la santé; il nous enleve nos amis à la fleur de leur âge. Il brûle les champs par la sechéresse. La pluie, le froid, la grêle, les sautélles, & tous les fleaux du ciel viennent par ses ordres frustrer l'espérance d'une belle recolte, pour faire sentir à ses ingrates créatures, que tous les biens, dont ils jouissent, derivent de ses soins paternels, & que c'est à lui à qui ils doivent leur reconnoissance. Voilà la raison pourquoi il les oblige à la priere, afin qu'ils se souviennent à tous momens de sa main benigne. Concluons donc, que celui qui se représente Dieu comme un Prince qui prodigue ses bienfaits indistinctement au premier venu, sans se faire prier, ne le glorifie aucunement; & qu'au contraire cet humble mortel fait bien plus d'honneur à sa Grandeur, qui le contemple comme un Roi infiniment bon, mais aussi infiniment sage;

qui prévient ses créatures raisonnables par des bienfaits innombrables; mais qui d'un autre côté, en leur faisant implorer sa grâce, les empêche de donner dans une lâche & létargique ingratitude, & qui entretient dans leurs cœurs, par la sage économie de ses bienfaits, une tendre & reconnoissante soumission. Convenez donc, Monsieur, que celui, qui l'honore comme un Dieu sage & un Pere benin, reçoit ses dons avec priere & humilité.

*De Z---* Je vois qu'avec de semblables idées on commence à concevoir en quelque façon la nécessité de la priere, & qu'on peut même défendre les ordres, que la Ste. Ecriture donne à ce sujet, & à prouver qu'ils n'ont rien de contradictoire avec les qualités divines. Je conviens qu'on peut adresser ses prieres au bon Dieu, pour lui prouver son entiere soumission, entretenir son coeur dans la reconnoissance & dans une tendre liaison avec lui, & pour éviter le reproche intérieur d'ingratitude & de grossièreté envers tout ce qui est de plus respectable. Mais comment expliquer la promesse, que la Ste. Ecriture a combiné avec le commandement d'invoquer l'Eternel, pendant qu'elle nous représente la priere comme un moyen, qui peut porter le Tout-Puissant à nous

à nous accorder une chose qu'il nous auroit refusé sans celà? Le plan de Dieu & ses desseins immuables ne souffriront-ils pas visiblement d'une telle Hypothèse? Dites-moi, je vous en prie, est-ce que l'Eternel peut se repentir de son choix? Sa Providence auroit-elle pû manquer? Ne croyez-vous pas, qu'il a prévu tout, & qu'il a réglé dès l'Eternité la chaine de tous les evenemens?

T--- Oui, je le crois, & j'en suis fortement persuadé; la Révélation des Chrétiens ne me permet aucun doute sur ce sujet. Et quoiqu'il y ait des Philosophes, qui disputent à Dieu la prévision des Accidens, & principalement de ceux, qui dependent du libre arbitre de ses créatures, parce qu'ils ne peuvent pas concilier la liberté de l'homme avec cette préscience immuable, & qu'ils s'imaginent pouvoir expliquer plus aisément l'origine du mal, quand ils supposent que Dieu n'a pas prévu les actions arbitraires de ses créatures; je ne puis concilier à mon tour la déclaration positive de la Ste. Ecriture avec une supposition de cette nature. Elle dit formellement, que Dieu a élu ses fidelles en Jésus-Christ avant la fondation du monde, Ephes. I, 4. Cet arrêt pré-suppose absolument, que Dieu a prévu, avant que de créer le monde, la chute des hommes

mes

mes & la redemption de Notre Seigneur. David bénit Dieu de ce que ses yeux l'avoient vû lorsqu'il n'étoit pas encore façonné, & que tous les jours de David s'étoient écrits dans un livre de Dieu, même lorsqu'il n'y en avoit encore aucun. Pf. CXXXIX, 16. Ceci est une juste, vive & poétique description d'une prévision illimitée, qui embrasse aussi les evenemens futurs, dont au-moins une partie appartient au chapitre des accidens. Aussi suis-je bien éloigné de croire que la certitude, avec laquelle on prévoit une action, porte quelque préjudice à la liberté de celui qui la fait. Je sçay, par exemple, que vous irez vous battre contre celui qui vous touchera par un certain mot injurieux. Mais ne conservez-vous pas pour celà la liberté de faire ce que vous jugerez à propos, quoique je prévoie distinctement la fuite de votre emportement? Et bien-loin de pouvoir expliquer le mal qui se trouve dans le monde, en mettant des bornes à la prévision absolue du Plus-haut, on pourroit en cas de nécessité tourner la batterie, & remonter jusqu'à l'ignorance de Dieu, pour donner une raison de l'origine du mal. Mais que gagneroit-on à cette supposition? comment expliquer après, pourquoi Dieu permet au mal de ravager le monde & de régner  
tant

tant de milliers d'années sur la terre? Les raisons, qu'on voudroit en donner, seroient de même à défendre la première admission du mal. Je n'aime donc point sacrifier quelques attributs divins, pour colorer mon ignorance par rapport au gouvernement d'un grand Monde. Je ne sçay pas (c'est l'aveu d'une entière conviction) comment un monde doit être conduit, réglé & gouverné. Je reconnois mon esprit borné & me garde bien de disputer la présience illimitée à l'Etre infini, qui cesseroit d'être tel, si son infinitude pourroit entrer dans la capacité bornée de l'esprit d'un homme. Je suis ainsi absolument forcé de convenir de l'immutabilité, & de l'Eternité des desseins de Dieu.

De Z--- Vous savez que je ne me mêle point des preuves de l'Ecriture, puisant mes raisons dans une toute autre source; mais puisque vous en avez appelé à l'Ecriture & que vous en croyez pouvoir prouver l'immutabilité des decrets de Dieu, comment pouvez-vous, je vous prie, la liberer sur ce même point d'une contradiction incontestable? Car il y a des endroits où elle dit positivement, que Dieu étoit allé sur les lieux pour se convaincre de la vérité

rité d'une chose; comme aussi, qu'il s'étoit repenti de ses sentimens?

T--- Je me souviens que nous avons disputé un jour, si les Poètes modernes étoient préférables aux anciens. Ceux-cy l'emportèrent sur les autres selon votre avis. Je convenois qu'ils étoient féconds en inventions, brillans dans leurs peintures, heureux à former des noeuds & d'amener le denouement d'une maniere probable & imprevûe. Mais je soutenois en revange, que les modernes étoient rempli de plus de vérités, pendant que ceux-là s'étoient amusés à orner des chimères forgées & absurdes. J'infistois particulièrement sur ce Cahos informe, qu'on appelle Mythologie, dont les anciens Poètes font tant de parade. Vous me répondiez alors, qu'elle n'étoit pas aussi extravagante, comme elle le paroissoit, en considérant les paroles au pied de la lettre. Vous disiez que les anciens avoient voulu représenter les différentes qualités & opérations de Dieu sous des figures humaines & allégoriques; vous saviez alors expliquer fort adroitement le sens de ces figures Déifiées. D'où vient-il donc, que vous perdez tout d'un coup cette habileté, quand vous trouvez que l'Ecriture parle de Dieu allégoriquement? Et d'ailleurs, si ce que vous ve-

nez

nez de proposer renferme de contradictions, vous vous contredirez toujours en parlant de Dieu & de l'ame. Vous dites que Dieu voit & qu'il entend, & vous soûtez vous-même, qu'il n'a ni yeux, ni oreilles. Vous parlez d'agitations d'esprit, & vous confiderez pourtant l'ame comme une monade selon votre Philosophie. Vous savez liberer tout cela de contradictions, assûrant que vous parlez par des Métaphores, pour pouvoir vous exprimer d'une façon plus vive & plus intelligible. Pourquoi ne pas concilier la sainte Ecriture de la même maniere, quand elle emploie des figures en quelques endroits pour condescendre à l'esprit humain, & quand elle n'en emploie point en d'autres?

Vous défendez un Homere, un Virgile & même un Ovide, qui ne se sont pourtant jamais énoncé d'une façon nette & parfaite de leurs Dieux & de leur Théologie. Mais aussi-tôt que vous approchez de l'Ecriture, vous vous récriez d'abord de contradictions & de difficultés insurmontables, quoiqu'elle s'exprime d'une maniere précise, distincte & raisonnable au fujét de Dieu, de ses qualités & de ses operations.

*De Z---* Mais comment puis-je savoir, quand elle parle naturellement ou qu'elle emploie des symboles & des types?

*T---*

*T---* A quoi reconnoissez-vous les tropes d'un Virgile? Est-il si épineux de distinguer le sens littéral d'une diction allégorique, quand l'Écriture dit en un endroit, *que Dieu se repentissoit d'avoir fait les hommes*, & dans un autre, *que Dieu n'est pas un homme qui puisse se repentir*? Est-il si difficile de deviner le sens de l'Écriture, quand elle dit quelques fois de Dieu, *qu'il est allé pour savoir dans quel état les choses sont*, & d'autres fois, *qu'aucune créature est invisible devant lui, qu'il remplisse le ciel & la terre, qu'il est proche d'un chacun, puisque tout homme vit, se meut, & est en lui*? Est-il impossible de comprendre ici, là où elle s'exprime naïvement & selon la nature de la chose, & là où elle peint & parle selon la façon des hommes?

*De Z---* Eh, Monsieur, que vous avez la mémoire heureuse! Vous revenez toujours à ce que nous avons causé il y a déjà quelques semaines. Laissez-là ces diversions, quelques adroites qu'elles soient; Elles nous écartent seulement du point principal de la question.

*T-* Non, je n'ai rien moins que cela en vûe; je m'en sers seulement quelque fois pour éclairer la connexion bizarre de votre système. Mais revenons au fait; quelle conséquence pré-

prétendez-vous donc pouvoir tirer de l'éternité & immutabilité des desseins de Dieu?

*De Z---* J'avalerais encor cette pillule dorée, que vous me présentez en passant. Mon tour viendra après le vôtre, & j'aurois le doux plaisir de me vanger une bonne fois. Voici les conséquences qui partent, à ce qui me semble, fort naturellement de mes principes. S'il est vrai que le plan du Créateur est formé dès l'éternité-même; s'il est vrai qu'il ne souffre aucun changement: il s'ensuit absolument, que nos prières ne pourront pas changer l'ordre éternellement établi; il s'ensuit que l'exaucement n'est qu'une vaine idée, & que, malgré nos prières, tout arrive de la même manière, comme si nous n'avions pas prié. Voilà la pierre d'achoppement; Levez-la & j'apprendrai à prier Dieu.

*T---* J'espère de la lever entièrement, quoique ce soit assurément le doute le plus important, quel'on puisse faire contre la prière. Mais je n'ose pas me flatter pour celà de vous voir prier Dieu beaucoup. Pardonnez-moi cette parenthèse; Il viendra peut-être un tems qui changera les sentimens, dont vous êtes si imbu à présent. Au-moins m'est-il permis de n'en point désespérer tout à fait. Mais je m'en vais vous découvrir le

F

foible

foible de votre argument, qui m'a inquiété autrefois moi-même peut-être autant que vous. Vous avanciez que les desseins de Dieu ont été établis irrévocablement de toute éternité sans nos prières. L'équivoque de ces termes: *sans nos prières* est trop manifeste, pour échaper à un esprit aussi éclairé que le vôtre. On voit d'abord qu'ils sont susceptibles de deux explications. On les peut interpréter, que Dieu a arrêté ses Décrets *sans que nous l'en ayons prié; ou que nous l'en ayons pu prier*, & dans cette signification ils sont très justes. Mais les explique-t-on, que Dieu ait fixé l'ordre de son système, *sans avoir eu le moindre égard à nos futures prières*, rien n'est plus faux; & c'est sur la fausseté de cette thèse que votre doûte est bâti. Examinez, s'il vous plait, la maniere dont le grand Créateur s'est servi, pour régler son plan, & la raison pour laquelle il n'y peut arriver aucun changement. C'est qu'il est le chef d'oeuvre de la sagesse la plus parfaite, & d'une préscience absolue & sans bornes. Un tel plan doit être immuable, parce que Dieu a prévu tout, & qu'il n'arrive rien, qu'il n'ait, humainement parlant, pris en considération. Point d'évenemens, auxquels il n'ait pourvû dans ses sages décrets.

Il ne peut donc rien arriver, qui puisse le prendre à l'improviste, & le porter à changer ses desseins; & cela-étant, Dieu à remarqué aussi de toute éternité lesquels de ses créatures raisonnables le respecteront comme leur plus grand bienfaiteur & s'adresseront à lui par des tendres & humbles prieres, & lesquels au contraire ne l'estimeront que peu ou point du tout, & ne le jugeront point digne d'une priere respectueuse. Decidez maintenant, s'il est probable que le plus Sage n'ait mis aucune différence entre ces deux sortes de créatures? Oseriez-vous soutenir, qu'il les ait regardé d'un oeil égal, & que dans son entendement infini ces deux espèces opposées lui aient été également précieuses? L'idée que vous vous faites du Plus-Parfait, permet-elle de s'imaginer qu'il les ait apprécié à la même valeur? Permet-elle de croire, que dans ses arrangemens éternels, il n'ait destiné plus de bien à ces ames heureuses, qu'il reconnût dans la perspective de l'avenir se jeter à ses genoux, & s'adresser à lui avec une tendre reconnoissante & filiale confiance, qu'à celles qu'il prévoit volages, ingrates, orgueilleuses & farouches? Vous avez, je le sçai, trop de vénération pour le Tout-Puissant, pour qu'il

103

F 2

vous

vous soit possible de lui supposer de pareils sentimens. Vous convenez, j'en suis sûr, que l'amour le plus saint ne sauroit s'empêcher d'assigner beaucoup plus aux premiers qu'aux derniers. Il s'en suit donc, que les prieres que l'on fait dans ce moment ont influé par la prévision éternelle de Dieu sur l'éternité & immutabilité de ses décrets; que Dieu a pris ses mesures en conséquences d'elles & qu'il a exaucé nos soupirs, avant qu'ils ont été poussés. Mais pour mettre cette question dans un plus grand jour, je m'en vais vous donner l'exemple d'un pere, & nous verrons après, qu'il n'y a rien d'étonnant dans cette partie de l'économie de Dieu. Un tendre pere a des aimables enfans; il va dans ses affaires à la foire; il prévoit qu'à son retour ses enfans viendront voler à sa rencontre, lui sauteront aux bras, lui baisseront les mains & le prieront de leur faire des présens de la foire. La seule idée émeut le coeur paternel. Il achete & destine à chacun quelque chose, & leurs prieres sont accordées avant qu'elles ont été faites. Cet exemple prouve clairement, comment une priere peut opérer & rapporter de l'avantage au suppliant, avant qu'il la fasse, savoir, lorsque l'autre la prévoit. La conclusion est donc très defectueuse, que  
nos

nos prieres font vaines & d'aucune utilité auprès de Dieu, parce que ses desseins font éternels & immuables. Elles nous ont attiré les fruits de son amour éternel & elles ont produit des arrêts en notre faveur, lorsque dans l'éternité la sagesse tout-prevoyante porta ses arrêts irrévocables. Elles nous procurent à cette heure-même l'avantage d'être actuellement au nombre de ceux, que le Tout-Sachant a reconnu pour des ames reconnoissantes & respectueuses, qui des bienfaits qui reçoivent font honneur au bienfaiteur, & auxquels il a adjugé par conséquent beaucoup plus de bien, qu'à ceux dont il a envisagé de-loin les caractères contraires & opposés. Celui donc qui se pare de cette conclusion: je ne veux rien demander à Dieu, parce que ses résolutions font éternels & inalterables, ne dit rien si non que ce: je ne veux pas être au nombre de ceux, que l'avenir a représenté à Dieu comme des créatures amiables & polies qui se tourneront vers sa bonté avec une soumission humble & filiale. Mais je veux être de ceux, qu'il n'a pas trouvé aussi sensibles & dociles que les autres & auxquels il a par conséquent destiné d'autant moins de biens de toute éternité.

De Z--- Vos idées ont quelque apparence, je n'en puis disconvenir; mais je ne sçai moi-même quelle résistance intérieure m'empêche de vous donner mon suffrage. Prier Dieu de nous donner une chose, qu'il nous a destiné de toute éternité, me paroît tenir extrêmement du badinage. Je reconnois bien, qu'il est raisonnable de remercier Dieu de ses décrets favorables & de ses bienfaits; Mais qu'on l'en puisse invoquer utilement, c'est-ce qui passe ma conception. L'exemple que vous avez donné d'un pere, perd beaucoup de sa force lors qu'on en veut faire l'application à Dieu & à ses présens. La donation du pere ne fortit pas entièrement son effet avant que les enfans l'en ont prié. Les dons qu'il leur a destinés restent dans sa main, jusqu'au moment qu'il lui plait de les distribuer. Il les peut encore retenir s'il veut; Il y restera donc toujours quelque chose à faire pour le pere, oûtre la destination, savoir, l'action de donner, & ce point me paroît si intéressant pour les enfans, qu'ils l'en peuvent prier fort naturellement. Mais c'est toute autre chose par rapport aux bienfaits de Dieu. En créant le monde tout a été disposé par lui d'une façon, qu'un chacun reçoit sa part sans qu'il a besoin d'y concourir  
dans

dans la suite. Ce que Dieu a voulu faire pour nous, est tout fait. Que quelqu'un destine de la farine à un pauvre; qu'il ait son propre moulin; qu'il y fasse verser le bled, & qu'il dise au pauvre: La farine qu'on y fait actuellement est à vous; la donation sera entièrement complète, quoique la farine ne soit pas encore faite; & quand à ce point il ne resteroit absolument rien au pauvre à désirer de son donateur. Or le monde est une machine que le Créateur a mis en mouvement une fois pour toutes & dont il a réglé les ressorts d'une manière qu'elle donne à un chacun ce que le Tout-Puissant lui a destiné. Et cela-étant, Monsieur, à quoi serviront toutes nos prières?

T--- Si le monde étoit une machine, telle qu'il vous plait de la peindre; je serois pourtant en état de prouver, que la prière n'y seroit pas tout à fait inutile & superflue. Mais avant que d'aller si loin: Je me flatte que vous me ferez le plaisir de prouver préalablement, que le monde n'est qu'une machine & précisément une telle, qui après avoir été composée une bonne fois, se meut selon les intentions de Dieu, sans aucun concours ultérieur de sa part.

De Z--- Attendez un moment; je m'en vais vous quérir un Philosophe qui prendra

ma place & vous le vérifiera d'une maniere incontestable. Le-voicy.

T--- Je le connois, je lui dois même beaucoup de belles connoissances, mais il s'en faut bien que vos sentimens soient les siens. Il n'avance autre chose, si-non que le monde est simplement une machine, & si vous plaira de réfléchir soigneusement à ses thèses & aux principes, d'où elles derivent, vous trouverez que ce sont des notions, qui ont besoin d'être déterminées avec beaucoup plus de précision, qu'il ne l'a fait. Sa définition d'une machine est même trop générale. Il donne ce nom à tout ce qui est composé, & dont les loix de la composition renferment la raison de ses changemens. Selon cette définition la bierre fermentante fera une machine toute nette. Aussi peut-on la nommer ainsi. Mais il me suffira de remarquer qu'il n'est rien moins que prouvé, que l'Univers soit une telle machine, dont tous les événemens successifs dependent uniquement de la façon de sa composition & cela si machinalement, que la main de Dieu n'y touche jamais. Les machines des hommes ont toutes ensemble le défaut, qu'elles ne peuvent durer sans être dirigées & secourues. Il faut faire monter une Horloge, augmenter, & ralentir

lentir sa vîtesse; la faire nettoyer, graisser, & se préparer enfin de la voir usée dans un certain espace de tems. Et c'est cependant peut-être la seule machine, que le raffinement humain a porté à sa plus grande perfection. Tout le reste des machines, que j'aye connû, se peuvent encore moins passer du secours d'un Etre raisonnable. Il faut donc prouver, que le monde est une machine, qui après avoir été formée & mise en mouvement, n'a plus que faire de l'influence divine; si vous voulez, que votre objection soit valable. C'est ce que votre Philosophe n'a point fait du tout. Il demontre plutôt lui-même que le monde, n'étant qu'un Etre accidentel, ne peut subsister un moment indépendamment de l'appui de Dieu. J'ai vû à la verité d'autres Philosophes, qui ont prétendu trouver de la contradiction la-dédans, & qui ont crû que ce seroit déroger aux qualités divines, que de leur attribuer la création d'un monde assez imparfait, pour être dans la nécessité de se laisser gouverner & conserver. Mais c'est en vérité à eux, de prouver, premièrement la possibilité d'un monde qui n'auroit pas besoin de cet appui; & après, que le Créateur ne peut absolument pas trouver autant de plaisir à conserver &



gouverner le monde, qu'à le créer. Tandis qu'ils ne s'aquient pas de cette tâche, personne ne pourra pas au moins m'accuser de quelque contradiction, lors que j'admets avec tant de grands Philofophes, & sur-tout avec la Ste. Ecriture, que Dieu soutient & gouverne le Monde. Et cela-étant, il est sûr, que la Main de Dieu touche encore au bienfaits dans le moment que j'en jouis. Je ne suis pas même en état d'en jouir sans qu'il me conserve moi, & son présent. La priere n'est donc pas déplacée pour devenir participant de ses graces. Mais supposez que le monde peut se passer de l'appui & de la direction Divine; que c'est une Machine, où l'ordre ayant été établi une fois pour toutes, qui se développe continuellement d'elle-même: On n'en profitera pas pour cela toute la priere. Je me servirai pour cet effet de votre propre comparaison; vous me permettrez seulement d'y faire un petit changement. Supposons que le Seigneur d'un grand Village a vingt pauvres dans ses fermes, auxquels il est accoutumé de distribuer par an du pain & de l'argent à un jour fixé. Que l'on accepte, qu'il ait fait moudre le bled, cuire le pain, & mis pour chacun son argent dans un papier. Qu'il ait rangé toutes ces portions

sur

sur une grande table & fait annoncer publiquement, que ceux qui voudroient profiter de ses présens, n'avoient qu'à se présenter à un tems marqué: admettez encore qu'il n'y ait eu que quinze pauvres l'année passée, & qu'après ce tems-là cinq autres soient tombé dans la même misère par toutes sortes de fatalités, desquels le Seigneur ait prévu, qu'ils viendroient dans leur accablement implorer son secours, & demander l'aumône; ajoutez que sa générosité soit allée au-devant de leur demande, en faisant préparer pour eux, tout comme pour les autres, le pain & l'argent. Ne conviendrez-vous après, que toutes les machines, dont il a fallu pour assurer à un chacun sa quote-part, ont été mises en mouvement, & que proprement la donation aux pauvres a été faite, lorsqu'il fit mettre les portions & appeller les pauvres? y-maquoit-il autre chose que l'arrivée des pauvres, pour recevoir le présent? Or figurez-vous que le Seigneur lui-même se soit placé à la table, pour consoler ses pauvres sujets par quelques paroles consolantes. Remarquez sur-tout les cinq qui viennent pour la première fois. Imaginez vous que leur timidité les fasse venir les derniers. Ils voyent que leurs portions sont sur la table, ils n'ont qu'à les pren-

prendre. Mais que croyez-vous? qu'est-ce qui seroit en l'ordre, & qu'est-ce qui vous plairoit le plus, si vous étiez à la place de ce Seigneur? qu'ils s'avançoient brusquement pour saisir leurs portions sans dire le mot, ou qu'ils s'adressoient avant toutes choses à vous-même, pour vous conjurer de les faire participer de votre charité? Je suis persuadé, que cette dernière démarche mettroit votre coeur dans une tendre émotion; au-lieu que la première vous paroîtroit sotte & grossière. Voilà encore un exemple où la prière a été prise en considération avant qu'elle ait été faite; où toutes fortes de machines ont été mises en mouvement pour l'accomplir, & enfin où une chose a été effectuée & achevée pour l'achèvement de laquelle il a été supplié bien de tems après. Et cependant il n'est rien moins que contradictoire, mais au contraire de la dernière bienféance de prier en pareil cas. La vie humaine nous fournit mille exemples semblables, & ordinairement nous sommes fort scrupuleux de ces égards envers les hommes. Je m'en vais vous en donner encore un. Un Général fait publier un pardon général pour tous les déserteurs, seroit-il pour cela irraisonnable, que ceux qui retourneroient à leurs drapeaux, iroient

se

se présenter à leur chef, pour lui demander sa grace. Non; ce seroit plutôt très juste & dans l'ordre. Et qu'est-ce pourtant qu'une telle priere? N'est-ce pas demander pardon d'un crime qui étoit pardonné par avance au son des trompes.

Que le monde physique soit donc une machine tant qu'il le voudra: je sçai qu'elle a été réglé par un Dieu sage, par un Dieu qui a prévu de bien-loin la conduite de ses créatures libres, & qui a disposé les ressorts de cette machine conformément à leur conduite. Je ne doute pas que ma priere n'ait déjà influé sur l'ordination de cette machine; je continuerai donc aussi à révérer Dieu en l'invoquant filialement, afin que je puisse me flatter que ma priere a été exaucée dès que Dieu a formé le plan de l'Univers, je n'accepterai aucun des biens, que cette machine produit pour moi, qu'après en avoir demandé la permission à Dieu. Je n'ose pas être moins scrupuleux dans mes respects envers Dieu que je le suis envers les hommes. Il y va d'autant plus de mes intérêts que cette machine est toujours sous la puissance du grand artisan, qui peut la changer quand il lui plaira, je considère par conséquent tout le bien que cette machine renferme pour moi, comme une  
cho-

chose dont Dieu est encore le maître, & qu'il peut ôter par son pouvoir, avant qu'elle se développe pour moi. Mes prières filiales & reconnoissantes, auxquelles mon Dieu dans toute la Majesté du Créateur daigne de jeter un regard de Pere, me donnent la douce espérance, qu'il a disposé les forces de la nature d'une maniere, qu'elles effectuent pour moi une infinité de biens dont je n'aurois pas joui, si la divine préscience n'avoit vû une ame ingrate. Et si après cela sa bonté est plus réservée pour moi, que pour celui, qui ne daigne point implorer son Dieu; je puis pourtant me repaître de la précieuse & douce idée, que le Tout-Puissant me regarde comme une créature reconnoissante & respectueuse, que j'ose le considérer comme un Pere, qui m'honore de sa bienveillance & qui compensera dans l'avenir ce qu'il me refuse à présent encore par des sages raisons. Enfin j'aime mieux être un respectueux, sensible, & bien-conduit, qu'un ingrat, insolent, & indigne enfant de mon Pere éternel. Je suis persuadé qu'il m'en chérira plus, quoiqu'il me donne moins qu'aux autres.

*De Z.* - - Je me flatte que vous aurez remarqué dans l'habitude que nous avons

eu

en ensemble depuis un certain tems, que je tâche de faire mon principal mérite d'agir à coeur ouvert, & franchement avec mes amis. C'est donc avec cette franchise & sans une lâche flatterie, que je vous confesse sincèrement que vous avez entièrement changé les idées que j'ai eu de bien de choses. Et quoi qu'il m'en coûte, il faut pourtant vous rendre la justice de convenir, que mon esprit volage n'a fait qu'effleurer ces matieres sérieuses. Soyez persuadé que vous n'avez pas dit en-vain tout ce que vous avez eu la bonté de me dire aujourd'hui. Vous vous rirez peut-être à présent de ce propos soudain, tout comme vous me l'avez fait sentir un jour, lors qu'un moment favorable me prit de changer de sentimens. Mais j'ose vous promettre sérieusement, que je réfléchirai meûrement à toutes les belles choses, que nous avons eu sur le tapis cet après-diné, & peut-être me verrez vous un jour prier Dieu avec ferveur.

T--- Oh! Monsieur, je me connois trop à ces conversions passageres; Rien n'est plus sujét à caution. Je veux bien croire, pour l'honneur de votre caractère, que la résolution que vous n'avez pas pris peut-être aujourd'hui pour la première fois,

fois, parte d'un coeur sincere. Mais, permettez-moi de vous dire, que la perspective de mille circonstances à naître, m'offre en même tems mille petits tours, que vous jouerez à cette belle résolution. Vous avez fortifié par des actes trop souvent réitérés la fatale habitude de railler en fait de Religion; vous avez lu mille brochures, où tout exercice de pieté a été travesti grotesquement; votre heureuse mémoire est remplie de bons mots & de saillies contre la vraie pieté, qui se reproduiront à tout moment. Les compagnies que vous fréquentez, & qui se plaisent à enjoliver leur peu de bon sens par quelque trait de plaisanterie; tout cela s'oppose à votre belle résolution. Et quelle n'est pas la force de ces obstacles, sur-tout pour un esprit éveillé? Souvenez-vous seulement de l'issue de notre entretien d'hier, qui étoit à mon avis bien plus pressant & plus persuasif, que celui d'aujourd'hui; je me flatte, que vous en êtes forti pénétré de la force des raisons & bien résolu d'être plus reconnoissant envers Dieu qu'auparavant. La bonté de votre caractère & les hautes idées que vous avez conçu de la divinité, autant que votre raison a pû pénétrer, ne m'en laissant aucun doute.

De

*De Z---* Ouy, c'étoit une résolution prise, & qui jusqu'à ce moment subsiste encore dans toute sa force.

*T---* Mais que devoit cette belle résolution dans sa première naissance, lors qu'un de vos amis, avec lequel vous avez un commerce régulier de bons mots, vous aborda? Dans un instant l'habitude & l'occasion de railler l'emportèrent, & la chose la plus sérieuse fut sacrifiée à l'envie de plaisanter. Vous disiez: on nous a discipliné aujourd'hui de la plus belle; on nous à rangé devant la table & nous à appris comment la bénir. Ce prétendu bon-mot eut tout le succès souhaité; on se mit à rire. Et au-vrai, qu'est-ce que vous en voulutes dire d'autre chose si-non: on nous a aujourd'hui traité en petits enfans, nous apprenant une chose qui ne convient, qu'à l'âge niais & enfantin.

*De Z---* Vous êtes aussi trop rigide & vous prenez trop garde à tout.

*T---* Je sçai bien que vous n'y avez point entendu malice; & je veux bien croire, que vous n'avez pas eu le dessein de tourner en ridicule les actions de graces après le dîner, mais que ce fut seulement pour briller par quelque trait d'esprit. Notre conversation venoit de rouler sur la prie-

G

re,

re, vous en aviez la tête remplie & votre esprit accoutumé à des faillies profita de l'occasion. Vous vouliez faire rire; vous y réussites, mais ce n'étoit qu'aux depens de la priere de table. Or vous auroit-il été possible de prier Dieu avec devotion hiér au soir après le souper, dans la compagnie que vous aviez diverti par votre faille? Ne vous seriez-vous pas ressoüvenu de votre plaisanterie? Et ne vous auroit-elle pas fait rire en vous-même? Cet exemple vous dira assez, à quels changemens soudains les bons desseins, que l'on forme sur ce qui concerne les affaires de religion, sont sujêts chez vous. J'y ajoûterai encore une chose, que vous remarquerez dans vous-même, & qui servira à vous convaincre quelles grandes difficultés vous aurez à surmonter, si vous voulez porter votre esprit à une véritable vénération pour la religion, si tant est que les raisons dont j'ai appuyé la priere vous ont parû convaincantes. Essayez-le une fois & tâchez d'élever votre esprit à Dieu, tâchez de le remercier humblement de tant de prérogatives dont sa benigne providence vous a comblé! Voyez, si cela vous fera possible & si vous n'aurez pas le sort de ces personnes qui ayant été élevées dans une grande retenue, ne peuvent soutenir sans rou-

rou-

rougir la vûe d'un corp nud, fut-il le leur-même. Vous aurez honte de vous-même. Vous resterez confus & humilié de suivre une morale, dont vous vous êtes ri & moqué si souvent, & que vous avez traité de sottise. Vous rougirez encor d'avantage, si vous l'essayerez en présence de ceux, auxquels vous avez crû marquer la force de votre esprit en turlupinant sur les actes de religion. Enfin vous sentirez en vous-même une repugnance intérieure, qui se revoltera contre tout ce qui a seulement le moindre air de devotion. Et si par hazard cette situation d'esprit viendroit à changer; vous deviez vous défaire de votre petite Bibliothèque favorite, vous deviez vous familiariser avec un Grotius, un Abbadie, un Ditton & autres zélés défenseurs de la religion chrétienne, & lire surtout une bonne version de la Bible, avec les explications de quelques savans sensés & éclairés. Enfin vous deviez abandonner pour quelques tems le commerce de vos plus grands amis & confidens, & ne fréquenter que des chrétiens posés & solides. Mais peut-on espérer que vous ferez tout cela?

J'ai appris tout ce que je viens de vous dire par ma propre expérience. J'étois les autres fois à une academie, où une pieté

ald

G 2

outrée,

outrée, & une effrénée & affreuse licence se disputoient le pavé avec la dernière aigreur. L'une des parties composoit le visage d'une manière si ridicule, qu'ils firent pitié. Un chapeau bordé, des cheveux poudrés & frisés, des jupes de baleine, & mille autres niaiseries embarrassoient leurs consciences. On foudroya la raison, on s'acharna contre toutes sortes d'innocentes sciences avec une espèce de fureur, & celui dont la façon de penser & de porter le visage différoit de la leur, fut abimé aux enfers sans aucune grace. L'autre partie avoit à sa tête trois Professeurs d'un naturel fort vif, d'une erudition étendue, & souverainement versés dans l'art d'attraper le foible d'une chose & de l'exposer par des railleries amères au dernier ridicule. Ils s'opposèrent aux autres de toutes leurs forces. Ils les drappèrent dans leurs écrits & leçons, & représentèrent leurs adhérens sous des figures les plus comiques. Ils contrefirent leurs soupirs & leurs voix, & quand ils vouloient divertir leurs auditeurs, ils passoient le tems à leur raconter toutes sortes d'anecdotes de quelques bigots & bigottes, de faux devots & de ceux qui avoient renoncé à toute raison. Mais bien-loin d'enseigner en revanche le beau milieu entre un culte raisonnable

ble

ble & irraisonnable, & de rechercher les occasions pour imprimer des sentimens respectueux envers le Tout-Puissant aux jeunes & tendres esprits & leur faire goûter la véritable & juste pieté: ils donnèrent dans un autre excès, en voulant opposer un digne à ces extravagances, & poussèrent les choses si loin, que tout zèle de religion, toute dévotion & toute pieté fut chargée du ridicule, & bannie du coeur de ceux, qui étoient pourtant destinés à gouverner un jour des états. Deux de ces Professeurs surtout, se plaisoient à faire les plus grossières bouffonneries. Ils parloient de l'ivrognerie, des duels & de toutes sortes de debauches comme de choses divertissantes. Le jeune Etudiant vif & léger en prit avec gayeté de coeur, & se divertissoit dans toutes les compagnies par des pareilles Episodes. Cette maniere de vivre rendoit le coeur rude & volage. Les esprits éveillés poussèrent toujours en avant, & en vinrent enfin à recevoir, à titre de bel & grand esprit, les railleries les plus audacieuses & l'impudence la plus effrénée. La moindre apparence de dévotion fut chargée des noms les plus odieux & servit de risée publique dans leurs compagnies. On commença insensiblement à rougir de la pieté & du respect envers Dieu.

On eut soin de m'imprimer aussi de cette espèce de honte. Eh! Mon Dieu, quel temps ne ma-t-il pas fallu pour la vaincre, & peut-être que je n'en ferois jamais venu à bout, si la direction du Plus-Haut & la fréquentation de quelques chrétiens posés & raisonnables ne l'avoient pas étouffée. Voilà ma propre expérience, c'est-elle qui ne me permet pas d'espérer que vous surmonterez si-tôt les difficultés qui s'opposeront à votre beau dessein.

*De Z---* Vous verrez encore que je surpasserai toutes vos espérances.

*De S---* Quant à moi, j'espère que vous aurez meilleure opinion de moi, mes doutes en matière de religion n'étant pas encore montés à un aussi haut degré que ceux de Mr. de Z--- aussi puis-je vous assurer sincèrement, que j'ai une entière conviction du devoir de prier Dieu.

*T---* Je ne doute pas que vous n'ayez senti jusqu'ici une repugnance intérieure de fouler une religion qui vous a été imprimée dès votre jeunesse. Je crois aussi que vous sentez en quelque façon l'obligation d'honorer Dieu par la prière. Mais je n'ai pas remarqué que vous avez été fort zélé à remplir ce devoir. Il me semble plutôt que la honte,

honte, dont j'ai parlé cy-devant, a déjà pris un grand empire sur vôtre esprit.

*De S---* Je vous avoue que je ne prie pas beaucoup Dieu, mais je m'en dispense par des raisons importantes. Car, selon mon aveu, on peut honorer & déshonorer Dieu par la priere.

*T---* C'est ce que je crois aussi, quand on prie Dieu de la façon dont je vous l'ai vû prier.

*De Z--* Oh! Voilà qui va bien, Mr. T.-- je vous suis fort obligé de ce que vous baillez à Mr. de S---, qui veut être plus sage que moi, *fa Quote-part.* Croyez-moi il ne vaut pas mieux que moi & peut-être me surpassera-t-il en peu de tems.

*De S---* C'est un point que nous ne disputerons pas à présent s'il vous plait; ne m'interrompez pas davantage, je vous prie. Je crois avoir raison de soutenir, qu'on fait bien peu d'honneur à la bonté de Dieu en le priant à tout moment & à perte d'haleine. J'ai été du tems passé une fois en compagnie où l'on passoit des heures entieres à prier Dieu & à s'écrier plus de mille fois: o mon Dieu, mon Sauveur, mon Pere; où l'on demandoit, tout bien compté, plus de cent fois la même chose, & où enfin la priere n'étoit qu'une bigarrure confuse de



demandes de toutes espèces. Seroit-il possible que la sagesse Divine y trouveroit quelque plaisir? & n'est-ce pas se moquer de Dieu que de l'invoquer si souvent comme s'il étoit sourd? Vous ferois-je un grand honneur, si je ne discontinuois pas de vous étourdir pendant une bonne heure, en vous criant: soyez mon ami, je vous prie; agissez en de grace honnettement avec moi; ne me trahissez point; conservez-moi votre promesse; ne la faussez pas au-moins; tenez ferme; exécutez la parole que vous m'avez engagée; que croyez-vous, seroit-ce vous faire beaucoup d'honneur? Ou bien ne vous supposerois-je pas par-là assez léger, pour avoir besoin de baricader votre honneteté contre toute surprise par mille instances.

*T---* Oserois-je m'expliquer franchement là-dessus?

*De S---* Vous savez que vous êtes le maître de me dire tout sans détour.

*T---* Vous n'aimez pas trop à prier Dieu; vous sentez trop de peine à soutenir longtemps la devotion, & votre esprit s'est donné la torture jusqu'à ce qu'il a trouvé une raison pour s'en dispenser. Il a peut-être même employé toute sa force pour en deterrer une passable. Car jamais notre esprit  
n'est

n'est plus vif & plus actif, peut-être aussi jamais plus complaisant, que lors qu'il s'agit de trouver quelque faux fuyant qui puisse nous débarrasser d'un devoir contraire à notre penchant. Vous avez raison dans ce que vous venez de rapporter & il n'est que trop vrai, comme vous le dites, que c'est déshonorer Dieu, que de l'invoquer de la manière alleguée. Mais permettez-moi d'admirer ici la sagesse de notre Sauveur qui brille dans tous ses préceptes. Vous souvenez-vous, lorsqu'il aprit le *Notre Pere* à ses disciples, de la règle qu'il leur donnoit? *Quand vous priez, n'usez point de vaines redites, comme font les payens. Car ils pensent être exaucés en parlant beaucoup. Ne leur ressemblez donc point, car votre Pere fait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez.* Les premières paroles disent proprement, *quand vous priez, n'usez point de vaines redites, comme un Battus.* Cet homme a éternisé sa mémoire, parce qu'il a sans cesse répété les mêmes paroles & la même chose. Notre Maître ne veut pas que ses disciples se moulent dans leurs prieres sur l'exemple de ces adorateurs de Baal qui crioient plus d'un demi-jour: *Baal exauce nous.* Dieu n'étant pas touché par un long verbiage, sachant de quoi nous avions besoin,

avant que nous le lui demandions; & étant porté de lui-même, d'avoir soin de notre bien, sans qu'il soit nécessaire de l'en presser par un tas de paroles. D'ailleurs si nous prenons garde aux prieres, que nous trouvons dans l'Écriture sainte, il est manifeste, qu'elles sont d'une toute autre espèce, que celles dont vous nous avez fait tantôt la description. Je conviens donc absolument avec vous, qu'il s'en faut beaucoup qu'une priere de beaucoup de paroles & de pensées mal digérées honore Dieu autant qu'une priere courte, nerveuse, & réglée. Vous vous rejouissez, n'est il pas vrai, que je vous applaudis, & vous vous affermissiez dans l'intention de ne pas pécher par trop de prieres.

*De S---* Quant à cette intention, il ne fera pas besoin de m'en expliquer. Mais le plaisir que je devois goûter dans votre approbation, n'ose pas encore éclater, parce qu'elle est ordinairement accompagnée d'un si grand *mais*, que l'on n'a pas grand sujet d'en être glorieux.

*T---* Je vois bien que mes masques commencent à vous être trop connus. Il faut que j'en cherche d'autres pour me cacher. Il est vrai cependant que j'ai gardé quelques restrictions en réserve, en sousscrivant

vant à votre objection. Vous vouliez que  
 des prieres confuses, prolixes, nombreuses,  
 & toujours montées sur le même ton ne sau-  
 roient être un encens raisonnable & agréa-  
 ble à Dieu. Je ne défend absolument point  
 la confusion & l'ennuiante répétition d'une  
 même chose dans la priere. Mais j'excuse  
 & l'un & l'autre dans un esprit simple & vé-  
 ritablement religieux, & je crois que sa  
 bonne foi suppléera à la confusion de sa  
 priere auprès du Tout - Sachant. Mais je  
 n'ai jamais été pour la prolixité de la priere,  
 quand elle est poussée trop loin. Notre de-  
 votion s'affoiblit & la priere perd une de ses  
 plus essentielles beautés. Cependant je  
 crois, que les bornes peuvent être moins  
 étroites dans les louanges de Dieu, & dans  
 les actions de graces, que nous lui devons  
 pour ses bienfaits innombrables, que dans la  
 priere-même. Une priere trop copieuse  
 suppose un Dieu difficile & insensible. Et  
 c'est contre un abus pareil que le discours  
 allégué de Jésus est dirigé. Il nous défend  
 la longueur outrée & les vaines redites  
 quand nous prions. Mais la bonté de notre  
 Sauveur ne souffrira pas néanmoins qu'une  
 ame affligée dans le cas d'une grande an-  
 goisse pousse toujours les mêmes soupirs &  
 s'attache par-là à son Dieu, pour ne point  
 tom-

tomber dans l'impatience, le murmure & le desespoir. Mais quelques longues, quelques réitérées que soient nos louanges de Dieu & les actions de graces que nous lui offrons pour ses bienfaits: elles ne peuvent porter aucune atteinte à la gloire de Dieu, quand elles ne passent point les bornes de notre devotion, & n'absorbent point les devoirs attachés à notre vocation; & c'est pourquoy ils n'ont pas été limitées par des ordres exprès de notre Sauveur. La matiere pour glorifier Dieu est d'ailleurs inépuisable. Ses attributs admirables nous laissent un champ infini pour voir, pour admirer, & pour exalter. Et qui des mortels le pourra jamais remercier assez? Le nombre de ses bienfaits s'augmentant de jour en jour d'une maniere qui surpasse toute expression. Mais venons enfin à la copieuse-  
 té de nos prieres: ce que je viens de dire prouve encore, qu'une ame reconnoissante trouvera plus d'une raison par jour de célébrer la bonté de Dieu. Mais oûtre cela il y a deux choses dont à mon avis nous pouvons prier Dieu fort souvent. C'est de demander le pardon de la foule de nos péchés, & la grace de lui plaire toûjours de plus en plus. Nous sommes fort ponctuels là-dé-  
 dans envers les hommes. A peine toû-  
 chons

chons nous en passant à l'habit de quelqu'un, que nous lui demandons mille pardons. Et ceux qui sont auprès d'un Prince ne souhaitent rien davantage, que d'avoir le bonheur de lui plaire, & de pouvoir entrer parfaitement dans son goût. Un esprit qui connoit bien Dieu & soi-même & qui réfléchit souvent à ce que nous devons au Tout-Puissant, & combien de ces devoirs dont nous lui sommes obligés, restent toujours sans être remplis, ne sera pas long tems sans être convaincu, que nous ne saurons nous dispenser, sans blesser la justice, de rendre cet honneur à Dieu, de reconnoître l'accomplissement imparfait de nos plus sacrés devoirs. Ses lèvres s'ouvriront alors pour dire en soupirant: *Eternel, notre Pere, pardonnez - nous nos péchés.* Enfin si notre amour pour Dieu n'est pas sans vie & sans action, nous nous verrons poussés par un tendre désir à devenir de moment en moment plus parfaits dans l'attachement & la soumission envers le souverain Maître. Et le coeur, rempli de ce beau feu, cherchera à s'en décharger par des vœux ardents à Dieu. Ne vous imaginez donc point, que la très solide remarque, que vous avez faite sur les prières irraisonnables, excusera votre *ménage en prieres* --- (ce mot ne convient pas trop

trop bien à la matiere, mais je n'ose point me servir d'un plus juste, de peur qu'il ne conviendrait point à la personne, à qui j'ai l'honneur de parler.)

*De S---* Dites toujours *Négligence*.

*T---* Je dirois donc qu'elle n'excusera pas *votre froide négligence de prier*. Dieu ne peut être honoré par une priere déraisonnable, mais il ne l'est certainement pas aussi par une tiède omission de la priere. Dès que j'ai commencé à connoître de plus près, & à sentir avec plus de vivacité la Majesté de Dieu, que j'en ai reconnu ma dependance, j'ai mis mon esprit dans l'affiette que voici. Je tâchois au commencement de m'entretenir dans une longue devotion, mais j'en decouvris bientôt l'impossibilité. Les peines infinies que j'y perdois m'humilièrent extrêmement. Le moindre objet y fit une diversion quand j'y pensois le moins. Comme je vis enfin, que je ne pouvois pas parvenir à une devotion d'une longue haleine, je m'accoutumois d'attacher d'autant plus souvent, quoique laconiquement, mes pensées à Dieu. Et cela se fait de la maniere suivante: ma principale priere est, que le Tout-Puissant veuille supporter mes défauts innombrables & me conduire de façon, que je parvienne  
enfin

enfin à la perfection & au bonheur d'être  
 une créature digne de son amour infini.  
 C'est ce que je demande à Dieu aussi-tôt  
 que je m'apperçois, que j'ai été surpris par  
 mes passions, & ce souhait me tombe aussi  
 souvent dans l'esprit, que je vois faillir mon  
 prochain, puisque nous voyons de beaucoup  
 plus clair les défauts d'autrui que les nôtres.  
 Je fais la même demande, quand je vois  
 broncher un autre, & je le fais surtout  
 quand j'entends combien d'attention, d'esti-  
 me, de tendresse, d'attachement & de com-  
 plaisance les hommes exigent de ceux, à qui  
 ils ont rendu quelques services, & avec  
 quelle facilité ils les taxent d'ingratitude &  
 prennent la moindre inadvertance pour une  
 offense. Comme aussi quand je me fâche  
 contre mon Domestique, que je le gronde  
 lors qu'il oublie quelques bagatelles, ou qu'il  
 en néglige d'autres; mon coeur me dit  
 alors: vois, ton Dieu est du-moins digne  
 d'autant d'attention, d'amitié & de complai-  
 sance que les hommes demandent à leurs  
 prochains, pour lesquels ils ont eu quelque  
 bonté, & il peut tout-au-moins prétendre  
 autant de toi, que tu en exiges de tes do-  
 mestiques. Alors ma conscience me fait sen-  
 tir aussi-tôt, combien je manque aux obli-  
 gations les plus raisonnables, que je dois à  
 mon

mon souverain bienfaiteur. La pensée & le  
 soupir s'enfuit de soi-même: *Dieu aye pi-  
 tié de ton foible enfant.* Après-celà la plû-  
 part de mes prieres tendent surtout à la gloi-  
 re de Dieu, & à l'obligation que celui mé-  
 rite, à qui je dois ma vie & tout ce que j'ai  
 dans ce monde. Et voicy comment je m'y  
 prends: lors que je vois un homme qui a  
 perdu l'esprit, un muet, un aveugle, infir-  
 me, pauvre, misérable, & abandonné; j'ai  
 accoutumé mon esprit à me dire d'abord:  
 tu aurois pu gémir sous les mêmes faix, qui  
 est celui qui t'a préféré? qui est celui qui  
 t'a rendu plus heureux? Mon coeur s'enfla-  
 me & s'écrie: c'est Dieu, Dieu seul, à qui  
 appartiennent mon esprit, mes sens, ma fan-  
 té, mes membres, & mon heureuse situation.  
 Mais qui suis-je, o mon Dieu! que tu  
 m'as préféré à tant d'autres? Que t'ai-je don-  
 né de plus que ces misérables, qui me puis-  
 se mériter cette distinction? Lors que j'ap-  
 prends en compagnie, que quelqu'un a fait  
 quelque perte considérable, qu'il a cassé bras  
 & jambes, qu'il est dévoré de la gangrène,  
 ou qu'il est réduit à un état déplorable, je  
 me représente, que j'aurois pû subir de bien  
 de tems le même sort. Je repasse ma vie  
 & trouve par-tout les traces d'une provi-  
 dence, qui m'a sauvé quand j'ai couru de  
 pro-

propos délibéré dans le malheur. Je bénis cette providence & lui recommande aussi mon prochain patissant. La verdure des champs, un bois touffu, un pré emillé, un torrent impétueux, un ruisseau serpentant, une contrée qui m'offre tous ces magnifiques spectacles, un ciel serain, tout cela est pour moi un coup d'oeil ravissant. Mais l'idée me vient en même tems, qui est celui qui a bati ce grand & pompeux Univers? Que les ouvrages de ta main sont beaux & majestueux, grand Créateur! Ma satisfaction devient parfaite, lors que je me rappelle que ce grand Dieu m'a encore formé. Il a les yeux attachés sur moi; il me connoit; sa bienveillance m'embrasse; je suis tout transporté de plaisir à ces idées. Un beau concert, des mets bien apprêtés, & sur-tout la conversation d'un ami sensé & discret, & le plaisir d'une tendre amitié, excitent dans mon ame les mêmes pensées. Tout, jusqu'aux douceurs d'un paisible sommeil & d'un heureux réveil, me fait souvenir de la bonté de Dieu. Ah! que ne sentis-je pas, il y a quelque tems, lorsque la nuit après cette grande chaleur, une douce pluye raffraîchit l'air presque étouffant, & les plantes brûlées. Son agréable bruit m'éveilloit & m'invitoit d'aller à la fenêtre. Le murmure enchan-

H

toit



toit l'ouïe, les exhalaisons purifiées ravif-  
soient l'odarat. Un doux frais coula dans  
mes chaudes veines, & l'obscurité du ciel  
imprimoit par-tout une profonde vénéra-  
tion. Avec quelle satisfaction ne pensai-  
je pas alors: *Les yeux de tout s'attendent à  
toi, o mon Dieu; quand tu ouvre ta main,  
tout est rassasié de tes biens.* Des larmes  
de reconnoissance couloient avec la pluye.  
Arrive-t-il que l'histoire m'offre un Théa-  
tre de Tyrannies & des tems malheureux,  
j'apprens à reconnoitre le prix du siècle où  
je vis. Je joins ensuite dans mon compte  
aux bienfaits temporels les spirituels, à la  
terre le ciel, au siècle l'Eternité, & en tout  
& par tout je ne trouve que des raisons à re-  
connoitre & à élever la bonté de Dieu. C'est  
de cette façon que je tâche à satisfaire aux  
devoirs du Christianisme, qui nous oblige  
de prier Dieu sans cesse, c'est-à-dire, sou-  
vent & dans toute occasion. Je suis d'ail-  
leurs grand amateur de bons cantiques qui  
sont riches en pensées & qui ont une Mélo-  
die agréable & harmonieuse. Pour peu  
qu'un culte public en ait établi l'usage, un  
mauvais prêche ne m'empêchera point d'y  
assister. Voilà un petit détail de ma devotion,  
en tant qu'elle s'occupe de la priere; y trou-  
vez-vous encore quelque chose à redire?

De

*De S---* Non, les objections que j'ai cru pouvoir faire, tombent entièrement.

*De Z---* Mais moi, j'ai encore un mot à vous dire sur ce sujet. Selon le portrait que vous nous tracez de votre devotion, tout y est riant. On n'y voit que de charmes, que de beautés & de satisfaction. A vous en entendre parler, on sent quelque chose de si touchant, qu'on se résoudroit avec plaisir à goûter les douceurs d'un tel état. Mais si quelqu'autre en feroit l'épreuve; il se dégoûteroit bientôt de ce plaisir ravissant, & se convaincroit, qu'une telle devotion demande un gêne odieux, & jette l'esprit dans une continuelle & noire mélancolie.

*T---* Je vous assure de tout mon coeur, Monsieur, que mon esprit se trouve réellement dans cette assiette, dont je vous ai donné tantôt un échantillon. Mais je ne disconviens pas, qu'il faut se faire au commencement une violence intérieure, pour chasser tous ces beaux rêves, dont notre imagination nous berce, & pour acquérir la pratique des véritables sentimens. Mais cette contrainte incommode finit bientôt; & la repugnance que nous sentons au commencement, change en peu de tems en une douce habitude. Me voiez - vous - triste, som-

bre, mélancolique & morne à présent? m'entendez-vous me plaindre? Je souffre fort souvent, comme vous savez, de ma foible constitution; est-ce que je vous en fais le fade recit? Mais comment vous trouve-t-on, mes chers Messieurs? Tantôt tout absorbés d'un furieux plaisir; tantôt dévorés de cuisans chagrins, & jamais dans une assiette assez tranquille, pour qu'un ami puisse profiter de votre loisir. Me voyez-vous jamais dans ce flux & reflux d'inquiétudes? Dites-moi, je vous prie, quand nous irons à présent à table, & que nous goûterons des mets délicieux & d'un vin exquis, & que je pense: mon Dieu, quel est le nombre de tes bienfaits? de combien de satisfaction ne combles-tu pas les hommes? Croiez-vous, que je goûte les délices des viandes & du vin moins que vous, quand vous pensez à rien? Lorsque je me promene avec vous en carosse, & que la pompeuse verdure des arbres, le chant des Rossignols & le ramage des autres oiseaux, me font souvenir de celui, qui fait mouvoir le ciel & la terre, afin qu'entre autres je jouisse aussi de ce charmant plaisir; est-ce là pour devenir mélancolique? Quelles sont les réflexions qui vous rendent les promenades si agréables? Oserai-je vous les détailler?

De

*De Z---* Non, non; nous n'en voulons point. La table est couverte, venez manger. Et pour nous accommoder à votre plaisir, nous prierons premièrement Dieu.

*T---* Pour cette fois-ci je ne prierai point, & vous me ferez un sensible plaisir de passer même les formalités ordinaires de la priere. La façon seule dont vous m'y invitez, est bien plus capable de faire rire, que d'inspirer de la devotion. Après que nous avons reveille dans notre esprit les idées, dont les jeunes Seigneurs sont ordinairement occupés, quand ils donnent dans le plaisir; notre ame seroit trop éloignée de cette situation, qu'une priere, que nous voulons adresser à la plus haute Majesté, exige de nous. Ainsi asseyons nous, s'il vous plait, sans autres façons.

*De Z---* Et vous osez donner un si mauvais exemple aux domestiques?

*T---* Votre Jean fait bien, que vous ne priez pas Dieu, si même vous en repassez tout le manéage.

C'étoit un Samedi que cette conversation se tenoit. Mr. de Z--- qui alla le lendemain à l'Eglise, en y sortant, rendit visite à Mr. T--- & donna occasion à un autre entretien, qui peut être considéré comme une suite du précédent.

*De Z---* Que vous semble-t-il de moi, mon cher Mr. *T---*? J'ai été à l'Eglise aujourd'hui; n'avez-vous pas encore quelque lueur d'espérance que vous me convertirez à la fin?

*T---* Pas-trop en vérité; mon espérance n'en est devenu que plus foible. Si je pouvois vous accompagner aujourd'hui par tout, je suis sûr, que chaque démarche que vous feriez, augmenteroit mes craintes, de vous voir jamais changé au point, que mon coeur vous le souhaite pour votre bonheur. La hardiesse que vous avez montré d'aller à l'Eglise, à combien de railleries ne servira-t-elle pas, quand vous serez aujourd'hui auprès de vos plus intimes amis? Combien d'esprit ne prodiguerez-vous pas vous-même, pour la rendre parfaitement ridicule.

*De Z---* Je m'en vais vous en prouver aussi-tôt le contraire. Vous êtes sans crédit de mes plus intimes & de mes plus chers amis, & cependant je ne viens ici que pour avoir avec vous la conversation la plus sérieuse sur ce que je viens d'entendre à l'Eglise.

*T---* Vous aurez sans doute quelques objections à former contre ce que le Ministre a dit. Me dois-je attendre à quelque autre chose de votre part.

*De*

*De Z* - - - Oui, ce sont des objections que j'ai à vous proposer; mais c'est dans l'intention de les faire lever, que je m'adresse à vous. Les doutes qui me sont venus dans l'Eglise, ont un extrême rapport à ceux que je vous confiai hier. Le sermon fini, on prioit Dieu pour avoir de la pluie & pour quelques malades. J'ai été également choqué de l'un & de l'autre. Mais je ne vous parlerai encore que du premier. Le tems que Dieu fait venir par l'ordre de la nature, ne seroit-il pas toujours le meilleur? Et ne tiendrait-il pas de l'absurde de demander un autre tems, que celui que le bon Dieu nous envoie? N'est-ce pas vouloir enchérir sur les lumieres de Dieu, que de prier de la forte? Et se peut-il, qu'il soit de la competence d'un foible mortel, de prescrire au suprême Gouverneur quel tems il doit faire?

*T* - - - Vos objections marquent toujours beaucoup de brillant, de vivacité & d'apparence; elles sont si adroitement compliquées, qu'on ne les peut développer sans entrer dans une espèce de discussion. Mais pour ne pas vous faire perdre patience par trop de longueur; je vous dirai par avance, que votre remarque n'est pas tout à fait sans fondement. Je conviens avec vous, qu'il n'est

pas séant, d'ordonner d'abord des prières publiques pour avoir de la pluie, à la moindre sécheresse, ou pour avoir du beau tems, quand il pleut quelques heures de trop. Je suis véritablement persuadé, qu'on nous pourroit dire fort souvent: *Vous ne savez pas ce que vous demandez.* Il se peut que le tems, que nous souhaitons pouvoir changer par nos prieres, soit en effet le plus convenable. C'est pourquoi si j'avois à en ordonner, je ne ferois prier Dieu que généralement pour nous donner un tems propice et fructifiant. Il y a pourtant aussi des cas, ce me semble, où nous pouvons prier précisément le bon Dieu de nous accorder la pluye ou le soleil, & c'est quand le dommage qui peut resulter d'un tems contraire est trop grand & trop visible. Le fort de votre objection roule sur l'idée que vous vous formez du *meilleur*. Une chose peut être en général la meilleure de toutes qu'on puisse imaginer: Une autre cependant, peut valoir mieux en égard de certaines circonstances, qui n'admettent point ce qui est le meilleur en général. Tout ce qu'un Roi, par exemple, peut faire de mieux pour ses sujets par rapport au temporel, c'est qu'il ait soin de leur vie, qu'il leur procure les moyens d'être à leur  
aise,

aïse, & qu'il fasse régner l'abondance. Mais quand une partie de ces mêmes sujèts excitent une revolte, le meilleur sera de faire mourir les chefs des mutins & d'ôter en général à toute la bande toute subsistance, afin que l'humiliation, la famine & la force les fassent rentrer dans leur devoir. Or si j'en voudrois inférer: Le Roi choisit le meilleur parti, en coupant les vivres à ses seditieux sujèts; Donc il est déraisonnable que les rebelles rentrent en eux-mêmes, qu'ils se repentissent sincèrement de leurs crimes, & qu'ils tâchent de prévenir leur misère & ruine entière par la soumission & la priere: Cette conclusion seroit-elle dans l'ordre? Il n'y a rien de meilleur, que quand un Enfant n'a pas besoin de châtiment & qu'il se laisse conduire sans le recevoir; mais s'il est opiniâtre & qu'il ne veut pas se laisser gouverner par la douceur, le meilleur parti sera sans doûte d'employer la rigueur. S'ensuit-il delà qu'un enfant revêche & têtue ne doive point tâcher d'éviter les coups en supliant, & en promettant de se corriger? Eh bien! supposez à présent, que le tout sage Créateur, en disposant les ressorts de notre globe, ait considéré la conduite de ses habitans, qu'il

ait  
H 5

ait attaché & proportionné sagement les événemens à leurs caractères & à leur conduite; qu'il envoie la disette & l'indigence lors que la méchanceté augmente, & qu'il fasse succéder à ces fleaux terribles les effets de sa grace, lors qu'ils s'humilient devant lui & s'abandonnent à sa clemence: seroit-il alors absurde de reconnoître dans un tems trop aride ou trop pluvieux ses jugemens sévères, & de chercher à les détourner par des prières repentantes & un changement véritable de nos coeurs. Or, qu'est-ce qu'il est de plus juste? Que Dieu ait pris en considération la conduite de l'homme en formant l'Univers; ou qu'il ait bâti la maison sans avoir eu aucun égard à son futur possesseur? J'espère que vous trouverez plus de vraisemblance au premier qu'au dernier; & cela-étant, je vous répondrois toutes les fois que vous me demanderez: Si le tems que Dieu envoie, n'est pas le meilleur? qu'il est toujours le meilleur relativement à la conduite des hommes, mais qu'il n'est, pas souverainement le meilleur, qu'il seroit possible en d'autres circonstances, savoir dans le cas d'une meilleure conduite des habitans de la terre. L'homme a donc la liberté de s'approcher de cette heureuse situation, qui lui attire  
du

du plus sage Roi un tems d'abondance & de fertilité. Ou bien si mes explications n'approchent pas assez de votre Philosophie, je m'exprimerai d'une autre façon: Il y a dans les arrangemens de Dieu un certain meilleur, qu'une créature libre ose, & est obligée de prévenir. C'est ainsi que la punition est le meilleur pour fléchir un esprit indocile & opiniâtre. Mais c'est ce meilleur, c'est cet orage, que les hommes osent & doivent conjurer par un bon coeur & une conduite réglée. Ce n'est donc pas critiquer les ouvrages de Dieu, que de se jeter à ses piés avec contrition de coeur & de tâcher à détourner par des respectueuses prieres un tems ingrat & sterile, lorsque Dieu en punit les peuples; c'est plutôt courir au véritable but que Dieu se propose dans ses punitions; & cette maniere d'implorer Dieu pour qu'il veuille nous accorder un tems fertile, diffère infiniment d'une orgueilleuse maîtrise. Je vous prouvai hier & avant-hier, que le respect & la reconnaissance envers Dieu est un des plus grands ornemens des créatures raisonnables. Nous avons trouvé alors, qu'on ne sauroit supposer autre chose, si non que Dieu cherchoit à avancer cette perfection parmi les hommes de toute façon. En cas donc que  
 l'ingra-



l'ingratitude & le mépris de Dieu infectent de plus en plus les hommes, & que le Tout-Puissant leur envoie un tems sterile, afin de les convaincre que leur bien-être est dans sa main; qu'y a-t-il de plus raisonnable en ce cas? N'est-ce pas que l'homme rentre en soi-même, qu'il reconnoisse son ingratitude, qu'il rende l'honneur à Dieu de le prier humblement pour qu'il veuille le délivrer des tribulations? Si l'homme ingrat & orgueilleux vouloit dire alors: je ne veux point critiquer Dieu; je ne veux pas lui demander un tems plus favorable: Seroit-ce-là un langage conforme aux desseins de Dieu qu'il s'est proposé dans son sage gouvernement? Cependant on voit par là, qu'on ne doit pas se reposer non-chalamment sur la seule priere, mais qu'un véritable changement de notre coeur & de nos moeurs est le point principal.

n'espère pas que vous vous souviendrez ici encore une fois de votre monde machine; car cela-étant vous voudriez aussi bien vous souvenir de ce que j'y repliquai hier.

*De Z---* Non pour cette fois-ci, je ne remonterai pas ma machine; mais vous me permettrez de vous indiquer le scrupule, qui s'est élevé dans mon coeur contre les intercessions que nous faisons l'un pour l'autre

l'autre auprès de Dieu. Ne croyez-vous pas, que Dieu donne à chacun ce qu'il mérite & selon le bien universel du monde, sans nos intercessions? Que nous sert-il donc d'intercéder pour d'autres? Est-ce faire un grand honneur à Dieu, que de le considérer sur le pié d'un homme, qui veut être invoqué de mille & mille, pour faire du bien à un seul?

T--- Encor une preuve de vôtre adresse à joindre une quantité d'idées à peu de paroles. Mais comme l'heure du diner approche, & que je n'ai pas beaucoup de tems de reste, je ne citerai pas tous les motifs, que la raison nous fournit pour établir le devoir de prier l'un pour l'autre: je vous dirai seulement à présent, qu'il n'y a rien d'incongru ni d'absurde dans la Loi des Chrétiens de prier Dieu chacun pour son prochain. Il est incontestable que le bonheur des autres fait aussi le mien, quoique ce soit souvent imperceptible au palais de la foule. Nous sommes tour à tour maîtres & valets l'un de l'autre. Vos sujéts vous fervent, & vous servez d'autres. Il y a bien du superflu dans nos habits, qui est très à charge à nos épaules; mais en portant cette charge, nous faisons sans le sçavoir la corvée à toutes sortes d'ouvriers.

Si



Si vous trouvez étrange que je vous mets au rang des valets d'un cardeur, d'un garçon de Drapier, ou d'un tissutier: vous conviendrez pourtant, que vos sujêts sont obligés de vous servir, & que vous perdriez la plus grande partie de votre aisance, si aucun de vos païsans ne seroit pas en état de travailler. Ainsi si mes preuves d'hier vous ont convaincu, qu'il est juste d'honorer Dieu par la priere à cause de notre bien-être, celà ne peut se faire, sans que vous ne priiez aussi pour la santé de vos païsans. Vous ne pouvez souhaïter votre propre bien, sans souhaïter aussi le leur. De-là il s'ensuit déjà, que s'il est raisonnable d'invoquer Dieu pour son propre bonheur, il est du-moins en bien des occasions très-nécessaire de lui demander aussi celui des concurrens à notre bonheur. Mais pour m'aprocher du point principal de votre objection, il est besoin d'examiner premièrement, si Dieu n'accorde pas sans nos intercessions à un chacun ce qu'il mérite & autant que le bien public le permet. Je séparerai le contenu de cette quésition, parce qu'elle renferme en effét deux objêts différens. Si vous me demandez: Dieu ne donne-t-il pas à un chacun selon ce qu'il convient, au bien général? Je répondrai, qu'oui.

qu'oui. Mais de dire aussi; que Dieu donne à un chacun selon son mérite, c'est ce que je ne saurois pas affirmer. Dieu étant infiniment bon & gracieux, il accorde beaucoup plus à ses créatures qu'elles ne méritent & je ne doûte point, qu'il ne comble souvent quelqu'un de ses graces pour le bien général, dont il n'est pas digne en son particulier. Représentez - vous un Seigneur qui s'est extrêmement endetté pour fournir à certains vices, auxquels il étoit adonné, admettez ensuite, qu'en poussant sa vie à un certain nombre d'années, une riche succession lui tomberoit en partage, laquelle, s'il mourroit plutôt, devoleroit à d'autres aussi indignes que lui, au lieu qu'en parvenant à un certain âge l'héritage lui reviendroit, & ses créanciers alloient être payés; supposez encore qu'il y avoit parmi ceux - ci des personnes d'un véritable mérite, qui seroient ruinés sans ressource s'il manqueroit le paiement de ses dettes; & que ces personnes s'adressoient à Dieu, pour le supplier de conserver la vie à ce Seigneur jusqu'à leur entier remboursement; enfin que le bon Dieu, en formant l'Univers, ait fait attention à ces personnes & à leurs prieres, & prolongé à leur égard la vie de ce grand debiteur, quelque peu qu'il l'ait mérité, y auroit-il  
là



là-dedans quelque chose de contraire aux sublimes qualités de Dieu? & cette intercession seroit-elle tout-à-fait inutile?

Dites-moi après, la disposition de notre grand Créateur pourroit-on la taxer d'un manque de sagesse, si pour resserrer d'autant plus les liens de l'amour entre les hommes il eut déterminé les suites de leurs destins de façon, qu'il eut eu aussi quelque égard à leurs intercessions mutuelles, & que même il en eut fait une cause du plus ou moins de bien, qu'il fait particulièrement à celui-ci & celui-là; & qu'au contraire il eut marqué les soupirs des justes, dont bien des personnes se chargent, comme la source de leurs événemens malheureux? Cet arrangement de Dieu seroit-il déraisonnable, & dérogeroit-il à ses dignités d'affermir aussi par cet intérêt commun les liens du genre humain, de faire régner un amour plus universel & d'unir de plus en plus les grands & les petits, les riches & les pauvres, pour les détourner à se mépriser les uns les autres? Ayez la bonté de prononcer là-dessus, je vous prie.

*De Z* - - - Je n'aurois rien à objecter contre une pareille disposition.

*T* - - - Bon; dites-moi donc à présent, si vous êtes en état de prouver sans replique

que, que le sage Créateur n'ait point agréé & choisi un Ordre pareil dans l'arrangement de ce monde?

*De Z* - - - je me garderai bien de faire la démonstration d'une chose contre vous; Vous en exigez trop avant que vous convenez qu'elle est prouvée.

*T* - - - Cet aveu m'est d'autant plus agréable, que l'on reproche toujourns une trop grande crédulité aux adorateurs de la révélation. Or si vous n'osez pas entreprendre de prouver solidement, qu'il renverse les attributs de Dieu, d'avoir eu égard, lorsqu'il fixa les desseins de notre terre, aux intercessions que les hommes font les uns pour les autres & aux soupirs de l'innocence dont l'oppresser se charge hardiment; & si par conséquent vous ne pouvez pas démontrer non plus, que les arrêts célestes ont été portés & suivis dans l'exécution, sans la moindre attention à ces prières mutuelles: il vous est aussi impossible de tirer au clair, que la loix du Christianisme, touchant les intercessions reciproques, renferme quelque chose d'impertinent. Au contraire elle fait preuve des sages mesures, que Dieu a pris, pour entretenir les hommes dans un amour reciproque & pour apprendre aux grands de ne

point mépriser les petits, mais de se souven-  
 nir toujours que leurs justes soupirs perçent  
 jusqu' à son throne. Par une suite de ce  
 même raisonnement, votre dernière ques-  
 tion tombe d'elle-même. Vous deman-  
 diez: Est-ce honorer Dieu, que de le  
 considérer sur le pié d'un homme, qui se  
 fait prier par mille pour faire du bien à un  
 seul? Je dis premièrement, que cette ques-  
 tion est outrée. Il n'y a point de Chrê-  
 tien qui soutienne, que Dieu ne fasse du  
 bien à aucun, avant que d'en être prié par  
 un millier d'hommes. Notre bonheur de-  
 viendrait alors en vérité fort probléma-  
 tique. Il faudrait donc former la question  
 de la maniere que voici: Est-ce-là hono-  
 rer Dieu, que de le considérer comme tel,  
 qui dans ses dispositions a bien voulu pré-  
 ter une partie de son attention aux affectu-  
 euses intercessions de l'un pour l'autre, qui  
 a bien voulu les favoriser des suites heureu-  
 ses, pour rendre aussi par-là la liaison des  
 hommes plus tendre & plus étroite? Je ne  
 crois pas, quand on habillera la question de  
 cette façon, que quelqu'un trouvera de la  
 difficulté à l'affirmer. Et en effet ne seroit-  
 ce point un honneur pour Dieu, qu'il em-  
 ploye tous les moyens possibles, pour avancer  
 le bien général & pour inviter les hommes à  
 s'en-

s'entrechérir généralement ; & enfin pour ne point donner des justes raisons à gémir sous leur comportement reciproque ? N'estimeroit-on pas beaucoup plus que l'on ne fait un pauvre homme plein de probité, si l'on croyoit que sa priere seroit bien reçu du tout-Puissant & du tout-Saint ? Et la société humaine ne seroit-elle pas reserrée d'un fort & tendre lien de plus, que les libertins se plaisent à rompre à présent presque par tout ?

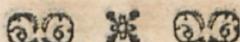
Encore. Si la loi révélée portoit : *personne ne prie & ne souhaite aucun bien pour un autre ; toutes les intercessions & tous les vœux pour le prochain soient banni parmi les Chrétiens ; que diriez-vous alors ?* Je me souviens qu'une fois dans une Compagnie, dont vous étiez aussi, on faisoit mention d'un vieux honnête & zélé Ecclésiastique, qui n'avoit pas trouvé fort séant pour ses cheveux gris, de boire à la santé du beau sexe. Je ne vous ai jamais vû plus éloquent que lorsque la prétendue pieuse simplicité de ce bon & sérieux vieillard avoit excité votre bile. Vous ajoûtiez alors, que la coutume avoit été établie de tout teins, de se souhaiter reciproquement du bien, & que Dieu avoit semé un instinct universel dans la nature de l'homme, de témoigner son amitié à ses amis par des

bons souhaits. Vous pouffiez alors votre thèse jusqu'à soutenir, que le vieux ecclésiastique étoit un monstre d'homme, parce qu'il refusoit de souhaiter du bien à son prochain. Je sçai bien que c'est souvent pour briller dans les cercles, sur-tout si celà se peut faire aux depens d'un ecclésiastique, que vous avancez ces sortes de thèses; mais je crois pourtant, que vous avez parlé alors sérieusement en soutenant, que c'étoit quelque penchant universel de souhaiter du bien à ceux que nous aimons, qui étoit fondé dans la nature d'un coeur bien né, & que Dieu-même nous y portoit & invitoit par la Nature.

*De Z* - - - vraiment je suis de ce sentiment, & je mets le souhaits sur le compte de ces civilités, qui ne sont pas purement les effets de la mode; mais ausquelles nous sommes pouffés par la Nature, parce qu'on la trouve aussi chez les Nations les plus barbares. Mais quelle différence n'y a-t-il pas entre les intercessions & les souhaits?

*T* - - - Je say bien, qu'il y a de la différence; mais à mon avis, elle n'est pas si grande que vous le voulez. Un souhait *doit* (je dis, qu'il *doit*, car dans le fond celà ne se fait pas toujours) un souhait *dis-*  
e, doit exprimer un désir tendant à faire  
arri-

arriver quelque événement aux autres, ou bien aussi à nous-mêmes. Le peu de tems qui me reste me permet seulement de m'arrêter aux bons souhaits, que nous faisons les uns pour les autres & de les comparer aux intercessions. Dans un tel souhait j'avance un désir, ou bien je le ressens véritablement, que mon prochain prospère & parvienne à tel & tel bonheur. Le même désir se manifeste dans les intercessions; mais elles diffèrent d'un simple souhait, en ce que dans le désir que l'on a de voir accroître la fortune d'autrui, les yeux s'élèvent à Dieu comme à la source de tout bonheur, ce qui ne se fait pas toujours, ou peut-être assez rarement, dans les souhaits. Les simples souhaits diffèrent encore des intercessions, que dans ceux-là on ne se soucie pas beaucoup de leur accomplissement, au-lieu que dans celles-ci on tâche aussi à obtenir de Dieu par une prière respectueuse le bien, que nous voulons à notre prochain. Mais allons; suivons une fois la trace des règles, qui servent à nos petits-mâtres dans leurs souhaits. Comparons les aux loix que les véritables Chrétiens suivent dans le même cas, & nous verrons quelles sont les plus raisonnables, & les plus équitables. Il n'y a pas long tems, qu'en



m'entretenant sur le même sujet avec un de vos Amis, je les ai couché sur le papier & rangé les uns vis à vis des autres, ainsi vous n'aurez pas de peine à les balancer; tenez les voici:

*Les règles des souhaits qui  
sont suivies*

*des véritables Chrétiens;*

*du Monde;*

On doit se souhaiter toute sorte de bien.

On doit souhaiter à quelqu'un en face ce qu'il aime à se faire souhaiter.

On doit penser en souhaitant & ne pas s'arrêter simplement aux Complimens.

Que les expressions les plus obligeantes suppléent au défaut de la sincérité.

Il faut que les souhaits partent d'un coeur tendre & honnêt.

N'épargnez pas vos souhaits quand vous voulez masquer quelques intrigues que vous tramez contre l'autre.

*Remarque.*

Régardez Dieu dans vos souhaits; c'est la source dont tout le bien de l'homme dérive.

Un esprit éveillé ne s'incommode pas de plus de règles. Il y a des gens qui possèdent au suprême degré l'art d'ennu-

Priez

yer,

Priez respectueuse-  
ment Dieu pour l'ac-  
complissement des  
bons souhaits.

yer, qui disent qu'on  
doit penser à Dieu  
en souhaitant; mais  
quel fardeau incom-  
mode ne feroit - ce  
pas? Ce n'est pas ainsi  
qu'un esprit libre  
donne dans l'esclava-  
ge, Il souhaite sans  
se charger du soin  
de l'accomplissement;  
D'autres prétendent  
même, qu'on doit  
prier Dieu pour l'ac-  
complissement des  
voux: Mais ce sont  
des pauvres fots qui ne  
savent pas ce que c'est  
qu'un Compliment;  
combien de fois ne  
faut-il pas, qu'un  
homme d'esprit sou-  
haite quelque chose  
à un autre, dont il  
voit le contraire avec  
plaisir?

Je me flatte d'avoir passablement ébauché  
mes règles; Quelles sont à présent les plus  
raisonnables?

*De Z* - - - Oh! mais qui peut mettre tant de solidité aux bagatelles de la conversation? Ce seroit fait de ma vie, que de me vouloir imposer un tel joug.

*T* - - - Un petit exercice rendroit tout cela facile & agréable; à combien de pénibles choses ne vous assujettissez-vous pas à la Cour? Combien de tems n'êtes-vous pas obligé de vous tenir debout dans une contenance des plus incommodes? Avec combien de scrupule ne pésez-vous pas toutes vos paroles? Vos complimens & vos dissimulations-mêmes ne coûtent-ils pas infiniment à un esprit éclairé & véritablement grand?

*De Z* - - - Il est bientôt midi & il faut que je vous dise adieu. Je vous souhaiterois encore un bon dîner, si vous ne m'aviez pas dit tantôt, combien vous exigez pour faire un bon souhait. Et à l'avenir je ne vous souhaiterai plus rien.

*T* - - - Et moi je vous en souhaiterai d'autant plus, & cela du meilleur coeur du monde.

Nous allames l'apresdîné, Mr. T... & moi au jardin de Mdm. de S...; Mr. de S... nous mena dans un Cabinet à part, pour passer une heure seul avec nous, & fit les questions suivantes à Mr. T...

*De*

De S - - - Vous m'avez ramené hier & avanthier à un devoir, dont j'ai été fort éloigné depuis quelques années. Je reconnois fort bien, fitôt que je rentre en moi-même, que l'on vit dans les plaisirs bruyans de ce monde, sans penser ni à Dieu, ni à foi, ni à l'éternité. Le printems de notre vie s'en va avec la fougue des passions & dans un trouble continuel. Ceux qui ont atteint un âge plus mûr, se jettent à corps perdu dans les soins & les occupations. Votre conversation, Monsieur, m'a déjà servi d'occasion de faire plusieurs réflexions sur ce sujet, & j'ai pris la ferme résolution de mettre mon esprit dans une toute autre assiette. C'est pourquoi j'ai commencé à réfléchir mûrement aus vérités de la religion, & m'en former une idée plus juste, que je n'en ai eu jusqu'ici, bien resolu de continuer mes recherches & de recourir principalement dans ces sortes de matieres à vos lumieres. Car vos entretiens m'ont souvent convaincu, combien de fausses idées se glissent dans notre Esprit en matiere de religion, qui nous font manquer à l'estime & au respect que nous lui devons si justement. Mais lorsque j'ai medité ce que vous nous dites hier de la priere, je n'ai pas pû définir, ce que c'est que de *prier*

*au Nom de Jésus Christ.* Vous m'obligerez donc infiniment de m'en dire votre sentiment.

T--- C'est me faire un sensible plaisir, que de me parler de Dieu & des choses divines, quand j'ai l'honneur d'être avec vous. J'ai cherché le repos de mon ame de toute façon; mais je ne l'ai trouvé qu'en Dieu, & en tout ce que son Amour nous fait esperer. J'ai aspiré aux honneurs & richesses. Mais comme les passions des hommes vont pour ainsi dire à l'infini, il me restoit toujours quelque chose à désirer, & je remarquois enfin, que mêmes les Rois ne peuvent pas borner leurs désirs. J'ai joui de toutes sortes de plaisirs; mais ils ont été suivis & mêlés de bien des amertumes. Mes années s'enfuyent comme un torrent, peut-etre n'ai-je qu'un petit reste à vivre. La mort, le tombeau & la pourriture m'effrayent, & qu'est-ce que le monde a pour appaiser cette frayeur & rassurer mes esprits épouvantés? Rien, non, rien du tout. Dieu & la bienheureuse immortalité dont il nous a assuré la vérité par la mort de Jésus Christ, sont les consolations uniques qui peuvent rendre le calme à mon Ame. Je goûte la plus douce satisfaction d'en parler, & nous passons quel-  
que

que-fois des heures entieres, Monsieur le Comte & moi, dans ces contemplations consolantes. Ce fera donc un plaisir des plus raffinés pour moi, d'examiner la question que vous venez de me proposer. Mais il faut que j'établisse premièrement la véritable signification de ce que c'est, que de *faire quelque chose au nom d'un autre*. Ces paroles signifient, tantôt faire quelque chose à la place d'un autre; tantôt par ordre & en vertu d'un pouvoir d'autrui, & souvent tout cela à la fois. Un tuteur fait un accord au nom de son Pupille, c'est-à-dire en sa place. L'ambassadeur d'un Roi fait la paix au nom de son Maître, cela veut dire en sa place, par son ordre, & par un plein-pouvoir de sa part. Prier quelqu'un au nom d'autrui, c'est demander quelque chose à un tiers, à la place d'un autre & en vertu d'un ordre, & plein-pouvoir exprès de lui. Quand nous prions quelqu'un par ordre & plein-pouvoir d'un autre: nous tâchons d'obtenir quelque chose pour celui au nom duquel nous prions; ou bien pour nous-mêmes, ou en faveur d'un ami, & nous nous servons seulement du mérite & du credit du premier, que le dernier respecte. Nous nous en remettons à la confiance dont le premier se promet du dernier

l'accom-

l'accomplissement de nos demandes. Dans l'un & l'autre cas on dit que l'on prie au Nom d'un autre.

Je crois que notre Sauveur, lors qu'il commanda à ses disciples de prier le Pere *en son nom*, y sous-entendoit tout ce que cette expression pouvoit renfermer. Et selon mon avis, il y a quelque chose de particulier & d'universel dans le discours, que Jésus-Christ fait sur la priere. Le particulier n'est que pour ses disciples & les premiers messagers de l'Évangile. C'est à eux qu'il promet, que rien ne leur seroit refusé, quand ils prioient le pere en son nom; c'est-à-dire à sa place & pour lui, savoir pour son Royaume & son bien; comme par exemple de leur accorder le don de faire des miracles. Les premiers Prédicateurs de l'Évangile étoient d'une eminente façon Ambassadeurs de Jésus Christ. Ils pouvoient demander & faire d'avantage que les Ministres d'aujourd'hui. Ils avoient un plein-pouvoir de demander au Pere les plus grands miracles au nom de Jésus Christ, c'est-à-dire à sa place, par son ordre & pour l'avantage de son Royaume, & ils furent exaucés. Mais quoique ces promesses ne regardent point dans un degré aussi eminent le reste des Aimés de  
 Jésus

Jésus Christ: je crois pourtant, qu'ils n'en font pas tout-à-fait exclus; qu'ils peuvent en profiter & s'attendre à être exaucés toutes les fois qu'ils prient le Pere par Ordre, Promesse, Intercession & Mérite de Jésus Christ. Je vous dirai en peu de mots, ce que cela signifie. Quand nous cherchons d'obtenir quelques grace de nos protecteurs ou que nous les remercions de leurs bienfaits, nous alleguons ordinairement avec une humble défiance, que nous avons trop peu de mérite, pour oser esperer de réussir. Il y en a même, qui se servent fort mal à propos & fort ridiculement de la formule: Qu'ils étoient indignes de la grace d'un autre. Ces complimens se font pour témoigner à l'autre, que nous savons apprécier la grace & que nous reconnoissons notre devoir à lui témoigner d'autant plus notre reconnoissance & nos obligations. Si nous rendons donc tant d'honneur aux hommes, combien n'en devons nous pas rendre à Dieu? En vérité nous sommes bien plus indignes de ses graces & de ses bienfaits, nous, qui faisons si peu de cas de lui & de sa sainte volonté. Nous en sommes même si indignes, qu'on pourroit lui faire des reproches, qu'il nous prodiguoit ses graces, s'il ne les avoit point levé d'une maniere

nriere



niere inattendue. Un Gouverneur de vastes Etats, qui veut marquer une sagesse consommée, doit avoir bien garde de ne point donner des apparences, qu'il soit porté également pour le bon & le mal, les dignes & les indignes. Les loix ne seroient que des vains foudres, & tout tomberoit dans un désordre affreux; on ne distingueroit pas l'honnêt-homme du traître. La plus sévère justice n'est proprement que l'amour distribué selon les loix de la sagesse, & une indulgence continuelle ne serviroit pas même à se faire aimer. Supposons pour nous rendre cette vérité d'autant plus sensible, que nous étions très devoués à un Prince & qu'un autre le trahissoit ouvertement; que nous étions scrupuleux à remplir les loix de la justice & de l'équité envers tout le monde, & que l'autre commettoit les plus criantes injustices, & nous faisoit tout le tort imaginable. Que sans aucun égard, la bonté du Prince se repandoit également sur l'un & l'autre; seroit-il possible que nous le pourrions aimer? N'aurions-nous pas le coeur toujournavré de chragin, de voir si fort humilier notre attachement, & l'ennemi du Prince & de son païs marcher d'un pas égal avec nous? jamais Dieu pourra-t-il prendre le caractère d'un Prince si

in-

indolent ; Lui, qui a mis tant d'ordre & de symmetrie dans le monde phisique , auroit-il été moins exact dans l'ordre moral ? Lors donc qu'il nous a voulu traiter comme ses enfans, quoique nous nous conduisions à son égard comme des valets opiniâtres & refractaires, il a dû nécessairement éviter l'apparence d'être porté également pour ses amis & pour les conteinteurs de sa Majesté. C'est ce qu'il fait en nommant Jésus le chef du genre humain, & en le faisant souffrir pour les péchés de tout le peuple, afin que non seulement sa grace, mais bien aussi sa sainteté, l'importance & l'inviolabilité de ses loix, & l'ordre de son royaume fussent revelés. Voilà jusqu'où Dieu a été obligé d'aller, pour nous pouvoir faire sentir les effets de sa grace sans reproche & sans préjudice de son royaume. C'est donc bien Dieu, à qui nous devons l'honneur de reconnoitre humblement dans nos prieres notre très grande indignité, & nous abandonner entièrement à sa miséricorde, au mérite & à l'intercession de notre Sauveur & notre chef, comme aussi à l'expiation qu'il nous a méritée. C'est bien lui, dont nous devons célébrer & glorifier de cette façon la bonté infinie ; & c'est cette espèce de veneration pour les graces divines, que notre redem-

rédempteur nous recommande, quand il nous apprend à prier Dieu en son Nom. Nos prières gagnent par-là le vrai point de leur hauteur & perfection, & une force vraiment touchante. Supposez que mon Pere vivoit encore; qu'il avoit un ami qui l'aimoit tendrement, mais que j'avois méprisé & défobligé de toutes manieres; que par la fuite ayant besoin de la protection de cet ami, & reconnoissant la bêtise de m'être rendu indigne de sa bienveillance, je m'adressois à lui, en lui disant: que ma fortune étoit absolument entre ses mains; que je reconnoissois m'être rendu indigne de ses bontés, puisqu'au-lieu de chercher à les mériter, je n'avois pas manqué une seule occasion pour lui causer toute sorte de chagrin; que je m'en repentissois sincèrement & lui en demandois mille pardons; que je n'avois rien qui le pouvoit porter à me favoriser, son humanité reconnue & l'amitié, dont il honoroit mon Pere, étant mon unique ressource; que je le priois pour l'amour de ce digne Pere, d'oublier la méchanceté du fils, & de ne point lui refuser sa précieuse bienveillance, qui l'obligeroit dès ce moment à lui vouer un respect infini: ne seroient-ce point ces mêmes sentimens & cette façon de s'exprimer,

mer, que nous conseillerions à un tel fils ?  
 Mêmes idées, mêmes expressions doivent  
 naître dans nos coeurs, selon l'intention de  
 Jésus, quand il nous enseigne à prier en  
 son nom. Nous devons reconnoître dans  
 une parfaite contrition de nos coeurs notre  
 indignité, & n'attribuer ses bienfaits qu'à  
 une grace miséricordieuse, à une grace,  
 qui par la mort de notre médiateur a dû  
 être premièrement liberée de toute appa-  
 rance d'une profane indolence, & de tout  
 reproche préjudiciable au Royaume de Dieu.  
 Nous ne devons jamais nous fier à notre  
 propre mérite, mais nous en rapporter  
 uniquement à la dignité, au mérite & à  
 l'intercession de notre juste chef Jésus Christ,  
 afin que notre esprit fier & insupportable-  
 ment orgueilleux descende de sa hauteur,  
 s'humilie respectueusement au dessous de  
 Dieu, & s'anime au plus fort & plus re-  
 connoissant amour de Dieu. Quel sage  
 arrangement ! Quelle profondeur de la  
 sagesse divine ! Remarquez bien cet amas  
 brillant de tant de vertus attraïantes,  
 dont l'ame est embellie, qui prie au  
 nom de Jésus Christ. L'humilité, la re-  
 pentance, une tendre soumission à Dieu,  
 la reconnoissance & l'admiration de l'  
 amour de Dieu pour les hommes, le re-

K

tour

tour d'un amour fidel, un saint désir à glorifier Dieu, un zèle à bien repandre le renom de ses graces, & à les révérer par les plaisirs d'une vive obéissance, y forment un concours ravissant. Et ce concours heureux ne porteroit-il pas Dieu à exaucer nos prieres? Mais il s'ensuit de soi-même que nous ne pouvons demander à Dieu au nom de Jésus Christ, qu'autant que nous y sommes autorisés par son pouvoir & sa promesse. Nous en trouvons un abrégé dans la priere, qu'il a appris à ses disciples & à nous. Vous pouvez inférer de-là qu'il n'y a rien d'étrange dans cette espèce de priere. Elle nous mene à la veneration des graces divines, tout comme les hommes en exigent quelque fois l'un de l'autre. Nos protecteurs s'aperçoivent avec plaisir que nous reconnoissons leurs graces, comme supérieures à nos mérites, & Dieu est infiniment plus digne de cet honneur.

Nous nous promenâmes là dessus au jardin & allâmes droit à la serre, pour y voir les fleurs de quelques petites Aloés. En y arrivant nous trouvâmes plusieurs vitres cassés & le plomb enfoncé. Mr. de S - - - se mit fort en colere & il lui échappa de dire: Dieu me punisse si ce n'est encor cet animal

mal de garçon de Jardinier qui a donné contre ces vitres avec quelque potée.

Mr T - - - ne répondit rien au commencement; il remarqua seulement la beauté des différentes plantes en fleur, & me montrait par ci par là quelque belle fleur. Il loua ensuite le bel ordre de la serre, admira la variété & la rareté des plantes, & calma ainsi l'esprit de Mr. de S - - - Nous en sortîmes peu après & en passant encore les vitres cassées, Mr. T - - - disoit ces vitres sont des miroirs beaucoup plus fideles que tous les grands miroirs que vous avez dans votre maison. Comment? demanda Mr. de S - - - C'est que ceux-ci ne réfléchissent que le visage & les habits, reprit Mr. T - - - & que ceux-là nous représentent, l'intérieur de l'ame & ses mouvemens secrets. Ah! je scai bien, mon cher Mr. T - - -, repartit Mr. de S - - -, que je prens feu trop facilement pour des choses qui n'en valent quelquefois pas la peine. Avec quel plaisir ne me debarrasserois-je pas d'un mal qui m'a attiré fort souvent du chagrin & des mauvaises affaires. Mais cette chaleur se dissipera, puisque je m'y oppose aussi-tôt que j'ai seulement un moment de tems pour faire des réflexions.

Mr. T--- répondit: souffrez, je vous prie, que je prenne la liberté de vous dire encore une chose, puisque vous avez la bonté de prendre en si bonne part les remarques que je fais. Vous connoissez à présent mon cœur, & vous savez que mes avis sont toujours accompagnés du respect que je dois à votre personne. J'entends souvent que vous, aussi bien qu'une infinité d'autres, se servent du nom de Dieu & de Jésus Christ, sans cette vénération que nous lui devons. Il y a un moment que des expressions vous échapperent, qui me font frémir. Vous provoquiez les punitions de Dieu dans une affaire, dont vous n'aviez pas seulement la moindre certitude. N'y a-t-il pas là-dedans un mépris de Dieu & de ses jugemens pour peu que vous y faites réflexion? Je sçai bien, que c'est machinalement & sans qu'on y pense, que ces imprécations sortent de notre bouche. Mais celui qui reconnoit & sent en quelque façon la grandeur incommensurable de Dieu; Celui qui reconnoit la sévérité des jugemens de son souverain Juge, & dont l'ame est pénétrée de leur effroi; celui, dis-je, seroit-il bien capable de prendre une telle habitude & de s'y roidir? seroit-il possible que celui, qui provoque à tout moment la foudre

foudre vangeresse de l'Eternel, craigne Dieu & ses jugemens? Mais c'est sur-tout contre le respect que nous devons à Dieu, & à notre Sauveur, que de mêler légèrement leurs noms à notre discours & d'en faire des proverbes.

Celui qui s'accoûtumeroit à se servir du nom du Roy de la maniere que nous nous servons ordinairement de celui de Dieu & de Jésus Christ, ne blesseroit-il pas toute bienfiance? sur-tout si cela se faisoit en présence du Roi-même? O que l'on est circonspect & respectueux envers les Divinités terrestres? & quel peu d'égard à-t-on pour Dieu? Dieu & notre Sauveur ne mériteroient-ils pas que nous eussions plus d'égard pour leurs noms, & que le son seul imprimât du respect dans nos Ames. Ces noms ne devoient-ils pas à juste titre nous être si respectables, qu'il nous seroit du tout impossible de les prendre en vain? J'ai été toujours sensiblement émû, quand j'ai lu du grand & savant Anglois, le Chevalier Boyle, que lors qu'il s'est servi du nom de Dieu, il s'est tû quelques momens, pour pouvoir penser à Dieu avec assez de respect. Que croyez-vous, ne seroit-il pas très raisonnable & chrétien, ne seroit-il pas même d'un grand avantage, si nous imprimions

de bonne heure à notre jeunesse: que Dieu est si glorieux & si majestueux, qu'on ne doit pas même prononcer son nom sans penser respectueusement à lui, & que nous ne lui permettions jamais, de se servir du nom de Dieu & de Jésus Christ avec irréverence.

*De S---* Je reconnois fort bien, que c'est une mauvaise habitude que celle des Chrétiens, d'avoir si peu d'égard pour Dieu, notre Sauveur, & leurs noms respectables. Je vous suis donc infiniment obligé de vos sinceres avis touchant ces mauvaises manieres. Soyez persuadé, que ce sera pour la dernière fois, que vous m'y avez vû retourner.

*T---* Vous promettez beaucoup plus, que vous n'êtes en état de tenir. On ne se défait pas tout d'un coup d'une habitude. Elle nous entraîne insensiblement. Il est par conséquent nécessaire, que pour la corriger, on nous réitere souvent un avis salutaire. Mais comme les hommes n'aiment point les donneurs d'avis, & qu'il n'y a pas beaucoup qui veulent se donner cette peine odieuse, la plûpart d'entre eux gardent un plis, qui ne leur fait pas grand honneur.

*De*

De S--- Vous ferez donc l'ami, à qui je demande en grace, de me dire tout ce que vous jugerez mériter quelque censure.

Nous retournâmes quelques jours après au même jardin, ou nous rencontrâmes l'après-diné une nombreuse Compagnie. M<sup>de</sup> de N--- en fut, aussi bien qu'un certain Mr. de X--- & on joua à plusieurs tables. Il avoit fait déjà quelque tems une chaleur extraordinaire; mais cet après-midi le ciel se couvroit de nuages. Vers le soir il commença à tonner & à faire des éclairs, & une grande tempête s'approcha de la Ville, ce qui obligea M<sup>de</sup> de N--- à quitter le jeu. Mr. X-- qui étoit assis à une table proche de la sienne, lui disoit là-dessus: Et vous avez tant de respect pour un simple effet de la nature, Madame? Ouy, repondit-elle, j'ai infiniment de respect pour un effet majestueux de la nature, qui me prêche si efficacement la grandeur de Dieu, mon néant, l'incertitude de ma vie & de tout ce que j'ai au monde. Je vous ai vû plus d'une fois quitter le jeu par déférence pour les hommes; pourquoi vous paroît-il donc si étrange, que je le quitte dans un tems, où je vois le ciel couvert de nuages, source abondante de bénédictions, mais aussi d'affreux désastres; & de

suites homicides pour les hommes, qui  
 embrasent des villes & villages, & rava-  
 gent des campagnes entières? Est-il donc  
 si irraisonnable, d'arracher ses pensées aux  
 plaisirs dans ces occasions & de les élever  
 à ce Dieu, qui nous prouve si sensiblement,  
 que tout est entre ses mains? Que vous fa-  
 vez colorer joliment la peur que vous avez!  
 reprit Mr. de X--- He! non point du tout,  
 repartit M<sup>d</sup>me de N--- j'avoue ma peur,  
 & vous, Monsieur, qui faites le héros, la  
 peine que vous vous donnez, pour sauver  
 les apparences, marque certainement que  
 vous craignez aussi bien que moi. Il y a  
 des accidens de bien moins de conséquence  
 qu'une tempête, qui vous donnent de l'  
 épouvante. Quand la tête vous fait seule-  
 ment un tant soit peu de mal; vous faites  
 courir au Medecin, fût-il minuit, & vous  
 êtes beaucoup plus en peine de vôtre vie  
 que je ne le suis. C'est seulement ici que  
 vous déguisez votre peur. Et savez-vous  
 pourquoi? La raison en est la mode de nos  
 jours. On fait semblant de ne pas craindre  
 le tonnerre, pour se distinguer du petit peu-  
 ple, dont la plûpart chantent & prient  
 Dieu dans un orage. On auroit la mine  
 de craindre Dieu en craignant le Tonnere,  
 & c'est pour n'en avoir pas même l'appa-  
 rence

rence, qu'on affecte un air courageux. Je ne crains point le Tonnerre, répondit Mr. de X---, il faudroit sans cela craindre aussi les tuiles du toit, puis qu'elles peuvent tomber, quand je sors de la maison. Jouez toujours reprit Mdm. de N--- je m'en vais me mettre autre part, pour ne pas vous interrompre. En attendant l'orage approcha toujours & ses coups étoient si violens, que toute la maison en trembla. Enfin un éclair tomba avec éclat dans un pavillon voisin & y tua un homme. Tout le monde en fut épouvanté. Les cartes tombèrent des mains de Mr. de X--- & de sa partie, & sa frayeur fut telle qu'il tomba à la renverse avec sa chaise. Mdm. de N--- fut la seule qui garda son sang froid. Elle accourut pour relever Mr. de X--- en lui disant, & vous avez du respect pour un coup de foudre? Mr. de X--- demeura tout court. Et après s'être reconnu un peu, il eut soin de prendre une dose de poudre antispasmodique, qu'il portoit toujours sur soi par précaution.

Nous avons jusque-là passé le tems avec beaucoup d'agrément. Mais notre Compagnie & notre satisfaction subit un grand revers à la fin de l'été. Mr. T--- étoit pléthorique, & quoique son tempera-

ment avoit travaillé long tems à se décharger par les hémorrhoides, il n'en avoit pû venir à bout. Le sang se franchit enfin un passage par les poulmons. Il avoit souvent souffert des angoisses de coeur terribles, qui s'étoient bien rallenties pour quelque tems par des saignées, sans pourtant que le fond du mal avoit été levé.

Il revint à la fin du mois d'Aout de l'église un dimanche l'après-diné avec ces angoisses, & me fit prier pour lui tenir compagnie dans sa chambre. Nous nous y promenâmes ensemble; mais dans le tems, que nous y pensâmes le moins, il lui prit un accès de toux, & il fût obligé de rendre une quantité de sang par la poitrine. Nous en fûmes extrêmement effrayés, quoique je le fûs beaucoup plus que lui. Je le conduisis à un lit de repos, & j'envoyai aussitôt quérir le plus habile médecin & son chirurgien. Le médecin resolût une saignée, & ordonna en même tems des remèdes convenables au malade. L'hémorrhagie en perdit sa violence; & il ne rendit que très peu de sang. Après minuit il dormit d'un profond sommeil, & ne ressentit le lendemain, qu'un peu de foiblesse. Mais de tems en tems il cracha en toussant encore du sang, qui s'assembloit dans les poulmons. Il resolut

folut donc de prendre le parti le plus sûr, & de donner ordre à ses affaires. Il commença par faire son testament; & ses parens pouvant se passer de son bien, il legua un fond considérable, dont les revenus devoient être employés pour secourir des pauvres malades, & pour les soigner. Il avoit souvent remarqué, combien la situation d'un pauvre dans sa maladie étoit triste, surtout si elle étoit de quelque durée. Il s'étoit apperçu, qu'ils manquoient souvent dans leur misere des secours les plus nécessaires & de toute recreation. Il s'étoit souvenu de la connoissance, que notre Sauveur avoit eu de la situation de ces infortunés; Combien il avoit été touché de leurs miseres, lorsqu'il nous obligea de la maniere la plus expressive, de subvenir à leurs besoins. A la vue de l'état déplorable de ces personnes, Mr. T--- s'étoit souvent dit: J'aurois pû être aussi misérable & aussi abandonné qu'eux, & Dieu peut encore me jeter dans les mêmes circonstances. Ces réflexions l'avoient déjà porté depuis quelques années, à faire du bien à ceux, que la pauvreté & les infirmités affligeoient à la fois. Et ces personnes lui pèserent encor au coeur, quand il fut sur le point de passer à l'éternité.

Mr.

Mr. T--- se porta fort bien le lendemain & ne cracha presque plus de sang. Il se resolut pourtant de participer au repas institué en mémoire de la mort de son Sauveur. Car disoit-il, une mort mérite bien d'être annoncée, de la maniere la plus solemnelle, à laquelle nous sommes redevables de la douce assurance d'une vie éternelle. Elle mérite sur-tout d'être contemplée, & célébrée, quand nous sentons nous mêmes les frayeurs de la mort, & que nous en pouvons triompher par la mort & la résurrection de Jésus Christ. Il ajoûtoit: Je veux laisser un bon exemple aux autres aussi dans ma maladie, & leur montrer, comment on doit s'assurer de son Sauveur & se préparer à une fin chrétienne, quand l'esperance de vivre en flatte encore le désir. C'est pourquoi il envoya chercher encore le même jour un certain Ministre, homme d'un grand mérite, qui par ses discours édifiants & sa vie exemplaire s'étoit attiré sa confiance préféablement aux autres. Il arriva avant midi, & quand Mr. T--- l'eut mis au fait de sa situation & de son dessein, le Ministre lui témoigna la part sensible, qu'il prenoit à sa mauvaise santé, & le plaisir qu'il ressentoit de voir son esprit en si bonne disposition. Quelle  
satis-

satisfaction pour moi! disoit-il, de voir une fois un malade, qui dans les circonstances les plus flatteuses, & dans la plus grande espérance d'un entier rétablissement, songe sérieusement à la mort, & à ce qui se fera de lui après. Que ne puis-je trouver tous les malades, que j'assiste, dans une si heureuse occupation. Mais comme ils s'imaginent, que c'est une marque certaine de leur mort, que de mettre ordre à leurs affaires, ils negligent de se préparer pour l'Eternité, jusqu'à ce qu'il ne leur en reste plus de tems. Je me fers de l'occasion, que vous m'offrez, pour m'entretenir avec vous des matieres qui entre autres sont fort nécessaires à votre dessein. Je n'aurois pas besoin de vous en parler, persuadé que je suis de vos profondes connoissances dans les vérités du salut, de votre désir à plaire au Seigneur, & de votre ardeur à travailler à vôtre salut avec crainte & tremblement. Mais nous ne nous souvenons pas toujours de tout, & je vous assure que souvent un enfant que j'enseigne, m'instruit à son tour, en m'amenant une idée, que je n'ai pas approfondi auparavant avec tant d'attention. Si je ne suis donc pas en état de vous dire quelque chose, que vous ne sachiez déjà: je reveillerai peut-être des idées, qui vous  
 sont

font familiares, mais dont vous ne vous seriez pas ressouvenû à présent, & qui peuvent cependant vous édifier, comme je ne doute pas d'être édifié par vous à mon tour. Vous voulez, c'est-là votre saint dessein, vous arranger d'une maniere, que vôtre maison soit en ordre, & que vous puissiez, rempli de joye & de consolation, resigner votre ame rachetée aux ordres du Duc de votre salut, lorsque le Seigneur vous appellera. Pour faciliter ce dessein, vous songez à faire revivre efficacement dans votre ame la mémoire de la mort & de la redemption de Jésus Christ, & prendre pour cet effêt le repas de la nouvelle alliance, que notre fidele Sauveur a institué immediatement avant sa passion, pour exciter le souvenir de sa mort & de son amour dans nos ames appésanties, le renouveler sans cesse & entretenir l'harmonie la plus étroite avec nous. Ce dessein est si important, qu'il mérite absolument un mûr examen de nous-memes. O que ceci est surtout nécessaire, quand nous sommes sur le point de comparoître devant le Juge des vivans & des morts. Ah! mon digne ami, Dieu ne nous a pas placé pour rien dans ce monde. Il nous a donné des forces pour produire du bien. Il aime son royaume  
avec

avec tendresse. Le ciel & la terre tournent pour son bien. Et quelle ne doit pas être l'obligation des créatures raisonnables à diriger leurs forces à ce grand but. Dieu vous a confié beaucoup, mon très cher ami. Il vous a donné beaucoup d'esprit, & il vous a mis dans des circonstances où il a pû être cultivé. Il vous a donné deux occasions importantes, où vous avez pû l'employer pour le bien de mille & mille personnes. Vous savez de quel poids vos conseils étoient dans les plus grandes affaires, à la place que vous possédiez les autres fois ici. Un Seigneur vous a été confié du depuis, dont dépendra peut-être un jour le bien d'un grand païs; ainsi le bonheur de plusieurs milliers de personnes a été d'une certaine façon entre vos mains. Le Seigneur en demandera compte; Le Seigneur qui trouve une satisfaction infinie à voir ses créatures heureuses; Le Seigneur qui a donné sa vie pour le bien des hommes. Jetez les yeux une fois, je vous prie, sur l'étendue de ce compte & représentez-vous celui qui éprouve les coeurs & les entrailles. Je ne vous rapporte pas tout ceci, comme si j'avois quelque chose à vous reprocher, mais seulement pour vous indiquer les moyens, dont je me sers, pour  
 humi-

humilier mon esprit devant Dieu, pour me convaincre de mes grands péchés, & de la miséricorde infinie, que Dieu est obligé de me faire, si je ne dois par être confondu le jour de son jugement. Ah! mon plus cher ami, combien ne négligeons-nous pas de tems en tems? combien de bien ne pourrions-nous pas faire que nous passions légèrement? Grand Dieu! si tu veux exiger de nous des comptes, qui est-ce celui qui pourra se justifier? combien de fois n'oublions-nous pas l'attention, que nous te devons & à ta sainte volonté. Combien de fois n'oublions-nous pas, que nous devons travailler de toutes nos forces au bien général du monde? Combien de fois ne nous opposons-nous pas au bien de ton Royaume? Combien de fois ne nous laissons-nous pas emporter par le monde & par la fougue de nos passions, & nous départons de ton amour? Seigneur je me jette à tes piés, ne juge pas ton serviteur à la rigueur! Aye pitié de ton foible enfant, laisse le participer à la redemption, qui s'est faite par Jésus Christ.

Je vous suis bien obligé, repondit Mr. T--- de votre agréable visite, & des fideles instructions que vous venez de me donner. Vous m'avez engagé à la plus sérieuse

se

se & la plus importante recherche. Je repasserai aujourd'hui avec toute l'attention possible ce que vous m'avez dit, & demain je prendrai le corps & le sang de mon Sauveur de vos mains. Mais toi, o mon Dieu! qui m'as mis sur le bord du sepulchre & aux portes de l'Eternité, prépare mon ame pour les Habitacles des justes. Fais-moi quitter par la mort tout ce qui te deplait, si je dois finir ma vie. Efface mes péchés, mon Sauveur, & que ton St. Esprit m'acheve à mon salut. Mais, o mon Dieu! que tous mes jours te soient uniquement consacrés, si c'est ton bon plaisir que je retourne à la vie.

Mr. T--- me disoit, quand le Ministre fût parti: Je voudrois bien être seul cette après-dîné, & ne voir que Mr. le Comte & vous. On défendit donc aux domestiques de laisser entrer qui que ce seroit. Mais un certain Capitaine, qui étoit venu l'après-dîné, pour s'informer de la santé de Mr. T---, n'ayant point rencontré de domestique, entra brusquement dans la chambre, où le malade qui s'étoit un peu levé, se trouva avec Mr. le Comte & moi. Les premiers complimens finis, il débuta d'abord par se plaindre de la sotte opiniâtreté du Ministre de la garnison. Le Capitaine

L avoit

avoit engagé deux deserteurs, & leur  
 avoit fait prêter serment. Le Ministre en  
 ayant été averti, s'étoit rendu auprès du  
 Capitaine & lui avoit demandé en grace de  
 prévenir, que ces gens-là ne venoient pas  
 se confesser à lui; puisqu'il ne sauroit que  
 leur représenter vivement la griéveté de  
 leur crime, & l'horreur du parjure, &  
 leur signifier que la malédiction de leur  
 premier serment les suivroit par tout, jus-  
 qu'à ce, qu'ils auroient contenté la Com-  
 pagnie, dans laquelle ils s'étoient aupara-  
 vant engagés par serment; Que d'ailleurs le  
 Ministre vouloit faire un cas de conscience  
 de ce que l'on engageoit un deserteur par  
 des liens si sacrés, & cela parce qu'on sa-  
 voit premièrement, qu'un serment ne sau-  
 roit retenir un homme, qui avoit déjà  
 prouvé en effét, qu'un parjure ne lui cou-  
 toit rien; & puis après, par ce qu'on le  
 faisoit jurer de ne point retourner à son  
 drapeau, & de rester ainsi parjure à jamais.  
 Enfin qu'il s'en avoit rapporté à la conscience  
 de Mr. le Capitaine, si un tel serment pou-  
 voit être excusé devant Dieu. Cette repré-  
 sentation l'avoit mis si fort en colere, qu'à  
 peine pouvoit-il trouver assez de paroles,  
 pour depeindre la bêtise des Ecclesiastiques.  
 Ne seroit-ce point fort à propos, disoit-il,  
 de

de garder en tems de guerre les soldats aux Ennemis, & lui renvoyer ses deserteurs pour l'aider à nous tuer?

Autant que je comprends le sens de l'aumônier, repartit Mr. le Comte, ce n'est pas là son intention. Car en premier lieu nous avons à présent la paix, & les deserteurs ne viennent pas de l'Ennemi. Après cela il ne s'agit pas non plus de savoir, si on doit intercepter les deserteurs & les renvoyer à l'Ennemi. La remontrance du Ministre ne decide pas même la question, si vous devez prendre un deserteur dans votre Compagnie ou non. Il n'exige point, que vous renvoyez les deux hommes; il ne fait que vous prier de les empêcher seulement à ne point venir à la confession auprès de lui, parce qu'il ne leur pouvoit rien dire, si non qu'ils étoient des parjures, & qu'ils le resteroient, tant qu'ils ne se déchargeroient point de leur premier serment d'une façon legitime, & qu'ainsi ils n'avoient point de part à la grace de Dieu. Or jugez vous-même, Monsieur, est-ce qu'un Ministre consciencieux peut bien dire autre chose à des deserteurs volontaires? Il lui a paru de la dernière importance, d'exiger un serment de quelqu'un de vouloir rester, éternellement parjure.



Un tel serment vous paroît-il raisonnable? Le Capitaine répondit, entre gens de guerre, on n'y peut pas regarder de si près.

Mr. T---, qui n'avoit pas encore parlé pour épargner sa poitrine, répondit enfin: j'ai peut-être occasion de parler au Ministre de vôtre garnison. Je le persuaderai à-retracter son sentiment le dimanche prochain, & à déclarer publiquement qu'il avoit été jusqu'ici assez mal avisé de croire, qu'un deserteur parjure & malicieux commettoit un grand péché, & ne pouvoit participer à la grace de Dieu; Qu'on l'avoit convaincu du contraire; qu'un parjure n'importoit pas tant; que les deserteurs restoient les enfans aimés de Dieu, si même ils quittoient leurs Régimens sans des raisons importantes; Que le ciel ne leur feroit pas fermé pour celà, l'état militaire leur y donnant un passe-droit. Le Capitaine se leva & s'en alla.

Mr. T-- Nous pria là-dessus de le laisser quelques heures seul, pour se préparer à son dessein. Je ne revins que le soir fort tard & je le trouvai fort triste & abbatu contre son ordinaire. Je lui souhaitois la bonne nuit, & fus me coucher aussi: Il me fit appeller le lendemain de grand matin. Je courrus chez lui & le trouvai dans

une

une grande angoisse. Je lui demandois, si sa poitrine n'alloit pas bien? Non, dit-il, mon corps se porte bien; Mais mon esprit est extrêmement agité. Je n'osois pas m'informer du sujét de ses inquiétudes, parce que nous ne voulions pas qu'il irritât les poulmons à trop parler, & je m'asseyois tranquillement à côté de son lit. Quelque tems après je lui demandois, si je devois lui lire quelque chose. Non, dit-il, mais envoyez chez le Ministre, & faites lui dire, que je ne communierai pas aujourd'hui, & que je le priois de m'honorer de sa visite. Le Ministre vint, & Mr. T--- lui dit: vous m'avez rappelé hier une chose de la dernière conséquence, savoir l'examen de moi-même, comment je me suis jusqu'ici servi de mon esprit, & sur-tout comment je l'ai employé en deux occasions importantes pour le bien de mon prochain. La visite d'un certain Seigneur, qu'il m'a fallu recevoir contre mon gré, & que Dieu avoit envoyé sans doute, m'a fait souvenir d'un tems, où j'ai fait un très mauvais usage de mon esprit, ce qui m'a plongé dans la dernière inquiétude. La conversation de ce Seigneur m'a rendu attentif à la terrible profanation des sermens parmi les Chrétiens. Ma conscience m'a

reproché en même tems, que j'ai donné les autres fois bien des occasions à des sermens & des parjures innombrables. Vous souvient-il, quel grand changement il fut fait dans une branche bien étendue du gouvernement, du tems que j'étois au service de feu mon bon & à présent mon bienheureux Maître? Je l'ai perfectionné ce nouvel arrangement & fondé sur tant de sermens, que leur nombre passera certainement un Million en moins de 50 ans. Et qu'y a-t-il de plus sûr, que ce que de tous ces sermens le centième n'a pas été rempli? Ne suis-je donc pas en partie cause de tous ces parjures? D'autant plus que je suis persuadé, que l'on auroit choisi un autre plan, si j'avois donné d'autres avis. Combien de mal n'ay-je donc pas introduit dans le monde, qui durera après ma mort, & qui sçait combien de tems desuite? Je fais par expérience combien les sermens avilissent, quand ils deviennent trop fréquens. Car ayant vû dans les barreaux dès ma jeunesse, qu'on fermenta les gens sans balancer, & sans beaucoup de formalités; qu'on se mettoit à rire & à railler avant & après, sans garder même le respect requis dans le moment que le serment fut prêté: ils m'ont paru si naturels dans les affaires humaines

que

que je n'ai pas hésité un moment à en introduire plusieurs millions dans le monde. Il est vrai que mon unique but étoit alors de m'élever, de me faire du credit & de m'enrichir. Mais ma façon de penser & mes vuës ont bien changés du depuis. J'ai cherché mon bonheur & mon repos principalement en Dieu. Mon but à été uniquement, de suivre mon Sauveur en renonçant au monde, & m'assurer une bien heureuse Eternité. Ma conscience en est devenue plus délicate, & m'a souvent vivement reproché ces pêchés de ma jeunesse. Mais jamais il ne m'est venu dans l'esprit, que je suis devenu par ce projet bati sur tant de sermens, qu'on goûta pour mon malheur, le funeste instrument d'un mal infini dans le monde. On est si accoûtumé aux sermens qu'ils ne m'ont jamais parûs si importans & si terribles, qu'à cette heure, que j'y fais une triste réflexion. Comment pourrai-je boucher ce torrent de maux, dont j'ai ouvert la source intarissable? Comment pourrai-je effacer des esprits le mépris des sermens & par conséquent de Dieu & de ses jugemens, que j'ai aidé à augmenter? Comment pourrai-je faire cesser le nombre terrible de parjures, que j'ai occasionné? Comment pourrai-je sauver les



ames, qui se sont perdues par-là, & qui auroient été sauvées sans ce funeste projet? Combien de péchés & de précipices, combien de miseres, combien de calamités n'ai-je pas occasionné dans le monde? puis-je être sauvé, pendant que je précipite tant d'autres dans l'abîme?

Votre juste affliction, mon digne ami, répondit le Ministre, me cause une douleur sensible. Hélas! quel chagrin n'ai-je pas de trouver une Ame dans ces angoisses, qui a été dévouée, je le fais, à Dieu déjà plusieurs années; qui a combattue sous l'étandart de Jésus Christ l'incrédulité, la superstition & les vices; qui a aspiré uniquement au bonheur de devenir un digne Citoyen de la ville de Dieu? Quel chagrin n'ai-je pas, de vous voir arracher à cette douce satisfaction, dont vous jouissiez les autres fois en Dieu & votre Sauveur? Il est vrai, vos précipitations passées sont de la dernière conséquence, & laissent de tristes suites. Plût-à Dieu que les Chrétiens ne se serviroient pas plus légèrement des sermens que beaucoup de peuples payens! Mais nous n'avons point de crainte pour les jugemens de Dieu: Nous nous mettons trop peu en peine du bien éternel d'une Ame, que Jésus a pourtant racheté par sa mort; & nous

ne

ne balançons point à l'exposer à des tentations les plus séduisantes. L'amour infatigable dont le bon Dieu recherche le salut des hommes; les malheurs que Jésus Christ a prédit à ceux, qui donneront quelque scandale, ne devroient-ils pas nous rendre plus circonspect & plus rétenu?

Mr. T -- l'interrompit en disant: Hélas cette malédiction du Sauveur me frappe mille & mille fois, & j'en sens déjà à présent toute la pésanteur.

Vous vous en avez sans doûte rendu coupable les autres fois, répondit le Ministre. Mais s'apésantiroit-elle bien encore sur vous, après que vous avez déjà prouvé en effêt, que votre ame a été tout à fait changée, & que vous êtes devenu une nouvelle créature? Si vous vous êtes soucié, du tems passé, beaucoup plus des profits temporels que de Dieu & de son royaume: Vous avez après d'autant plus, & en toute occasion glorifié le nom du Seigneur. Ne pourriez vous donc pas dire-avec Paul? *Miséricorde m'a été faite.* Ou bien si vous n'osez pas en dire autant, la porte de la grace, qui a été ouverte à un David, à un Manassé, à un Pierre & à une quantité d'autres personnes, qui étoient tombés dans les plus affreux péchés, seroit-elle fermée pour vous seul.

Hélas! repartit Mr. T - - -, encore si mes péchés ne se multiplioient pas à l'infini - - -

Le péché dont nous parlons maintenant, reprit le Ministre, à cessé depuis bien de tems dans votre ame, quoique son effét dure encore & durera peut-être longtems. Mais c'est là en général la nature du péché que les suites s'en étendent encor bien loin, lors qu'il y a déjà du tems, que le péché même est consommé & fini. Voyons par exemple ce malheureux, qui par sa débauche a perdu une pauvre fille & un innocent enfant, les suites de son crime cessent-elles avec l'action? Les efféts d'une faute ou d'un crime vont sur-tout bien loin, lors que c'est une personne, dont le bien de l'état depend, qui les a commis. Et le pis en est, qu'il est très rarement en nôtre pouvoir de rémedier à ces suites. Mais cela n'empêche pourtant pas notre Dieu (o! quelle patience, amour, & miséricorde infinie!) de pardonner à des pécheurs, lors qu'ils viennent implorer sa grace, ayant le coeur véritablement changé. Refugiez-vous donc dans votre abbatement vers ce Pere céleste, qui tend les bras à ses Enfans rebelles, & attachez-vous à celui, qui peut justifier

flifier aussi les méchans. Le Ministre finissoit son discours par un cantique édifiant & une priere énergique & prit congé du malade.

L'après-diné, lorsque nous arrivâmes Mr. le Comte & moi, chez Mr. T--- il nous pria de ne point laisser entrer personne dans sa chambre. Mon corps se porte bien, disoit-il, mais mon esprit est fort mal. Et ne perdez pas patience, continuait-il, quand ma bouche déborde toujours de plaintes ameres dans cette anxiété inexprimable, qui me ferre le coeur, & quand je tâche de le soulager par l'épanchement de mes grièves afflictions. Plus que je repasse dans mon esprit l'objét de mes tourmens, plus l'affreuse perspective de mes égaremens se découvre; ils grossissent à chaque moment; & les reproches accablantes de ma conscience font disparoître tout ce qu'il me restoit de consolant: La regle, que notre Sauveur a proposée aux Chrêtiens, de ne point jurer, m'alarme en premier lieu. Le serment ne doit être qu'une exception de cette regle, dont on ne doit se servir qu'à la derniere extrémité. O que je comprends à présent distinctement la sagesse de cette loi. Le Seigneur a voulu affermir précisément par-là la sainteté des  
 ser-



sermens. Le lien le plus sacré de la société humaine, c'est le serment, dont la vertu obligatoire doit marquer sa force là ou la crainte des hommes & la contrainte extérieure ne peuvent rien effectuer, & c'est par cette loi, que ce lien a dû être affermi dans toute sa vigueur. Selon l'intention de notre Sauveur le serment a dû être un acte à faire frémir un chacun. Aucun mortel n'a dû songer à provoquer la vengeance de Dieu contre soi-même, sans trembler & sentir de l'effroi. Mais toutes ces belles vuës se perdent quand on les rend trop fréquens & qu'on y coure légèrement. C'est pourquoi le Tout-Sage à voulu prévenir ce mal par la loi cy-devant mentionnée; & cette Loi je l'ai tout-à fait négligée dans le tems que j'aurois dû l'avoir toujours devant les yeux; je me suis servi des sermens là où j'aurois pu employer d'autres moyens assez suffisans. J'ai donc donné des loix tout opposées aux loix de Jésus Christ. Une chose sur-tout me ronge le coeur, c'est qu'il est certain, que la plus grande partie des sermens, que j'ai introduit, seront foulés à escient. Combien d'exemples n'en a-t-on pas par an, quoique la plus grande partie reste ensévelie dans les ombres de la nuit? Celui qui connoit à fond le coeur  
humain

humain, n'esperera pas même, que l'impression d'un serment dans l'Esprit du plus grand nombre durera au-delà d'un certain tems. Ce qu'une violente tempête peut sur l'esprit des matelots, un serment le fait sur l'esprit des hommes. La première impression égale la force de l'orage, mais bientôt elle disparoît avec les nuages. Et on doit encore moins s'attendre à un long effet du serment, quand les attraits du parjure sont grands. On n'ignore pas le pouvoir que quelques liards ont sur l'esprit d'un mendiant, & qui doûte, qu'on puisse moyennant quelques florins amorcer un bon nombre d'hommes à oublier leur serment & leur dévoir? Il y suffit souvent, à ce que nous voyons, un verre d'eau de vie, tentation assez forte pour un galant de cette classe. Deux misérables, qui ne se soucient point de leurs sermens, peuvent dans une ville médiocre ruiner dix autres, qui respectent les leurs. Car ceux qui faussent leurs sermens, sont en état de vendre leurs marchandises à meilleur marché que des ames scrupuleuses. Les chalands courent par conséquent les boutiques de ceux-là; & ceux-cy ne vendent rien. Or jugez vous-même, quel sacrifice que c'est que d'exposer foi-même & ses enfans à  
une



une grande misere pour l'amour de l'honnêteté? Peut-on se flatter qu'il y aura un grand nombre, qui en faisant cette rude épreuve ne succomberont pas à la tentation de se parjurer? Les loix & la raison ne permettent point, qu'un criminel se purge par serment d'un crime qui mérite la mort, parce que l'attrait du parjure y seroit trop grand. Mais je me fais fort de porter plutôt quelqu'un à préférer une mort approchante & prompte au parjure, que de souffrir les tourmens opiniâtres d'une humiliante & rongeante misere. Je suis donc entièrement convaincu, que le nombre extraordinaire des sermens, que j'ai établi autrefois, ne servent absolument à rien, si non qu'à inonder le monde de parjures innombrables. Et quel n'est pas le nombre de ceux, qui sans avoir fait des sermens eux-mêmes, ont coopéré à leur violation, en y entraînant d'autres par toutes sortes de charmes, ou en aidant le parjure à violer son devoir? Enfin j'ai couvert un pais entier de parjures. Et comment ne dois-je pas trembler & frémir, si je me représente les terrassantes menaces, que Dieu a prononcé contre les parjures, & la foule d'hommes que j'en ai rendu coupable? j'entens retentir leurs imprécations contre moi;

leur

leurs cris lugubres s'élevent de l'abîme & me reprochent que c'est moi, qui les a rendu malheureux à jamais.

Mr. le Comte l'interrompt ici, en lui disant, vôtre esprit étant agité & épouvante, mon cher Mr. T---, tout vous paroît obscurité, & les objets les plus innocens vous offrent un image terrible. Vous croyez être la cause de la damnation de tous ceux, qui se sont perdu par la violation des sermens, que vous avez introduit. Mais il est à présumer, que même sans ce péché ceux-cy auroient manqué les voyes du ciel, puisque leur Christianisme a été si variable, & leur amour de Dieu si foible, qu'un si chétif profit les a entraîné au parjure. Dieu qui voyoit le fond de leurs coeurs ne les auroit pas reconnu pour ses véritables & fideles amis, si même le germe de ce péché ne seroit pas venu à se développer; & c'est pourquoi ils auroient été à jamais incapables d'entrer dans la bienheureuse & intime societé de Dieu. Ce n'est donc pas vous, mais la corruption précédente de leurs coeurs, qui fait la cause de leur malheur; la tentation ne faisant point les méchans, mais servant seulement à mettre au jour, ce qu'il y a de caché dans les replis de nos coeurs.

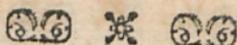
Mr.

Mr. T --- répondit, je vous ai la plus grande obligation du monde, mon très cher Comte, de la part que vous prenez à mes afflictions, & des peines que vous vous donnez à les alléger. Mais la modification, que vous venez de proposer, ne feroit me justifier tout-à fait. Il est vrai, que la plûpart de ceux, qui se perdent par des faux sermens, auroient été membres de cette société reprovée, si même je ne leur avois pas servi avec mes sermens d'une pierre d'achoppement, parce qu'ils n'étoient pas fait pour une société sage, modeste & heureuse. Néanmoins il n'est que trop vrai, qu'il en restera toujourns un assez grand nombre, que mes arrangemens ont précipité dans des malheurs éternels, qui sans cela auroient peut-être été sauvés. Tous les hommes n'ont pas le bonheur de devenir du premier coup des Chrétiens posés & consommés. Nous commençons par être apprentifs, & la plûpart ont besoin de plusieurs années, avant que de parvenir à une constance inébranlable. L'exemple de Pierre nous en fournit une preuve convainquante. Exposez donc un tel apprentif dans le Christianisme à une épreuve un peu rude, & faites qu'au-lieu de grands exemples à suivre, il ne voye que des foibles roseaux

roseaux, qui plient au gré du vent; qu'il ne voye que des hommes, qui se moquent du crime, & le traitent de bagatelles: vous le verrez bientôt se relâcher & succomber. D'abord il en sentira quelques foibles remords; mais après avoir réitéré le péché, les pointes de la conscience s'émuousseront. Elle s'endormira, deviendra insensible, & par conséquent capable des plus grands crimes. Le parjure sur-tout est d'une nature toute particuliere. Car en jurant on provoque la vengeance de Dieu d'une maniere solemnelle, en cas qu'on viole sa parole. Il faut donc que celui qui franchit ce dernier degré de l'obligation humaine, banisse de son coeur toute crainte de Dieu & de ses jugemens, ou y fasse du-moins une terrible brèche. Or en agir de cette façon, c'est renoncer absolument au Christianisme. Que vous semble-t-il maintenant? Le nombre des Novices dans le Christianisme ne doit-il pas être bien grand, qui n'ont pas pu resister aux fortes & continuelles sollicitations au parjure, & qui par conséquent ont renoncé à la crainte de Dieu, dans laquelle à l'aide de leur bon commencement dans le Christianisme, ils auroient été affermis de degré en degré, si on ne les avoit pas exposé d'abord au plus fort de l'attaque?

M

C'est



C'est donc bien moi qui a coopéré à leur malheur éternel. Ajoutez-y que j'ai négligé d'attacher des peines assez rigoureuses aux parjures, & de leurs opposer par conséquent une digue assez forte: Les peines proposées ne regardent que les fraudes. Si celles-là sont de peu d'importance, les peines ne sont que légères. Et elles sont plus grièves à proportion que les fraudes sont plus grandes. Ce n'est donc pas proprement le parjure qui est puni. Car la même personne est bien plus coupable, lorsqu'elle se parjure pour une bagatelle, que lorsqu'elle s'y laisse entraîner par l'attrait d'un gain considérable, ce n'est donc pas le montant du profit, auquel on puisse proportionner les peines du parjure. Or les peines n'ayant du rapport qu'au montant de la somme, qu'on gagne en enfreignant son serment, le parjure en est quitte pour rien. Aussi un serment violé n'empêche-t-il pas qu'on n'ait les mêmes égards & le même respect pour le parjure, dont il jouissoit par avant & personne n'ose lui reprocher son forfait. On ne marque pas la moindre indignation pour ces renieurs de Dieu. Cependant combien la crainte de Dieu ne doit-elle pas souffrir par-là & s'affoiblir dans la société humaine? Non-seulement  
la

la plupart des petits, mais aussi des grands suivent l'exemple & les sentimens de ceux qui sont auprès d'eux. On n'a qu'à jeter un coup d'oeil sur l'état militaire, pour se convaincre de l'influence de ces sortes de sentimens. Grands & petits s'exposent au feu & aux coups, parce qu'un poltron est méprisé de tout le monde. Si c'étoit donc la coutume d'estimer la vraie piété, & de regarder le contempteur de la majesté divine comme l'opprobre du genre humain: On verroit peut-etre augmenter le nombre des hypocrites, mais on verroit aussi certainement beaucoup se devouer à une vraie piété, qui se font à présent une gloire de ne point craindre Dieu. Or tant de parjures étant comptés absolument pour rien, & le lien qui devoit retenir les hommes dans une respectueuse crainte, perdant toute sa force, n'est-ce pas une suite toute naturelle, que la vénération pour Dieu s'évanouisse tout à fait, & qu'une infinité d'hommes donnent dans l'irréligion & méprisent assez légèrement le plus Haut, dont ils seroient devenus autrement les plus zélés adorateurs. Et hélas! malheur à moi, d'avoir tant contribué à cette décadence du Christianisme. Y-auroit-il encore un moyen au monde pour justifier ma conduite passée? Qu'est-

ce qui pourra me servir de défense, d'avoir négligé le Dieu fort, & d'avoir exposé sans honte & sans crainte son plus respectable nom à une infinité d'abus? Qu'est-ce qui pourra me servir de défense, d'avoir ouvert la carrière à une foule inconcevable de faux sermens, sans marquer le moindre zèle contre cet abus terrible & sans inspirer aux autres toute l'horreur d'une action si abominable? N'est-ce pas là une preuve éclatante d'un souverain mépris de Dieu, de sa gloire & de son Royaume? Comment désarmer la vengeance de l'Eternel, prête à m'écraser, après avoir visiblement diminué la crainte pour lui & de ses jugemens parmi les hommes, & précipité tant d'ames immortelles dans un éternel abîme! O que les soins sont petits & passagers qu'on se donne pour le salut éternel des hommes! Josué, Prince & Duc du peuple d'Israël, lorsqu'il avoit procuré à son peuple un repos temporel, & que la fin de ses jours approchoit, assembla toutes les tribus d'Israël, ses chefs, ses juges, & ses officiers, uniquement dans le dessein d'attacher, s'il étoit possible, son peuple par des noeuds indissolubles à l'Eternel son Dieu, & de recommander d'une manière énergique & touchante la piété aux Israélites,

tes,

tes, principalement à ses chefs & officiers. Il fit une alliance avec eux, & ordonna de dresser un monument public en témoignage, qu'Israël n'abandonneroit jamais son Dieu. Ce qui fit tant d'impression sur eux, que du tems de Josué, & tout le tems des anciens qui avoient assisté à cette assemblée, Israël servit l'Eternel. Mais lorsque ces anciens étoient morts & qu'il n'y avoit plus de Josué parmi eux, Israël abandonna son Dieu & servit d'autres dieux. Voilà ce que peut l'exemple d'un seul Prince qui a la religion à coeur. O que les tems ont changés ! Ne traînerions-nous pas dans nos jours un Prince de fou, de sot, & d'animal rampant, qui tiendrait une assemblée de ses états, pour délibérer avec eux sur les moyens à rendre la vertu & la religion plus familiere dans la nation. Malheureux que je suis ! j'aurois été autrefois le premier, à me divertir aux dépens d'un tel Prince. Mais o glorieux, o bienheureux Josué ! Quelle fera à présent la joye, la reconnoissance & la satisfaction de ton peuple, que ton zèle a conduit non-seulement dans la terre de la promesse, mais aussi dans le ciel. Tu t'es acquis un renom véritablement éternel. Tes hauts faits seront célébrés éternellement de ton



peuple, que tu as rendu heureux pour jamais. Le ciel retentit de tes louanges. Et heureux sont ces anciens, qui firent de la piété l'objet principal de leur emploi. Mais hélas! Malheur à moi qui ai banni la piété de tant de coeurs, qui n'ai cherché que les vains honneurs du monde, sans me mettre en peine de la gloire de Dieu.

Mr. T --- parlant avec trop d'émotion, & s'échauffant extrêmement; le Comte l'interrompit une seconde fois & le pria de se ménager & d'épargner sa poitrine déjà trop affoiblie, ajoutant: s'il n'y a donc absolument rien qui puisse vous disculper, il vous restera pourtant toujours le salut que Dieu a donné aux pêcheurs: Tranquillisez donc votre ame dans les playes de ce Sauveur que vous aimiez les autres fois si fort, & dont le souvenir avoit tant de charmes pour vous.

Le médecin arriva sur ces entrefaites, & nous joignâmes nos soins, pour faire quelque diversion à la détresse de Mr. T --- par des discours indifférens, & pour donner à son esprit le loisir de se remettre & de se préparer à goûter quelque peu de consolation. Aussi fimes nous si bien, qu'il reposa passablement bien la nuit. J'allois le voir le lendemain sitôt qu'on m'apporta

porta la nouvelle de son reveil, & pris le Thé avec lui. Il me parut un peu plus tranquile que la veille; Mais toujourns également absorbé des sermens, qu'il avoit occasionné. Un des principaux marchands de la ville & en même tems ami intime de Mr. T --- envoya là-dessus faire demander des nouvelles de sa santé. Après avoir dépêché le domestique Mr. T --- me disoit :

Peut-être cet ami, qui m'aime si tendrement sera-t-il aussi, du nombre de ceux, que mes sermens perdront pour jamais; & en même tems il pleura à chaudes larmes.

Je suis persuadé, lui repartis-je, que la longanimité du bon Dieu pardonnera bien plus que vous n'osez vous flatter à présent, qu'il ne punira pas avec la dernière rigueur un pécheur qui a cédé malheureusement aux vives & fréquentes sollicitations au parjure.

Mr. T --- reprit. Je veux bien croire, que Dieu ne nous juge pas avec la dernière rigueur. Les tendres soins qu'il a de nous & tout le bien qu'il nous fait déjà ici bas, nous manqueroit assurément s'il prenoit trop garde à nos iniquités. Mais c'est bien autre chose, lors qu'il s'agit du parjure: Ici Dieu ne peut que se servir de toute sa rigueur. En faisant serment, on prie Dieu de se vanger dans ce monde &

M 4 dans



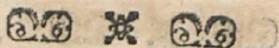
dans toute éternité, si nous violerons nos promesses. Celui donc qui jure sans accomplir ce qu'il a juré, déclare en termes précis, qu'il ne respecte pas Dieu, comme tel, dont on auroit à craindre la sévérité & les jugemens. Il se moque du plus Haut & de son gouvernement. Il le défie de se venger, & s'imagine pourtant en même tems de vouloir échapper à sa vengeance, quand il brise son serment. Or s'il y a un Dieu, s'il est vrai, qu'il a au coeur le genre humain & son bien-être; & le ciel & la terre nous prêchent certainement un tel Dieu: que vous en semble-t-il, saura-t-il s'accommoder aux chimères d'un tel homme. Supposez pour un moment qu'il le fasse, qu'il laisse impuni un téméraire, qui provoque ses terribles jugemens au moment qu'il les craint & respecte le moins; l'Eternel n'avoueroit-il pas publiquement, que les hommes osent & peuvent se railler & se moquer de son pouvoir & de sa justice tant qu'il leur plaît? qu'ils peuvent se faire jour aux travers des liens les plus sacrés & des protestations de sincérité les plus solennelles, sans craindre sa vengeance? Dieu tout saint pourra-t-il se mettre dans un tel crédit auprès les hommes? Toute crainte pour lui & toute religion n'en seroit

roit-elle pas bouleversée? Ne ressembleroit-il pas alors à un Prince, qui après avoir établi une monarchie, seroit trop péfiant & endormi pour la régir, & y soutenir l'ordre? Qui quoi qu'il en arrivoit, ne fortiroit jamais de sa froide indifférence? Dieu se pourra-t-il mettre dans un crédit si nuisible, lui qui a imprimé par tout les marques de son amour infini pour l'ordre? Je ne comprends absolument point, comment on puisse attribuer à Dieu une sainte providence, quand il ne punit pas les parjures qui se moquent de leurs sermens, lors qu'il en ont seulement l'occasion. Les menteurs sont exclus du saint Royaume de Dieu, si nous nous en remettons à la révélation des Chrêtiens; Et à plus forte raison ceux, qui ajoutent le parjure au mensonge. En vain alleguera-t-on pour sa défense, que l'on a fait un serment forcé, que l'on devoit renoncer à son pain & mourir de faim, si l'on refusoit de s'y prêter. Car la contrainte n'est pas un motif suffisant, pour nous porter à commettre un crime. Elle ne suffira point pour nous disculper. Figurez-vous qu'il y a une revolte dans un état & qu'une Armée de rebelles marche contre leur légitime souverain; qu'elle surprenne la femme & les enfans d'un com-



mandant de quelque place importante; qu'elle le menace de bruler ses terres & de jeter sa femme & ses enfans dans les flammes, en cas qu'il ne leur rende pas la Forteresse. Enfin que le Commandant soit convaincu, que les rebelles ne manqueront point à remplir leurs menaces & assouvir leur fureur: cette force, ces menaces l'excuseroient-elles, s'il leur ouvriroit les portes & les mettroient en état d'avoir un pié ferme dans le pais? Il lui en coûteroit certainement la vie. On convient donc que dans un cas, où il s'agit de l'intérêt d'un Prince & de la tranquillité publique, on est obligé de sacrifier sa femme, ses enfans, & sa vie-même, avant que de donner la main à une chose préjudiciable à l'intérêt du Prince & de l'état. Je me souviens même d'avoir vû perdre à un officier sa charge, parce qu'il avoit été dans une compagnie de gens enivrés, ou entendant parler du mal de son maître, il n'avoit point tiré l'épée pour vanger son honneur. Mais Dieu exige de nous, & certainement à un titre encore mille fois plus juste, que ceux, qui font profession d'être ses amis & sujets, affrontent la force & les tourmens, lorsqu'il s'agit de remplir ses loix, dont dépend le bien éternel de son Royaume. O si les  
 pré-

premiers confesseurs de la Religion Chrétienne avoient cédé à la violence; on verroit encore le bandeau du Paganisme couvrir les yeux des nations! Si du tems de cette fameuse réformation, personne n'avoit voulu hazarder sa vie pour le Royaume de Dieu & la Religion, nous n'aurions pas encore secoué ce joug, sous lequel tant d'Empereurs & de Rois ont soupirés. Je conclus donc, que personne ne peut s'excuser de jurer quelque chose par contrainte, qu'il ne prétend pas exécuter. Il faut, ou ne point jurer, ou remplir son serment au pied de la lettre, à moins qu'on n'ait juré une chose illicite ou reprobée en elle-même. L'exemple de Zedekia Roi de Judá nous apprend, combien Dieu est éloigné de donner la moindre apparence de laisser le parjure impuni. Ce Roi avoit prêté serment au Roi de Babel, & s'imaginoit pourtant de ne point être obligé à garder son serment. Je ferai tomber sur sa tête mon serment d'exécration, qu'il a méprisé, dit l'Eternel. (Ezech. 17, 19.) & qui n'ignore pas la terrible vengeance, qu'il a pris de ce Roi? Il ne veut absolument pas être un Seigneur, qui souffre des parjures dans son peuple. Il veut que toutes les créatures raisonnables le révérent, comme un Dieu saint,



saint qui aime la sincere vérité. Ajoutez - y  
 que celui, qui garde encore un tant soit peu  
 de Religion & de crainte de Dieu ne vio-  
 lera pas pour la première fois son serment  
 sans trembler intérieurement. Mais en  
 étouffant successivement ces remords; il  
 commence par renoncer à l'amour de Dieu,  
 & préférer un profit temporel à la volonté  
 & la grace de Dieu. Puis après il travail-  
 le en général à endurcir son coeur & à y  
 tuer le reste de sentimens. Quelques uns  
 se fixeront enfin à croire, qu'il est du tout  
 impossible de rester chrétien & ils franchi-  
 ront ensuite toutes les bornes de la con-  
 science & de la Religion. Les suites du  
 parjure sont par conséquent trop remarqua-  
 bles & trop funestes. Comment se pour-  
 roit-il donc, que Dieu régarde d'un oeil  
 égal une telle source de maux? Il y aura  
 peut-être des parjures, j'en conviens, qui  
 trouveront plus de grace devant les yeux  
 de l'Eternel, que ceux qui y ont contribué  
 assez légèrement; Mais c'est là précisément  
 le cas, qui me fait trembler & frémir.  
 Deux circonstances des plus aggravantes me  
 font encore tombé ce matin dans l'esprit.  
 C'est que j'ai outré les formules des ser-  
 mens beaucoup plus que je n'ai eu dessein  
 de les faire suivre. Je m'imaginóis alors  
 que

que pour obtenir le simple, il falloit faire jurer le double, pour en voir remplir à tout hazard une partie. Les hommes promettant ordinairement beaucoup, exécutant très peu, je voulois boucher certaines chicanes & échapatoires. Je croyois, qu'en usant d'un certain rigorisme dans les formules, il seroit plus facile d'en venir aux transgresseurs, quand on le jugeroit à propos, & de leur conniver, tandis qu'ils gardent encore quelques mesures. Conduit par cette politique, je leur fis promettre & jurer tout ce *qui seroit humainement possible*. Il me souvient même d'avoir attaché des sermens à certaines choses, qui étoient contre la nature-même & impossibles à pratiquer. Jugé vous-même, cher ami, un mortel devoit-il se servir si frivolement des liens les plus sacrés, se jouer du nom de Dieu, & livrer quelqu'un si légèrement à la vengeance divine? N'est-il pas cruel de faire jurer son prochain qu'il veut faire *tout son possible*? De quelle étendue ces paroles ne sont-elles pas? Et il y en a beaucoup, qui se chargent de cette immense obligation en plusieurs affaires à la fois. O quelle étourderie! Enfin y auroit-il quelque moyen de défense pour moi, d'avoir fait provoquer le témoignage & la vengeance de Dieu sur

sur

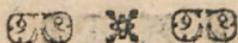
sur des affaires impossibles. Ah! mon très cher ami que ferai-je? Je suis au désespoir. Heureux & trois fois heureux! si je n'avois jamais été qu'un pauvre païsan simple, honnet, & laborieux.

Je le conjurois de se confier à la miséricorde infinie de Dieu, & comme le médecin arriva justement sur ces entrefaites, je courus chez le Ministre, qui l'avoit vû la veille & lui représentai les doütes qui avoient failli à désesperer Mr. T--- l'après dîné de la veille & ce matin. Il en fut emû jusqu'au dernier point & s'écria: Mon Dieu, aide-moi à sauver cette ame sincere. *Donne-moi des paroles de consolation pour une conscience blessée qui ressent tout le feu de ta colere.* Il s'habilla en soupirant, & les larmes aux yeux il s'en vint avec moi. Le médecin partit dans le moment que nous arrivâmes, & le Ministre s'adressa à Mr. T--- en lui disant:

Courage, mon plus cher ami, j'ai des paroles de paix à vous annoncer. Vos larmes & vos soupirs ont pénétré jusqu'à l'Eternel. Le Dieu tout-puissant, ce tendre Pere des hommes, connoît votre esprit froissé & votre coeur brisé, & c'est ce qu'il ne méprisera point. Ses entrailles lui sont émuës à cause de vous, & il aura éternellement

ment pitié de vous. Quoique vos péchés font comme le cramoisi, ils seront néanmoins blanc comme la neige. Jésus Christ est venu chercher & sauver ce qui étoit perdu. Nous avons heureusement un Pere, qui tend ses bras à ses enfans égarés, pourvû qu'ils reconnoissent leurs fautes en s'en repentant, & qu'ils retournent à lui; jetez-vous entre ses bras, il ne vous débouterà point.

Mr. T--- répondit: Hélas! Dieu recevra-t-il un ennemi, qui à miné les fondemens de son Royaume? sauvera-t-il un homme, qui à précipité tant d'autres dans les gouffres d'une misere éternelle? Pourrai-je régarder & aborder celui dont j'ai revolté tant d'enfans. Son amour-même m'effraye & me désespere. S'il est vrai qu'il aime les hommes, que leur bien-être lui importe, & qu'il ait quelque pitié de leurs miseres: Il ne peut que faire attention aux iustes soupirs, que mes arrangemens leur arrachent. Il ne peut que m'avoir en horreur, parce que j'en ai tant séduit & rendu indignes de son bienheureux Royaume. Il ne peut que me punir, pour la perte de tant d'ames, que mon aveuglement a fait donner dans le plus grief de tous les crimes. Quelle prétension que celle



celle d'esperer encore en sa miséricorde?  
Et quelle témérité de l'en vouloir prier?

Le Ministre répondit: puisque vous vous jugez vous-même, Dieu ne vous jugera point. 1 Cor. II, 13. Puisque vous vous damnez vous-même, le Seigneur vous fera grace. Approchez-vous seulement avec confiance de celui, qui justifie les méchans. Vous avez été un ennemi de Dieu & de son Royaume; mais vous avez cessé de l'être: vous avez les autres fois détruit son Royaume; mais vous l'avez bâti depuis avec beaucoup de soin: Vous avez séduit auparavant les autres; mais depuis que vous vous êtes converti, vous en avez aussi fortifié beaucoup. Les effets prouvent, que vous avez trouvé miséricorde depuis longtems.

Hélas! disoit Mr. T---, comment est-ce que Dieu pourra avoir pitié de moi, puisque j'ai été si impitoyable envers les autres, en les exposant à des tentations, où ils ont succombé & perdu leur salut?

Le Ministre. Il n'est que trop vrai, que ce reproche est bien grand. Mais vous n'êtes pas la cause unique de leur perte. Si ceux-là avoit rendu l'honneur à Dieu de le prier sincèrement, de considérer leurs foiblesses, & de ne les pas induire dans  
des

des tentations si grandes: il auroit peut-être tourné vos arrangemens de la sorte, qu'ils ne seroient point parvenus au point de pouvoir causer du mal. Mais que l'homme est orgueilleux! Quelle confiance n'a-t-il pas en ses propres forces! S'ils s'étoient par la suite attachés à Dieu dans les tentations; s'ils avoient considéré la pauvreté de leur Sauveur, & méprisé avec Moïse les richesses de l'Egypte; si enfin ils s'étoient représenté l'exemple de ceux, qui ont abandonné tout pour l'amour de Jésus, & qui ont même pour l'amour de lui bravé la mort la plus douloureuse & la plus humiliante: ils auroient eu la force de triompher de toutes tentations. Mais les hommes negligent ordinairement ces précautions salutaires. Aucun des damnés ne peut dire que vous avez seul causé sa ruine. Et puisque ceux-là s'en sont allés sans s'en repentir, cela ne peut pas nuire à votre repentance, & empêcher le Pere céleste de l'agréer.

*Mr. T - - -* Tout cela est bien beau; mais sauriez vous m'alleguer un cas, où Dieu ait pardonné à un pécheur, qui a causé le malheur éternel de tant d'autres?

Oui, beaucoup, reprit le Ministre, Vous en savez vous-même, mais votre conscien-

N

ce

ce alarmée ne vous permet point d'y penser. Combien le Roi Manasse n'a-t-il pas séduit par son idolatrie ? dont la plupart a été moissonnée selon toutes les apparences dans leurs péchés. Et cependant Dieu ne lui a pas refusé sa miséricorde. Qui sçait, si Paul n'a pas excité dans sa jeunesse beaucoup de ses compagnons à la persécution des Chrétiens, qui pendant que lui est devenu l'Apôtre de Christ, sont morts dans la rage qu'il leur avoit inspiré. Et peut-on douter, que parmi ces payens convertis au Christianisme, il n'y ait pas eu beaucoup, qui avant leur conversion ont séduit les autres aux vices les plus affreux, que ceux-ci ont continué jusqu'à leur fin, pendant que ceux-là ont sauvé leur ame ? Dieu n'a donc pas refusé sa grace à ceux, qui du tems passé ont servi de pierres d'achoppement aux autres ; Mais il est nécessaire qu'à l'exemple d'un Manasse & d'un Paul ils se convertissent du fond de leurs coeurs, & qu'ils travaillent de toutes leurs forces, à lever le scandale & à faire cesser le mal dont ils ont été les auteurs.

Mr. T --- demanda là-dessus, si ce procédé de Dieu n'étoit point injuste & contre l'ordre ?

Non,

Non, répondit le Ministre, pourvû que la conversion égale seulement la vôtre, & qu'on ne persiste point dans ses iniquités jusqu'à la fin. Voyez un jeune homme, qui à engagé d'autres à la débauche. Supposez que ceux-cy en venoient à voler & à être pendus; Mais que celui-là changeoit de sentimens, qu'il prenoit ses vices passés en horreur, qu'il prioit un chacun en toute occasion d'être sur ses gardes, & qu'il devenoit enfin un bon concitoyen & un véritable chrétien: pourroit-on le damner selon les loix divines & humaines? Ceux-là meurent, parce qu'ils n'ont pas changé le train de leurs débauches; celui-ci vit, parce qu'il est devenu un tout autre homme. Croyez-moi, si quelqu'un se convertit sincèrement, s'il change de ses sentimens vicieux & s'adonne à jamais à son Sauveur, il ne fera plus pensé à ses pêchés passés.

Mr. T--- reprit. Je me résignerai donc à l'amour & à la miséricorde du Pere céleste. Eternel, mon Dieu! Voici un valet infidèle; un contempteur de ta Majesté; un transgresseur téméraire de tes loix les plus salutaires; un ennemi & séducteur de tes enfans; j'ai détruit le Royaume que tu as bâti avec tant de tendresse & de soins; non-seulement je t'ai abandonné moi-même, il



m'a fallu pour surcroît de ma malice détourner encore une infinité d'autres de tes voyes. Je suis cause d'un mal qui coûtera à tes enfans des soupirs infinis; souffriras-tu qu'un tel monstre, un ennemi si opiniâtre s'approche de ton throne, & se jette à tes piés rempli d'angoisse, de honte & de repentance? Me voici courbé devant toi comme un vermisseau. Je suis étendu dans la poussiere & je t'offre des chaudes larmes, ne me rejette, ah! ne me rejette point tout-à fait de devant ta face. Sauveur du monde, tu es mort pour les maudits. Hélas! je suis bien maudit, ayant porté la désolation au milieu de ton eglise. Tu donnes ta vie pour sauver de pauvres malheureux, & moi j'ai attiré la malédiction sur tant d'ames. Se peut-il, qu'un tel destructeur soit encore reçu. Osera-t-il s'approcher des frontieres de ton Royaume; est-il vrai qu'il puisse compter sur ta Redemption: Eh-bien agréé mon retour. Je cherche miséricorde, ne me renvois point. Regarde ma misere & mon coeur étonné, & pardonne-moi tous mes forfaits. O Dieu! Dieu de mon salut delivre-moi de tant de sang! Mes iniquités passent ma tête & sont appesanties comme un pesant fardeau au-delà de mes forces. O toi,  
agneau

agneau de Dieu ! qui as porté les péchés du monde, ayé aussi pitié de moi. Hélas ! Esprit de grace je t'ai abandonné. J'ai endurci mon coeur contre les impressions de ta parole, je me flattois d'avoir assez de force, pour me conduire moi-même. Mon amour propre ne vouloit dévoir sa fortune qu'à mes propres mérites. Mais dans quel malheur ne me suis-je pas précipité avec tant d'autres ? Je mérite que tu m'abandonnes éternellement. Mais retourne ta face vers moi, crée en moi un coeur nouveau & net. Ah ! Seigneur, ramene ceux, que j'ai engagé dans des détours ; reveille des sages administrateurs de ton Royaume, qui bouchent le torrent du mal dont j'ai ouvert la funeste source ! O vous, enfans de Dieu priez pour moi, afin que miséricorde me soit faite !

Il n'y avoit personne de nous qui ne fut emu jusqu'aux larmes. Et le Ministre, enflammé d'un tendre zèle, disoit à Mr. T---, Par le Dieu vivant, il ne veut pas votre mort ; Mais que vous vivez. Par la mort de Jésus Christ & sa résurrection ; il vous à reconcilié avec l'Eternel. Approchez-vous donc hardiment au propiciatoire. Le Seigneur vous fera assurément miséricorde, sur-tout au moment, où vous

aurez le plus besoin du secours de la grace. Que l'Esprit de consolation calme & recrée votre ame, & vous donne une vive esperance en celui, qui purifie nos consciences des oeuvres mortes, pour servir le Dieu vivant.

Le Ministre revenant le lendemain, demanda à Mr. T - - -, si son esprit avoit commencé à se tranquiliser & à s'assurer de la grace de Dieu.

Je vois bien quelques foibles esperances, répondit Mr. T - - -, que le Dieu longanime ne me fermera point tout accès de cette miséricorde infinie, qu'il a ouvert en Jésus à tous les pécheurs? Mais ma foi n'est encore que très - foible. La prétension, que Dieu me doit radopter comme son enfant, me paroît presque exorbitante, quand je considère le grand nombre, parmi lequel j'ai porté le flambeau de la rebellion. Jugez, jugez - en, je vous prie, vous - même! Jésus doit m'aimer, moi qui lui ai raché des Ames; Moi qui peu content à ne pas bâtir son Royaume, j'ai encore coopéré à en traverser les établissemens, qui lui sont si fort à coeur. De quel front oserois - je hazarder une telle demande? dont l'idée seule est capable de confondre toute ma confiance. Hélas! S'il plairoit au bon Dieu,

Dieu, par un effet de sa tendresse paternelle, de recueillir mon ame dans le ciel, m'a joye seroit pourtant passée, & le sera peut-être pour jamais. Est-ce que le ciel me pourra faire oublier de l'avoir fait manquer à tant d'autres? Me pourra-t-il faire oublier d'avoir établi un si funeste abus du nom de Dieu? La joye pourra-t-elle entrer dans mon ame, quand je verrai des Peres & des tendres Meres pleurer leurs Enfans aimables, que j'ai rendu parjures? J'ai cherché l'honneur, & j'ai fait l'aquisition de reproches éternelles. Mais je renoncerais de bon coeur à un degré eminent de la gloire éternelle, pourvu que je ne sente point le feu qui nous est préparé pour nos iniquités. Je serai trop content de pouvoir me tenir de loin, quand d'autres serviteurs plus fideles environneront le Throne du Sauveur. O l'insensé que j'étois! J'aspirois aux grandeurs, & j'oublois la Gloire éternelle. Ah! Dieu, pourquoi m'as-tu laissé tomber? Mais pourquoi ne me suis-je pas attaché à toi? pourquoi ai-je oublié ta parole & la priere? pourquoi ne te suppliai-je point de me donner de la sagesse, lorsque je faisois ces arrangemens? pourquoi ai-je negligé ton honneur afin d'avancer le mien? Mais o profondeur Divine! o mon Dieu! souverain

verain Gouverneur du monde, pourquoi m'as-tu élevé si haut, que je suis devenu l'instrument fatal de la ruine de tant d'autres, Hélas! pourquoi - - -

Il faut, mon cher Mr. T---, reprit le Ministre, que nous mettons ici le doigt sur la bouche & que nous disons: *Que tes jugemens sont impénétrables & tes voyes impossibles à trouver!* L'économie de notre Dieu est trop grande & nos vuës trop bornées, pour l'envisager dans toute son étendue. Il surpasse nos forces d'avoir une idée complète du gouvernement d'un monde si étendu. Il faut que nous ayons la confiance en ce Dieu, qui a donné tant de preuves de sa sagesse, qu'il ait sagement ordonné & disposé le tout au mieux possible. Ainsi comme le fréquent & préjudiciable abus des sermens s'est glissé dans toute la Chrétienté, & qu'il est parvenu à son comble; Dieu a peut-être permis, que vous y participiez aussi, parce qu'il a prévu, combien vous vous en repentiriez, & que l'exemple de votre repentance exciteroit d'autres à s'opposer à ce torrent débordé.

Hélas! repartit Mr. T--- Encore, si mes égaremens & mes cuisantes douleurs que je ressens présentement, produisoient un  
effet

effét si salutaire, j'oserois peut-être lever un jour mes yeux, célébrer rempli de confiance l'Eternel par mes hymnes & offrir à mon Sauveur des hommages moins timides. Dieu fort & gracieux, toi qui conduis les coeurs comme des petits ruisseaux, mes soupirs osent-ils encore se montrer devant ton throne! Ah! que ta bonté excite des ames, qui animées par une véritable grandeur & par un saint zèle pour ton Royaume, prennent à coeur les abus terribles dont la Chrétienté est infectée, & joignent tous leurs efforts pour l'en délivrer. Ah! fais en sorte, qu'on recommence à sanctifier ton nom profané si longtems avec tant de légéreté & de lâcheté. Que la vénération pour ta Majesté & la crainte de tes jugemens se repandent de nouveau sur toute la terre, afin que les hommes aspirerent avec d'autant plus de passion à ta grace & se sauvent par elle.

Ici Mr. le Comte entra & demanda des nouvelles de la santé de Mr. T --- Ah! je commence à respirer un peu, répondit-il; On m'a fait entrevoir quelque lueur d'esperance, que mes grossiers égaremens & les tourmens terribles que Dieu m'a fait sentir, feroient peut-être quelques impressions sur d'autres, & les exciteroient à s'op-

O

puler

poser à un mal, qui est presque devenu universel. Soyez donc le premier, mon digne Comte, à qui je serve d'exemple. Apprenez de moi, combien l'homme est misérable, qui ne peut pas s'attendre à trouver un Dieu bon & gracieux. A quoi me serviroit-il à présent d'avoir conquis le monde entier, si après une passagere jouissance, je serois obligé de le quitter, pour recevoir le terrible arrêt d'une damnation éternelle? Considérez, je vous conjure, la grace du grand Dieu comme votre plus grand bien. Et s'il plaira au Seigneur de vous confier un jour les rénes du gouvernement, alors souvenez vous, que celui qui vous a donné beaucoup peut aussi exiger beaucoup de vous. Que non-seulement le bien temporel, mais préférablement le salut éternel de ceux, qui vous seront confiés, fassent l'objet principal de tous vos soins. Ne vous bornez point à faire du seul Univers le théâtre de votre gloire & de vos actions; mais tachez sur-tout à vous élever à une autre sphère, & de faire en sorte que le ciel retentisse un jour de vos hauts faits, & que des peuples entiers bénissent le Seigneur, de vous avoir eu pour leur conducteur. Le vrai glorieux ne se contente point d'un ensens passager, qui brule quelques momens  
 sur

sur des autels dressés par un peuple sot ou par un lâche flatteur; mais il prend l'effort pour s'élever jusqu'au ciel, & se faire un monument éternel auprès de Dieu & parmi ses esprits parfaits. O! les hommes bas & rampans, qui se soûcient peu du monde à venir, pourvû qu'ils jouissent ici bas de quelques louanges équivoques. Ah! mon cher Comte, si vous aurez un jour occasion à faire quelques arrangemens dans un état, n'oubliez jamais d'examiner l'influence qu'ils peuvent avoir sur le bien éternel de vos concitoyens. Il y a ordinairement des voyes différentes pour arriver à un même but. Rejetez celles qui peuvent porter quelque atteinte à la vertu. Puisiez-vous être celui, qui déracine le mal, que j'ai semé si largement.

Le Comte répondit: si mon Dieu veut que je vive, qu'il me donne aussi la grace de diriger ma vie à son honneur & au bien de mon prochain; & s'il veut me confier quelques choses, qu'il veuille aussi faire de moi un serviteur fidele & me donner de la sagesse, pour gouverner tout selon son bon plaisir.

Je joins mes voeux aux vôtres, disoit le Ministre, en disant adieu à Mr, T---, & je rends graces à Dieu de ce qu'il a donné

quelque repos à votre esprit alarmé. Le Seigneur veuille vous assurer de plus en plus de sa grace, afin que son nom soit aussi glorifié par vous dans le monde.

Dieu, répondit, Mr. T - - accomplisse vos souhaits & récompense votre amitié.

Mr. T --- se rétablit après à vuë d'oeil. Il reprit des nouvelles forces, mais sa gayete passée ne revint point. L'idée d'avoir augmenté les tentations de ce monde, au grand malheur de bien d'ames lui étoit trop sensible. Il reçut néanmoins visite, & se servit de cette occasion, pour raconter ce qui s'étoit passé avec lui, & pour entamer les conversations les plus sérieuses & les plus utiles. Les uns y prêterent quelque attention & se laisserent persuader par les discours de Mr. T ---, à faire des réflexions raisonnables. Les autres disoient, il est hipocondre; car c'est l'épithete que notre siecle précieux & clairvoyant donne à ceux, qui croient que Dieu est digne de la plus sincere vénération, qui ont le crime en horreur, qui chérissent la vertu, & pensent sérieusement à l'éternité. Se souvenir respectueusement de Dieu, s'adonner aux exercices d'une pieté non fardée, fixer sérieusement ses réflexions sur l'avenir, c'est être malade en termes modérés.

Mr.

Mr. T--- se porta au commencement de la troisième semaine si bien, qu'il me disoit: j'espere de sortir dans peu; Dieu veuille seulement me faire la grace, que j'employe le reste de mes jours comme il faut, & que j'y produise autant de bien que j'ai fait du mal auparavant. Mais il plaisoit à la volonté impénétrable de Dieu d'en disposer autrement. Le jeudi il recommença à cracher du sang, & alors il perdit d'abord toute esperance. Il fit appeler le Ministre, lui représenta son état & lui dit, qu'il étoit resolu d'exécuter le lendemain son dessein, & de prendre le repas de la nouvelle alliance. Mon Sauveur, disoit-il, se ralliera pourtant avec une ame, laquelle ne lui a marqué à la vérité que de l'inimitié & du mépris, mais quelle le recherche à présent toute contrite & anéantie.

Mr. le Comte qui étoit parti, apprenant à son retour la rechûte de Mr. T---, monta tout consterné à sa chambre, & le voyant assis sur une chaise pale & défait; il courut l'embrasser en lui disant: O mon bien aimé ami, comment vous portez-vous?

Fort bien, Monsieur, répondit Mr. T---, avec un air doux & tranquile. Je me porte selon la volonté de Dieu qui est

toûjours la meilleure. Comme le Comte témoignoît une grande tendresse, & que nous étions fort tristes les domestiques & moi; Mr. T - - - disoit: ah! je ne crains plus la mort après que l'on m'a fait esperer, que Dieu pourroit bien avoir pitié de mon ame.

Il reposa passablement la nuit, mais il toussa néanmoins quelque fois & cracha du sang. Le lendemain il prit le repas de la nouvelle alliance avec la plus fervente devotion. Il admira l'infinité de l'amour divin envers les hommes, & la merveilleuse & sage remission de leurs péchés. Dieu disoit-il, pardonne tout autrement que les hommes ne font ordinairement. Ses éminentes qualités forment un tout accompli, qui ne se dément dans aucune des ses parties. La grace est accompagnée de la sagesse & sainteté. Et c'est toûjours le Dieu entier qui se manifeste. Il bénissoit la tendresse de Jésus envers le genre humain tombé dans le péché, & la fidélité de pasteur qu'il avoit témoigné à ses agneaux perdus. Que j'ai besoin de toi, mon Sauveur! ajouta-t-il, de toi, qui es devenu l'anathème pour nous délivrer de la malédiction. Sauve-moi aussi des malédictions

étions que je me suis attirées à l'escient. O esprit de grace! fortifie ma foi, que le désespoir ne m'entraîne point, quand je dois comparoître devant le juge des vivans & des morts.

La poitrine fut passablement tranquile l'avant midi: mais lorsqu'il eut prit le midi un peu de soupe; il sentit une extrême ébullition de sang, qui fut suivie d'une perte de sang beaucoup plus considérable que les précédentes. Lorsqu'il commença, à se reconnoître, il s'éria: Ah! Seigneur, ah! Jésus, ne reprouve pas une ame, qui se réfugie dans tes playes!

Il souhaita après à parler au Comte; On le pria de venir & il suivoit à l'instant. Ah! voici, lui disoit-il, le moment, mon cher Comte, où je dois vous quitter. Je vous rends mille & mille graces des tendres bontés, que vous & votre illustre maison ont toujourns eu pour moi. L'éternité-même n'en effacera pas le souvenir. Dieu veuille vous élever & faire prospérer par vous le bien temporel & éternel de milliers d'hommes. Vous avez toujourns pris en si bonne part, ce que j'ai pris la liberté de vous dire: agréez donc aussi la dernière priere que je vous fais; Persistez toujourns dans un étroit attache-

O 4

ment

ment à Dieu & au Duc de notre salut. N'entreprenez rien d'important fans penser à lui. Prenez garde de ne point trop aimer n'y trop craindre le monde. Que l'éclat & les flatteries des Cours ne vous ravissent jamais votre coeur. Conservez votre liberté. Ne rampez point dans les fers d'autrui. Que votre honneur & votre gloire s'étendent jusque dans l'autre monde & passent jusqu'à toute éternité. C'est la dernière priere de votre ami que vous aimez. Ne l'oubliez jamais. Je vous recommande à Dieu & à sa gracieuse protection. Que le Seigneur vous bénisse, vous & votre posterité ici & en toute éternité. O mon cher, mon bien aimé ami, adieu!

La douleur & la plus sensible tendresse fermerent la bouche au Comte & l'empêcherent de parler. Il serra la main à son ami malade, lui donna le dernier baiser & courut dans sa chambre, pour y laisser un libre cours à ses larmes.

Mr. T --- prit ensuite un congé de moi, dont l'impression se fera toujours sentir dans mon coeur. Il me pria de ne le point quitter jusqu'à ce qu'il eut remporté sa dernière victoire, & d'empêcher tout le grand bruit, afin qu'il pourroit s'endormir

finis

tran-

tranquilement. Il exhorta là-dessus les domestiques à apprendre de lui ce que c'étoit que l'homme & sa vie; qu'ils devoient par conséquent songer à l'éternité, & sauver leurs ames du monde méchant & séducteur.

Le crachement de sang redoubla vers le soir; les forces se perdirent, & des fréquens évanouissémens présagerent l'approche de la mort. On l'en tira quelque fois à l'aide de quelques remedes confortatifs, & tandis que la parole ne lui manqua point, ses soupirs furent toujours: ah! grace, mon Dieu! Grace, mon Sauveur!

Les assoupissémens redoublerent à minuit, jusqu'à ce qu'il y finit enfin sa vie, & que son Ame immortelle abandonna la demeure, que la mort avoit rendu inutile.

Tous ceux qui avoient joui de son aimable conversation, furent affligés d'être privé de cette satisfaction par sa mort. Le Comte sur-tout ressentit vivement le déplaisir de n'avoir plus un confident, à ses côtés, auquel il s'étoit si fort habitué. Il le fit enterrer d'une maniere qui exprima la grandeur de son amitié, & ordonna qu'on lui dressa un superbe monument. Quelques uns croyoient; ces depenses superflues,

flues, parce que le défunt n'en profitoit rien. Mais le Comte répondit: Il est bien vrai, que le défunt n'en profite point; Son esprit exalté jouit déjà de tout un autre honneur. Mais moi, je goûte la sensible quoique triste satisfaction, d'honorer même la cendre d'un ami, à qui je suis obligé à toute éternité. Je veux lui faire ériger un monument, qui me fera toujourns souvenir de sa sincere amitié, & sur-tout des regles salutaires, qu'il m'a donné. Il servira en même tems à me rappeler la reconnoissance, que je dois à Dieu, de ce qu'il m'a fait présent dans mes années les plus glisfantes, d'un Conducteur, qui m'a guidé à lui.

F I N.

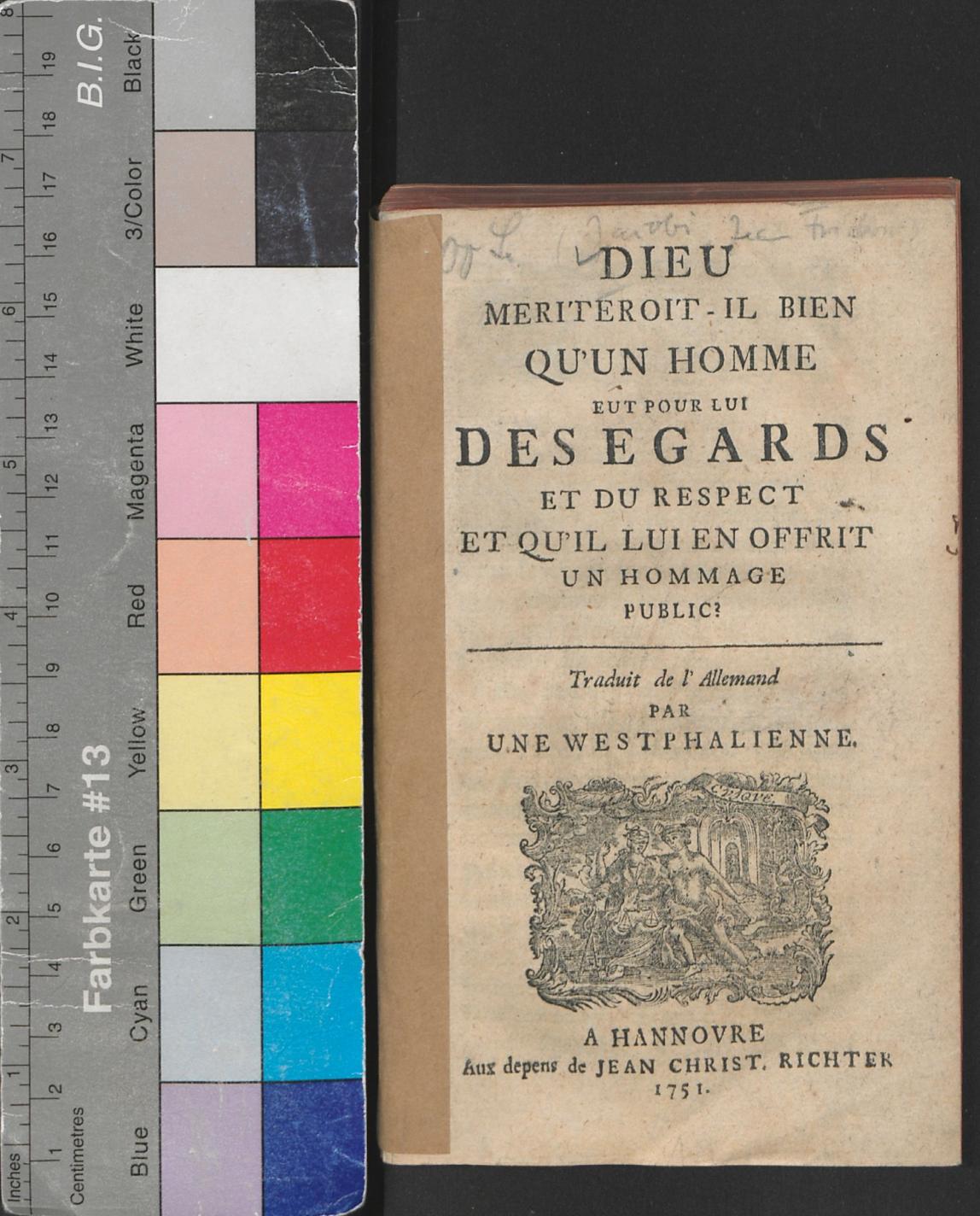


*Apoc. IV, 11.*

Seigneur, tu es digne de recevoir  
gloire, & honneur, & puissance; car  
tu as créé toutes choses, & à ta volon-  
té elles font, & elles ont été créées.

136707  
X 245 4294

R



B.I.G.

Farbkarte #13

Inches  
Centimetres

Blue  
Cyan  
Green  
Yellow  
Red  
Magenta  
White  
3/Color  
Black

*off L. Jacobus de Friderico*  
**DIEU**

**MERITEROIT-IL BIEN  
QU'UN HOMME**

**EUT POUR LUI  
DES EGARDS  
ET DU RESPECT  
ET QU'IL LUI EN OFFRIT  
UN HOMMAGE  
PUBLIC?**

*Traduit de l'Allemand*  
PAR  
**UNE WESTPHALIENNE.**



**A HANNOVRE**  
Aux depens de **JEAN CHRIST. RICHTER**  
1751.